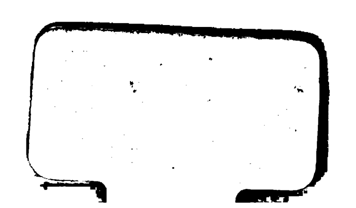


A. D.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

IV.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

IV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE.

TOME QUATRIÈME.

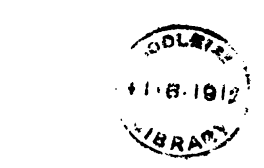


PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, N° 30.

M DCCC XXVI.


·1·8·1912
IBRA

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

EMPIRE LATIN.

CHAPITRE PREMIER.

BAUDOUIN Ier.

(An 1204.)

Conduite des Grecs après leur défaite. — Conduite des croisés après leur victoire. — Investiture du patriarche à Rome. — Son retour, et conquête de Raguse. — Nouveau couronnement de Baudouin. — Partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens. — Mort de Murzulphle. — Dissension entre Baudouin et Montferrat. — Leur réconciliation. — Michel l'Ange Comnène devient despote d'Épire. — Victoires et conquêtes de Montferrat. — Exploits de Lascaris. — Guerre entre Baudouin et Joannice, roi des Bulgares. — Défaite et captivité de Baudouin. — Alarme à Constantinople. — Mort du doge Dandolo. — Régence de Henri, frère de Baudouin. — Ses succès sur les Bulgares. — Barbarie de Joannice. — Vengeance de sa femme. — Mort horrible de Baudouin.

La chute de Constantinople remplit l'Occident de joie et l'Orient de tristesse : les Grecs, d'a- Conduite des Grecs après leur défaite.

bord profondément consternés, passèrent promptement de la douleur à la colère; l'excès de leur humiliation fit renaître leur courage; leurs princes énervés semblèrent se dépouiller de leurs vices comme de leur luxe. En s'éloignant de la capitale, ils puisèrent dans les camps et sous les tentes une nouvelle vigueur.

Leurs armes n'avaient pu autrefois défendre Rome, mais leur vanité avait toujours gardé le nom de Romains. Ils ne s'en montrèrent vraiment dignes qu'après avoir été chassés de la seconde cité de l'empire; et, loin de sanctionner par une servile soumission le droit de conquête, persistant à ne donner aux guerriers de l'empire d'Occident, leurs vainqueurs, que le nom de Latins, ils les combattirent sans relâche. Cette constance dans le malheur fut glorieuse et couronnée de succès.

Ces mêmes Grecs, si faibles naguère contre les Turcs, les Bulgares et les Comans, devenus tout à coup intrépides, opiniâtres, terribles, luttèrent courageusement contre tous les princes de l'Europe, les chassèrent de l'Asie, de la Grèce, et, après un demi-siècle de combats, rentrèrent en triomphe dans la ville de Constantinople.

D'un autre côté, jamais entreprise ne fut moins dirigée par la raison que la croisade qui

avait renversé l'empire d'Orient. De tous les souverains de l'Europe, le pape seul, en s'opposant à cette expédition, s'était montré animé par un véritable esprit de religion, et éclairé par une sage politique : au moment où l'on prenait la croix avec enthousiasme pour arracher la Palestine aux infidèles, n'était-ce pas manquer son but et affermir la puissance des musulmans, que de diviser les chrétiens et de les armer les uns contre les autres?

La conduite des croisés après la victoire fut encore plus insensée que la conquête; au lieu de se borner à donner aux Grecs un prince disposé à seconder franchement les efforts des chrétiens contre les mahométans, on ne songea qu'à diviser l'empire conquis en duchés, en seigneuries, à humilier les vaincus, à les dépouiller, à braver leurs usages, leurs mœurs, à changer leurs lois, à forcer leurs consciences. Conduite des croisés après leur victoire.

Au lieu de s'attacher les peuples, on les révolta; on les crut soumis, parce que leur capitale était prise. Les empereurs français se flattèrent follement, quoique entourés de Barbares et d'infidèles, de s'affermir, avec quelques chevaliers dispersés dans un vaste territoire, sur un trône usurpé, comme s'ils pouvaient résister à la fois à l'audace, au nombre immense

de leurs anciens ennemis et à la haine de leurs nouveaux sujets.

Investiture du patriarche à Rome.

Conformément à ce qui avait été convenu, le patriarche se rendit à Rome pour y recevoir l'investiture; le sénat de Venise l'obligea de jurer qu'il ne nommerait pour archevêques que des Vénitiens, mais le pape lui défendit d'accomplir ce serment.

Son retour, et conquête de Raguse.

Le même patriarche, à son retour, reconquit Raguse; les évêques alors se servaient de l'épée comme de la crosse, et jamais l'Église ne mérita plus le nom de militante.

Nouveau couronnement de Baudouin.

Dès que ce métropolitain fut rentré dans Constantinople, Baudouin se fit couronner une seconde fois par lui; la cérémonie fut pompeuse: Montferrat portait devant l'empereur le laticlave (robe de drap d'or), et le comte de Saint-Pol, l'épée impériale. Baudouin fit ensuite le partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens : on donna aux premiers Constantinople, la Thrace et toute l'Asie, hors Chalcédoine et Cyzique, c'est-à-dire tous les périls, tous les embarras et toutes les charges de la guerre.

Partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens.

Les Vénitiens furent mis en possession des contrées situées entre les Thermopyles et le cap Sunium, de toutes les côtes maritimes, de toutes les îles de l'Archipel et de la mer Adria-

tique; enfin Montferrat, roi de Thessalonique, leur vendit l'île de Candie.

Mais de tous ces pays que les deux peuples se distribuaient, Constantinople était la seule possession réelle; il fallait conquérir le reste.

Murzulphle, à quatre journées de la capitale, s'était rendu maître de l'importante ville de Zurule, clef de la presqu'île de Thrace. Tous les seigneurs et tous les généraux grecs se fortifiaient dans les différentes cités de l'Asie.

Mort de Murzulphle.

L'empereur voulut d'abord subjuguer la Thrace : Henri, son frère, y marcha; Andrinople et d'autres villes, effrayées de son approche, lui ouvrirent leurs portes. Murzulphle, ne pouvant défendre Zurule, courut chercher un asile dans le camp de l'ancien usurpateur Alexis, son beau-père.

Le malheur n'avait pu abattre l'orgueil d'Alexis, ni adoucir sa férocité; il reçut son gendre avec une feinte amitié, l'invita à sa table, lui fit arracher les yeux, et le bannit. Murzulphle, errant, tomba dans les mains des Français, qui l'amenèrent dans la capitale. Là, Baudouin le fit monter au faîte d'une haute colonne, d'où on le précipita sur le pavé. Par un hasard étrange, ce monument, érigé par le grand Théodose, était décoré d'un bas-relief qui représentait une ville

escaladée et un roi précipité du haut d'une colonne.

L'empereur conduisit son armée à Philippopolis, dont il confia le commandement à Reignier de Trith; il s'empara ensuite de Mosynople, et poursuivit Alexis, qui se sauva en Thessalie.

Dissension entre Baudouin et Montferrat.

Les princes de l'Occident avaient porté dans leur nouvel empire leur caractère hautain, leurs mœurs turbulentes. La nécessité même de s'unir dans un danger commun ne pouvait forcer les habitudes féodales à l'obéissance; Montferrat et Baudouin se brouillèrent, parce que l'empereur prétendit faire reconnaître sa puissance à Thessalonique avant d'y établir le roi son vassal.

Montferrat voulait épargner à son royaume cette visite dispendieuse; ils se séparèrent. Baudouin courut avec ses troupes à Thessalonique, et s'en empara. Montferrat, pour se venger, attira dans sa cause plusieurs seigneurs, et vint assiéger Andrinople; enfin Ville-Hardouin et Manassès de Lille, choisis pour arbitres entr'eux, les réconcilièrent; Baudouin rendit à Montferrat son royaume.

Leur réconciliation.

Michel l'Ange Comnène devient despote d'Épire.

Michel l'Ange Comnène, arrière-petit-fils d'Alexis Comnène, avait feint de s'attacher à Montferrat, dans l'espoir de fomenter cette

querelle. Dès qu'il la vit terminée, il se sauva avec tous les Grecs qui lui étaient attachés, souleva les habitans de Durazzo, ainsi que les peuples d'Épire, d'Acarnanie, d'Étolie et d'une partie de la Thessalie; il en forma un État indépendant, que lui et ses successeurs gouvernèrent sous le nom de *despotes d'Épire*.

Victoires et conquêtes de Montferrat.

Un autre Grec, nommé Léon Sgure, se rendit maître d'Argos, de Corinthe et de Thèbes. L'usurpateur Alexis vint avec une armée se joindre à lui; tous deux attendirent aux Thermopyles Montferrat, qui leur livra bataille près de ce défilé fameux. Les Français y triomphèrent des Grecs et les mirent en fuite. Othon de La Roche devint, à la suite de cette victoire, seigneur de Thèbes et de l'Attique : il fut la tige des ducs d'Athènes.

Montferrat s'empara de Corinthe; Alexis voulut fuir, mais les Français le firent prisonnier, et l'enfermèrent à Thessalonique.

Montferrat porta ensuite ses armes contre le despote d'Épire, le vainquit, et subjugua toute la Morée. Lacédémone seule, défendue par ses souvenirs et par un Grec nommé Chamarette, digne de combattre pour Sparte, arrêta les progrès des vainqueurs.

Exploits de Lascaris.

Pendant ce temps, les Grecs, sous les ordres de Lascaris, défendaient glorieusement leur in-

dépendance en Anatolie. Cet actif et brave guerrier, affermissant sur sa tête, par de nombreux exploits, la couronne qu'il avait osé prendre sur la brèche de Constantinople, s'empara de Nicée, de Pruse, et de presque toute la Bithynie.

Le sultan d'Icône, au lieu de le combattre, lui donnait des secours. Le frère de l'empereur Baudouin livra deux batailles à Lascaris et les gagna. Rien ne pouvait alors, dit-on, résister au choc impétueux des chevaliers français; mais rien ne pouvait aussi lasser le courage indomptable de Lascaris: inépuisable en ressources, après chaque défaite il se relevait et semblait se montrer plus actif et plus redoutable.

Par des manœuvres rapides, il regagna bientôt tout le terrain que lui avaient fait perdre les batailles de Pémannène et d'Adramite. Cependant il eût peut-être été forcé de céder aux vainqueurs, si l'orgueil impolitique de Baudouin n'avait attiré aux Français un ennemi puissant, dont la diversion laissa respirer l'Asie.

Guerre entre Baudouin et Joannice, roi des Bulgares.

Joannice, roi des Bulgares, avait sollicité l'alliance de l'empereur latin; Baudouin reçut ses députés avec hauteur, et lui déclara « qu'il » le dépouillerait de son royaume s'il ne con» sentait à être son vassal. »

Joannice courut aux armes. Les Grecs se rendirent en foule sous les drapeaux des Bulgares;

partout ils massacrèrent sans pitié les Français et les Vénitiens; Philippopolis et Andrinople furent livrées par eux aux Bulgares.

A l'approche de cet orage qui menaçait le nouvel empire d'une prompte ruine, Baudouin rassemble toutes ses forces et court assiéger Andrinople. Joannice, à la tête d'une nombreuse armée grossie par les Valaques et par les Comans, vint lui livrer bataille sous les murs de cette ville.

Les Français, par la violence de leur première charge, enfoncent les Barbares; mais, trop ardens à la poursuite, ils tombent dans un piége que leur avait tendu Joannice.

Une foule de Bulgares sort tout à coup du creux des ravins, du fond des bois, attaque les Français en désordre, les enveloppe, les presse de toutes parts; ceux qui avaient fui reviennent, et se réunissent pour accabler les impériaux.

Après un combat opiniâtre, où les chevaliers illustrèrent leur défaite par des prodiges de valeur, Baudouin voit tomber autour de lui le comte de Blois, Montmirail, Valincourt; ses plus braves guerriers périssent; son armée en déroute est taillée en pièces, et lui-même, désarçonné, couvert de blessures, tombe dans les fers des Bulgares.

Défaite et captivité de Baudouin

Le maréchal de Champagne, de Lille, et Dandolo, le Nestor des croisés, rallièrent les débris de l'armée, et, toujours combattant, rentrèrent en bon ordre à Constantinople.

Alarme à Constantinople.

Mais ce désastre répandait dans la capitale un tel effroi qu'on vit un grand nombre de chevaliers, sacrifiant leur honneur à leur sûreté, déserter leur cause et s'embarquer honteusement pour retourner dans leur patrie.

A chaque instant la ville, dépourvue de défense, croyait se voir en proie à la fureur des Bulgares. La mort du célèbre Dandolo * mit le comble à la douleur et à la terreur publiques. En perdant ce héros presque centenaire, on crut voir s'écrouler le rempart de l'empire.

Mort du doge Dandolo.

Régence de Henri, frère de Baudouin.

Déjà les glaives des Barbares brillaient dans les environs de la capitale; les villages, embrasés par eux, répandaient au milieu de la nuit, dans Constantinople, une affreuse clarté; enfin le frère de l'empereur, Henri, traversant le Bosphore avec vingt mille Arméniens qu'il avait rassemblés, suspendit les alarmes. Il prit la régence, rallia les croisés, ranima leur courage, sortit hardiment des murs de la ville, éloigna les Bulgares, et reprit sur eux plusieurs places.

Ses succès sur les Bulgares.

Montferrat vint se joindre à lui; tous deux assiégèrent Andrinople et ne purent s'en ren-

* An 1205.

dre maîtres. Depuis ils livrèrent une nouvelle bataille aux Bulgares, et éprouvèrent encore un revers qui leur coûta un grand nombre de soldats et cent dix cavaliers.

Cependant Joannice, abusant insolemment de sa victoire, traitait en esclaves les Grecs nombreux qui combattaient pour lui : las d'un joug si pesant, ils le brisèrent et se soumirent au régent. Cette défection changea le sort de la guerre ; l'armée française, renforcée, reprit l'offensive. Joannice, affaibli, se vit contraint de rentrer dans ses frontières.

Le pape avait écrit au roi bulgare pour l'inviter à cesser de combattre les chrétiens et pour obtenir la liberté de Baudouin. Le roi barbare répondit au saint père avec un respect ironique. « Je n'ai fait, disait-il, que repousser une in- » juste agression. Dieu même a décidé en ma » faveur; c'est au Saint-Siége que je dois l'épée » que je porte. Vous m'avez donné le glaive de » saint Pierre, et c'est à cette arme sacrée que » je dois mes triomphes. »

Ce prince ne s'expliqua que d'une manière vague sur le sort de l'empereur captif. Bientôt on apprit sa mort : elle fut affreuse. Ce monarque infortuné languissait au fond d'un cachot. La reine des Bulgares, qui en était éprise, vint la nuit le trouver dans sa prison. « Vous pouvez,

Barbarie de Joannice.

Vengeance de sa femme.

» lui dit-elle, délivrer deux captifs; fuyons tous » deux notre tyran, conduisez-moi en France, » et récompensez mon amour par le don de » votre main. »

Baudouin, preux chevalier, chrétien austère, repoussa dédaigneusement cette flamme adultère. La reine, née en Tartarie, avait conservé sur le trône ses mœurs sauvages. Passant avec violence de l'amour à la haine, elle court aux pieds de son époux, et accuse Baudouin d'avoir voulu la séduire. Joannice, furieux, appelle près de lui l'empereur chargé de chaînes, refuse de l'écouter, l'accable d'injures, et lui fait couper les bras et les jambes. Après ce supplice horrible, le tronc vivant de ce monarque infortuné fut porté dans une grande fosse ouverte, où il ne mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie, et son crâne, enchâssé dans de l'or, servit de coupe à Joannice dans ses festins *.

Mort horrible de Baudouin.

Baudouin était âgé de trente-cinq ans, et avait régné onze mois. Aucun prisonnier français ne survécut à son prince; le barbare Joannice les immola tous à son atroce vengeance.

* An 1206.

CHAPITRE II.

HENRI, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR A NICÉE.

(An 1206.)

Élection de Henri, frère de Baudouin. — Son portrait. — Tableau de l'empire. — Succès de Henri sur les Bulgares. — Lascaris est couronné empereur d'Orient. — Mort de Montferrat. — Armement des particuliers à Venise. — Conquête de l'Archipel par eux. — Mort de Joannice, roi des Bulgares. — Victoire de Henri sur Phrorilas, successeur de Joannice. — Son mariage avec une fille de Joannice. — Paix avec les Bulgares. — Alliance d'Alexis l'Ange et du sultan d'Icône. — Marche de Lascaris contr'eux. — Mort courageuse de huit cents Français. — Bravoure de Lascaris. — Mort du sultan. — Victoire de Lascaris. — Captivité et mort d'Alexis. — Troubles dans l'empire latin. — Empoisonnement de Henri.

Élection de Henri, frère de Baudouin. Son portrait.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort de l'empereur, les barons élurent son frère Henri. Ce prince, doué de toutes les qualités nécessaires pour régner dans des temps difficiles, avec éclat, justice et sagesse, était grave et doux, conciliant et ferme, actif sans précipitation et brave sans témérité; il soutint dignement sa couronne, et surmonta les obstacles sans nombre

que lui opposaient les institutions vicieuses transplantées d'Europe dans le nouvel empire d'Orient.

Tableau de l'empire.

Le chef de l'État n'y pouvait plus compter sur des légions organisées, sur un service régulier : un édit du prince, un décret du sénat ne suffisaient plus pour obtenir d'une extrémité de l'empire à l'autre une obéissance prompte. L'aristocratie féodale liait le sceptre et enchaînait le peuple.

L'empire ne reconnaissait plus un seul maître, et chaque cité, chaque bourg, dépouillé de ses municipes, de ses franchises, subissait le joug d'un orgueilleux et faible tyran.

Sous les empereurs romains et grecs, tous les citoyens vivaient libres; les grands seuls se voyaient exposés aux foudres qui partaient du trône : c'est ce qui fit durer, supporter, chérir même par les nations la puissance conquérante des Romains.

Malgré le défaut d'institutions et de garanties, le sceptre, alors redoutable aux grands et aux ambitieux seuls, était un appui protecteur pour le peuple, une arme forte contre ses ennemis; mais la féodalité avait tout changé.

Au milieu de l'anarchie des fiefs, le prince, sans autorité, ne pouvait maintenir ni la paix intérieure ni la sûreté extérieure. L'empereur,

soumis aux lois faites par les grands, ne devait rien entreprendre pour la défense ou pour l'accroissement de l'empire sans le consentement d'un conseil, composé du roi de Thessalonique, d'un préteur vénitien et des principaux barons.

On lui avait assigné comme domaine une partie de la Thrace; c'était le seul fonds sur lequel il pût acquitter les dépenses générales.

En cas de guerre, tous les vassaux étaient obligés, à la vérité, de marcher sous ses enseignes avec leurs troupes et à leurs dépens, mais seulement depuis le 1er juin jusqu'à la Saint-Michel, et même pour la moitié de ce temps, s'ils se trouvaient engagés dans des guerres particulières.

C'est avec le faible appui de cette milice turbulente, incertaine, irrégulière, qu'il fallait soutenir un trône chancelant, contre la haine des Grecs, le fanatisme des musulmans et la vaillance sauvage des Bulgares.

Ce chaos politique, qui existait depuis plusieurs siècles en Italie, en France, en Allemagne, est le tableau fidèle de ce temps chevaleresque, si peu connu et si vanté; c'est l'histoire exacte de l'aristocratie ancienne, et le rêve de l'aristocratie moderne.

Henri, plus heureux que son frère, soutint avec vigueur et avec succès la guerre entreprise

Succès de Henri sur les Bulgares.

contre Joannice; s'il ne put sauver Dydymotique, qui fut détruite par l'ennemi, il la vengea, défit les Bulgares, les poursuivit jusque dans leur pays, et brisa les fers de vingt mille prisonniers.

Lascaris est couronné empereur d'Orient.

Mais, tandis qu'il dirigeait toutes ses forces au nord de l'empire, Théodore Lascaris, rival digne de lui, s'emparait de la Bithynie, de la Lydie, de la Phrygie, et se faisait couronner à Nicée empereur d'Orient.

Ce prince écrivit au pape pour l'engager à rétablir la paix parmi les chrétiens en réglant les limites entre les Latins et les Grecs; le pape, refusant d'agir comme médiateur, ordonna au prince grec de se soumettre à l'autorité de Henri. Cette conduite, impolitique sous tous les rapports, prolongea le schisme et la guerre.

D'autres ennemis ne tardèrent pas à secouer le joug des Français et des Vénitiens; Alexis et David Comnène s'emparèrent de toute la côte du Pont-Euxin, et en formèrent un État indépendant, dont Trébisonde fut le siége. Ce troisième empire subsista encore quelques années après la prise de Constantinople par Mahomet II.

Henri, vainqueur des Bulgares, conclut avec Lascaris une trève qui dura peu; bientôt le prince grec et Joannice se liguèrent contre lui: pressé entre ces deux ennemis, sa position de-

venait de jour en jour plus critique; la nécessité de diviser ses forces le réduisait à la défensive : cependant, aussi actif qu'intrépide, il délivra Andrinople, investie de nouveau par les Bulgares, et Civitot, assiégée par les Grecs; mais il ne put empêcher Lascaris d'étendre ses conquêtes en Asie et de couvrir la mer de ses vaisseaux, qui entrèrent même dans l'Hellespont.

L'empereur avait épousé Agnès, fille de Montferrat; apprenant que Joannice attaquait les États de son beau-père, il fit une trève avec Lascaris et marcha contre les Bulgares, qui assiégeaient Thessalonique. La victoire couronna les armes des Français; mais ils perdirent dans cette campagne le roi de Thessalonique.

Montferrat mourut assassiné; ce chef illustre de la croisade mérita les pleurs de ses compagnons d'armes, et emporta au tombeau l'estime de ses ennemis. Mort de Montferrat.

Dans ce même temps l'empereur reçut de l'Occident des secours qui l'aidèrent à repousser les efforts de Joannice et du despote d'Épire.

Les Vénitiens avaient trop peu de troupes pour s'emparer du grand nombre d'îles et de villes qui leur étaient dévolues en partage, et que les Grecs défendaient encore avec opiniâtreté. Pour y parvenir, Venise prit un moyen Armement des particuliers à Venise.

nouveau : le sénat, appelant l'intérêt privé au secours de l'intérêt public, promulgua un édit par lequel il donnait à tout particulier la propriété des îles, cités ou forteresses dont il pourrait se rendre maître.

L'ambition et l'avidité, enflammées par ce décret, opérèrent des prodiges : chaque noble, chaque négociant leva des soldats, arma des vaisseaux; la flotte vénitienne nettoya la mer des pirates grecs, et tout l'Archipel fut conquis en une année *.

Conquête de l'Archipel par eux.

Mort de Joannice, roi des Bulgares.

A la même époque, Joannice termina sa carrière, brillante d'exploits, mais souillée par des cruautés atroces; Phrorilas, son neveu, aussi belliqueux, mais moins habile, lui succéda. Jusque-là les Bulgares, combattant à la manière des Parthes, avaient fatigué les Français par leurs rapides invasions, par leurs promptes fuites, par leurs attaques sans cesse renouvelées; le stratagême plutôt que la force les avait fait triompher souvent de l'imprudente ardeur des Francs. Le nouveau roi, plus téméraire, attendit l'empereur en plaine, et le combattit en bataille rangée. Henri le défit complétement, et lui enleva quatre-vingts lieues de pays.

Victoire de Henri sur Phrorilas, successeur de Joannice.

Une autre guerre appela les armes de Henri. Montferrat en mourant avait laissé son mar-

* An 1208.

quisat à Guillaume, son fils aîné, et le royaume de Thessalonique à son second fils, Démétrius. Le comte Blandras, chargé de la tutelle et de la régence, voulait que Guillaume régnât, espérant profiter de la faiblesse de son caractère pour se rendre indépendant. L'empereur, irrité contre lui, l'assiégea et le fit prisonnier.

Blandras, captif, continua ses intrigues; à son instigation les Italiens, qu'on nommait encore Lombards, se révoltèrent et se rangèrent sous les drapeaux du despote d'Épire; malgré la réunion de leurs forces, Henri les défit et les contraignit à lui demander la paix *.

Son mariage avec une fille de Joannice.

L'empereur venait de perdre alors Agnès, sa femme; le désir d'accorder quelque repos à ses sujets l'emportant sur tout autre sentiment, il épousa une fille de Joannice, de ce tyran qui avait mutilé et massacré si barbarement son frère Baudouin. La paix avec les Bulgares fut le prix de ce sacrifice.

Paix avec les Bulgares.

Alliance d'Alexis l'Ange et du sultan d'Icône.

L'ancien usurpateur du trône des Grecs, Alexis l'Ange, échappé de Thessalonique et réfugié en Épire, se sentait importuné du bruit des conquêtes et de l'éclat du couronnement de son gendre Lascaris; jaloux de sa gloire, il forme le désir, conçoit l'espoir de remonter sur le trône, court en Asie, et implore le secours de

* An 1209.

Gaïatheddin, sultan d'Icône, qui lui promet de lui rendre le sceptre.

Marche de Lascaris contr'eux.

Tous deux rassemblent une armée de vingt mille hommes; ils voulaient attaquer Nicée. Lascaris, dont les forces étaient disséminées dans toute l'Asie, ne pouvait leur opposer, dans ce moment, que deux mille Grecs et huit cents déserteurs français; mais ce guerrier intrépide ne savait pas reculer devant le péril, et ne comptait jamais ses ennemis. A la tête de sa faible troupe, il traverse audacieusement le mont Olympe, s'empare de Philadelphie, poursuit sa marche avec rapidité, et rencontre près d'Antioche, sur le Méandre, Alexis, suivi du sultan et de sa nombreuse armée.

Mort courageuse de huit cents Français.

Ces princes, le voyant si peu accompagné, ne doutent pas d'un triomphe prompt et facile; cependant les huit cents Français, avec cette impétuosité qui dans tous les temps fit leurs succès et leur gloire, tombent sur les Turcs et les enfoncent; mais bientôt, enveloppés, écrasés par la foule d'ennemis qui les pressent, ils perdent l'espoir de vaincre, et ne conservent que celui de vendre chèrement leur vie. Après des prodiges de courage, tous ces braves tombent morts sur des monceaux de musulmans, immolés d'avance à leurs mânes. La plupart des Grecs, plus effrayés que jaloux d'une mort si

héroïque, prennent la fuite; Lascaris seul reste immobile sur le champ de bataille, avec trois cents preux décidés à le sauver ou à périr. Bravoure de Lascaris.

Le sultan, indigné de voir une poignée de braves affronter encore une armée, et intimider par leur contenance quinze mille guerriers qui les entourent, s'élance avec rage sur Lascaris, et d'un coup de cimeterre brise son casque. Le héros renversé se relève aussitôt, coupe les jarrets du cheval de son ennemi; le sultan tombe; Lascaris lui tranche la tête et l'attache au bout de sa lance. Mort du sultan.

A cet horrible aspect, l'épouvante saisit les Turcs; ils jettent de grands cris et se dispersent; le prince grec vainqueur leur paraît un ange menaçant; l'espoir et la honte rappellent le courage dans le cœur des Grecs; ils se rallient, ils poursuivent les fuyards, ils en font un affreux carnage; et Lascaris, à leur tête, entre triomphant dans Antioche. Victoire de Lascaris.

Alexis, pris en fuyant, fut enfermé dans une prison. Aucun souvenir consolant ne l'y accompagna; assassin de son frère, tyran de ses sujets, cause première de la ruine de l'empire, il succomba bientôt aux chagrins et aux remords. Captivité et mort d'Alexis.

Tandis qu'un héros relevait la gloire des Grecs, Henri, malgré ses vertus et sa vaillance, ne pouvait rendre le repos et la prospérité à Troubles dans l'empire latin.

l'empire latin; les prétentions des grands, les querelles des princes, l'orgueil et l'ignorance des barons, la brutalité du soldat, les ravages de l'ennemi, couvraient de ruines cette brillante conquête : les besoins du clergé ajoutaient encore de nouveaux malheurs à ces désordres. Au lieu des biens envahis sur lui par les vainqueurs pour payer les frais de la conquête, on lui avait assigné le quinzième de la valeur des immeubles et la dîme des revenus; les évêques, pour se faire payer, prodiguèrent à la fois les censures et les excommunications.

Sur ces entrefaites, le patriarche mourut; les Vénitiens et les Français ne purent s'accorder sur le choix de son successeur et en vinrent aux armes. L'autorité du pape profita de ces dissensions; il nomma le patriarche et envoya dans l'Orient un légat, qui, par ses actes arbitraires, aigrit de plus en plus la haine des Grecs contre les Latins.

L'empereur gémissait de ces abus sans pouvoir les réprimer; on ne lui permettait que de combattre : après avoir conquis quelques villes en Asie, il conclut la paix avec Lascaris, qui obtint par ce traité la cession de tout le pays situé entre Sardes et Nicée, la possession de Pergame, de Pruse, et de beaucoup d'autres villes.

Un concile rassemblé à Latran * rendit cette année mémorable ; le pape y reconnut Constantinople comme le second siége du monde chrétien.

Henri ne jouit pas long-temps du repos qu'il avait donné à l'empire ; il mourut empoisonné. On soupçonna de ce crime sa nouvelle épouse ; l'accusation était peut-être injuste, mais le souvenir des crimes de son père l'accréditait. Henri ne laissa point d'enfans : sa vie avait été remplie et glorieuse ; sa mort fut l'époque du commencement de la décadence de l'empire français **. Il avait régné dix ans. Empoisonnement de Henri.

* An 1215. ** An 1216.

CHAPITRE III.

PIERRE DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR GREC.

(An 1216.)

Élection de Pierre de Courtenai. — Son départ de France. — Son arrivée et son couronnement à Rome. — Sa défaite et sa captivité au siége de Durazzo. — Son chagrin et sa mort. — Élection de Robert de Courtenai.

Élection de Pierre de Courtenai.

SUIVANT les coutumes anciennes, le trône était électif; l'hérédité, seule base de la stabilité des grands États, s'établit tard partout, parce qu'il est difficile de forcer les passions à consulter l'intérêt public et à écouter la voix de la raison. Cependant, en Orient comme en Occident, les suffrages des électeurs se portaient le plus souvent sur un prince de la famille régnante. Les barons français donnèrent le sceptre à Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, petit-fils de Louis le Gros et beau-frère de l'empereur Baudouin, dont il avait épousé la sœur Yolande.

Son départ de France.

Dès qu'il fut instruit de son élévation, il partit de France à la tête de cinq mille hommes,

traversa l'Italie, se rendit à Rome, reçut la couronne impériale des mains du pape, et donna au jeune Montferrat l'investiture du royaume de Thessalonique. Son arrivée et son couronnement à Rome.

Yolande et ses enfans partirent seuls pour Constantinople, où ils arrivèrent sans obstacles. L'empereur, moins heureux, trouva sur son chemin les fers et la mort.

Ayant promis aux Vénitiens de leur rendre Durazzo, dont Théodore, despote d'Épire, s'était emparé, il investit cette place; les Grecs l'attaquèrent et le contraignirent à lever le siége; engagé témérairement dans les montagnes d'Albanie, il se vit bientôt enveloppé par la nombreuse armée des Épirotes, maîtres de tous les défilés; en vain il opposa le courage au nombre, ses troupes furent taillées en pièces, et Théodore, vainqueur, l'emmena prisonnier avec le légat du pape, le comte de Sancerre et quelques chevaliers échappés au carnage. Sa défaite et sa captivité au siége de Durazzo.

Lorsque la nouvelle de ce désastre retentit dans l'Occident, le roi de Hongrie, beau-frère de Courtenai, fit de vives démarches pour obtenir du prince d'Épire la liberté de ses captifs. Le pape fit prêcher en France une nouvelle croisade, dont le chef fut Robert de Courtenai, frère de l'empereur et grand boutillier de France.

Le despote d'Épire, après avoir vaincu les Français par la force, désarma le Saint-Siége par son adresse. Flattant l'orgueil de la cour de Rome, il feignit de se soumettre à son autorité, et rendit la liberté au légat; le pape, satisfait, défendit aux croisés d'entrer sur les terres d'Épire.

Son chagrin et sa mort.

Les Vénitiens conclurent avec ce prince une trève de cinq ans. Pierre de Courtenai, toujours réclamé, jamais secouru, succomba au chagrin, et mourut dans sa prison *.

Yolande, nommée régente, ne lui survécut qu'un an; elle avait quatre fils; l'aîné, Philippe, fut élu empereur. Les barons conférèrent la régence à Conon de Béthune; Philippe refusa le sceptre, et préféra son tranquille comté de Namur à un empire orageux; son oncle Robert fut élu à sa place : il hésitait à se charger d'un si lourd fardeau; Louis VIII, roi de France, le décida à l'accepter **.

Élection de Robert de Courtenai.

* An 1218. ** An 1220.

CHAPITRE IV.

ROBERT DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS; LASCARIS, EMPEREUR GREC, ET APRÈS LUI JEAN DUCAS VATACE.

(An 1220.)

Couronnement de Robert de Courtenai à Constantinople. — Mort du célèbre Lascaris. — Jean Ducas Vatace, son gendre, lui succède. — Révolte des frères de Lascaris. — Bataille entre Vatace et ses oncles. — Défaite, captivité et supplice des deux Lascaris. — Révolte, arrestation et supplice d'un imposteur en Flandre. — Rapt de l'empereur. — Horrible vengeance d'un Bourguignon. — Fuite et mort de l'empereur. — Élection de Baudouin II et de Jean de Brienne.

Robert traversa l'Allemagne et la Hongrie; les Bulgares n'inquiétèrent point sa marche; il dut cette trêve aux troubles civils qui les agitaient: Azan, l'un de leurs princes, venait de renverser du trône le roi Phrorilas. L'empereur fut couronné à Constantinople par le patriarche *. Il convoqua les barons français et vénitiens, confirma le traité de partage signé par Baudouin,

Couronnement de Robert de Courtenai à Constantinople.

* An 1221.

et conclut la paix avec l'empereur Lascaris, afin de pouvoir, sans obstacle, combattre Théodore d'Épire et venger son frère.

Mort du célèbre Lascaris.

Cette année vit terminer la carrière du célèbre Lascaris; il mourut âgé de cinquante ans, après dix-huit années d'un règne glorieux. Ses obsèques se firent avec pompe à Nicée. Dans l'écroulement de l'empire, lui seul n'avait point désespéré de son salut; il l'arrêta d'une main ferme dans sa chute. Lascaris laissait quatre frères; aucun d'eux ne lui succéda; les Grecs leur préférèrent Jean Ducas Vatace, gendre de Lascaris, heureux guerrier, habile homme d'État : l'audace de Lascaris avait fondé l'empire de Nicée, la prudence courageuse de Vatace l'affermit.

Jean Ducas Vatace, son gendre, lui succède.

Théodore d'Épire, fier de ses victoires et de la conquête récente qu'il venait de faire du royaume de Thessalonique, prit aussi le titre d'Auguste et se revêtit de la pourpre impériale. Ainsi, l'Orient démembré comptait alors sur ses ruines quatre empereurs : Robert à Constantinople, Vatace à Nicée, Théodore à Thessalonique, Alexis Comnène à Trébisonde *.

Révolte des frères de Lascaris.

Les frères de Lascaris tentèrent d'inutiles efforts pour s'emparer du trône de Nicée; la fermeté de Vatace comprima leur révolte, et,

* An 1223.

pour échapper à sa vengeance, ils coururent chercher un asile à Constantinople.

Bataille entre Vatace et ses oncles.

Robert leur confia le commandement de son armée; ils repassèrent avec elle en Asie et livrèrent bataille à Vatace dans la plaine de Pémannène. Les Grecs ne purent résister aux premiers efforts des Français; déjà, enfoncés, percés de toutes parts, ils prenaient la fuite, lorsque Vatace, à la tête d'un corps de réserve, rétablit le combat, ramena la victoire, tailla l'armée impériale en pièces, et fit prisonniers deux des Lascaris.

Défaite, captivité et supplice des deux Lascaris.

Cette défaite des Français porta un coup mortel à leur empire et releva le courage des Grecs. Les plus grands hommes ne peuvent s'affranchir totalement des vices de leur siècle; conformément aux mœurs barbares de son temps, Vatace priva ses oncles de la vue. Poursuivant ensuite rapidement ses succès, il conquit la Troade ainsi que toute la côte d'Asie, et ses vaisseaux s'emparèrent de Lesbos.

Les armes de Robert ne furent pas plus heureuses dans la Grèce; Théodore d'Épire battit ses troupes et prit ses généraux. Osynople, Dydymotique et d'autres villes de Thrace ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les habitans d'Andrinople, soulevés, avaient chassé les Français de leurs murs, et s'étaient rendus à Jean

Camise, envoyé par Vatace; mais les émissaires de Théodore excitèrent une nouvelle révolte dans cette ville; elle renvoya Camise et se soumit au despote d'Épire.

Démétrius de Montferrat entreprit alors vainement de rentrer dans son royaume et de conquérir Thessalonique; les troupes de Théodore le repoussèrent*. Ce fut dans ce temps qu'un imposteur célèbre fit une révolution en Flandre; il prenait le nom de l'empereur Baudouin Ier, échappé, disait-il, aux fers des Bulgares; son audace lui attira beaucoup de partisans : le duc de Brabant le reconnut, on le couronna; mais bientôt, un moine ayant découvert sa fourberie, le roi de France le manda près de lui; interrogé par l'évêque de Beauvais, l'imposteur se coupa dans ses réponses, et s'enfuit en Bourgogne; on l'y poursuivit; il fut arrêté, et la comtesse de Flandre l'envoya au supplice.

Révolte, arrestation et supplice d'un imposteur en Flandre.

Rapt de l'empereur.

L'empereur Robert, malheureux dans toutes ses entreprises, était méprisé par les Grecs. Une folle passion et un acte de violence lui attirèrent la haine des Français. La fille de Baudouin de Neuville l'avait enflammé par ses charmes; mais elle était fiancée à un Bourguignon; l'empereur, bravant cet obstacle, fit enlever la mère et la fille, qui furent conduites dans son

* An 1225.

palais. Le chevalier bourguignon, furieux de cette injure, rassemble ses vassaux, ses amis; il marche en armes au palais, en arrache ces deux femmes, noie la mère, et fait couper le nez et les lèvres de la fille; les mœurs étaient alors si barbares, qu'on fut moins révolté de ce forfait qu'irrité contre l'empereur, qui avait armé la fureur d'un amant jaloux. Le coupable resta impuni.

Horrible vengeance d'un Bourguignon.

Après un tel affront, Robert, haï, méprisé, menacé, se sauva précipitamment de sa capitale, et courut en Italie implorer bassement les secours du Saint-Siége contre ses sujets; le pape, plus digne que lui de régner, lui reprocha sa lâcheté, et lui conseilla de retourner avec audace dans l'Orient. Quand on a besoin de tels conseils, on est peu capable de les suivre : le faible Robert obéit par crainte, s'embarqua pour la Grèce, et mourut en route de honte, de peur ou de chagrin. Baudouin II, son frère, âgé de onze ans, fut élu pour lui succéder *.

Fuite et mort de l'empereur.

Élection de Baudouin II et de Jean de Brienne.

Mais il fallait à cet enfant un protecteur : presque tous les héros de la croisade, Conon de Béthune, Montferrat, Montmorency, Dándolo, étaient morts. Les barons, cherchant un appui pour leur jeune prince, proposèrent d'abord au roi des Bulgares, Azan, de donner sa fille à

* An 1228.

Baudouin, de se charger de sa tutelle, et de le protéger contre Théodore d'Épire et Vatace. La désapprobation publique éclaira tardivement le conseil sur l'imprudence d'un semblable choix; il sentit que ce tuteur étranger pourrait devenir un maître; le traité fut rompu; on résolut de choisir un Français pour gouverner l'empire; les suffrages se fixèrent sur le fameux Jean de Brienne, comte de La Marche, époux de Marie, héritière du royaume de Jérusalem.

Brienne, couvert de blessures, brillant de gloire, conservait, à quatre-vingts ans, le courage et la force de la jeunesse; il était alors à Rome, près du pape. Ce vieillard fier et belliqueux ne recula point devant un tel fardeau; mais il ne voulut pas commander sans régner, et, par un traité conclu à Pérouse, on convint qu'il monterait sur le trône, et que Baudouin épouserait sa fille Marie. Ainsi l'empire chancelant des Latins, assiégé de périls, environné d'ennemis formidables, fut confié, par la politique mobile des Français, aux mains d'un vieillard et à celles d'un enfant *.

* An 1229.

CHAPITRE V.

JEAN DE BRIENNE ET BAUDOUIN II, EMPEREURS FRANÇAIS; VATACE, EMPEREUR GREC.

(An 1229.)

Régence de Narjot de Touci, en l'absence de Jean de Brienne. — Arrivée et couronnement de Brienne à Constantinople. — Son honteux repos. — Succès de Vatace. — Son alliance avec Azan, roi des Bulgares. — Siége de Constantinople par eux. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Leur nouvelle attaque et leur échec. — Nouvelle croisade pour la délivrance de Constantinople. — Mort de Brienne.

La nécessité de donner à l'empire un administrateur expérimenté, un appui ferme, un chef vaillant, avait fait choisir Brienne, et, quoique son âge ne dût pas lui laisser l'espoir d'occuper long-temps le trône, il ne se hâta point d'en prendre possession; il resta encore deux ans en Italie. Pendant ce temps, Narjot de Touci fut chargé par lui de la régence. Régence de Narjot de Touci, en l'absence de Jean de Brienne.

Le bruit des armes environnait alors de toutes parts Constantinople; les Français, renfermés dans cette ville, languissaient inactifs, mécontens, divisés, semblaient indifférens à la

perte de l'Illyrie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie, et paraissaient étrangers aux querelles sanglantes qui déchiraient l'empire.

La haute fortune de Théodore d'Épire commençait à décliner; ce prince, excommunié par le pape, menacé par Vatace, rompit impolitiquement la paix qu'il avait conclue avec Azan, roi des Bulgares, et entra dans ses États. Azan, dans le dessein d'animer ses troupes et de les exciter à une juste vengeance, prit pour étendard l'original du traité signé et violé par Théodore. Les deux armées se livrèrent bataille sur les bords de l'Hèbre. Après une lutte opiniâtre, les Bulgares demeurèrent vainqueurs. Théodore fut pris avec ses principaux capitaines; Azan s'empara d'Andrinople, de toutes les villes de la Thrace, conquit la Thessalie et livra l'Épire au pillage.

Théodore, toujours remuant, même dans sa prison, abusa de la douceur avec laquelle son vainqueur le traitait, et conspira contre ses jours. Azan découvrit son complot et lui fit crever les yeux. Manuel, son frère, lui succéda en Épire.

Arrivée et couronnement de Brienne à Constantinople.

Après une longue attente, Jean de Brienne entra dans le port de Constantinople, avec quatorze vaisseaux vénitiens : le patriarche le cou-

romna. On croyait que ce prince, porté au trône par sa renommée militaire, se hâterait de cueillir quelques lauriers pour honorer sa tombe; mais, soit qu'il ne trouvât point de forces prêtes pour seconder ses desseins, soit que l'air de Constantinople fût alors imprégné d'une mollesse léthargique et contagieuse, ce Nestor des héros chrétiens resta encore deux ans dans un honteux repos; il ne tenta que des efforts inutiles pour rétablir la paix entre les Églises grecque et latine. Son honteux repos.

Pendant ce temps, Vatace, aussi actif que les Français se montraient indolens, affermissait son pouvoir, soumettait plusieurs rebelles armés contre lui, s'emparait de Rhodes, de Lesbos, de Chio, de Samos, et resserrait de plus en plus les étroites limites de l'empire français. Succès de Vatace.

Un de ses généraux, Andronic Paléologue, père de ce Michel Paléologue qui rendit aux Grecs le sceptre de Constantinople, contribuait alors efficacement à la rapidité de ses succès par son courage et par son habileté. Enfin, Jean de Brienne, réveillé, reprit son armure, traversa le Bosphore et emporta d'assaut une forteresse sur les côtes d'Asie; mais un orage menaçant le rappela bientôt dans la capitale.

Vatace, après avoir enlevé aux Vénitiens Gallipoli et tenté sans succès la conquête de Son alliance avec Azan, roi des Bulgares.

Candie, conclut un traité d'alliance avec le roi des Bulgares et fit épouser à son fils la fille d'Azan; leurs armées réunies entrèrent dans la Chersonèse et formèrent le siége de Constantinople.

Siége de Constantinople par eux.

Les troupes des assiégeans s'élevaient à cent mille hommes; leur flotte était nombreuse : cet extrême péril fit retrouver à Brienne sa jeunesse et son courage; il brava la fatigue et la mort comme un jeune soldat. Son exemple ranima la valeur française; l'ennemi, repoussé dans plusieurs assauts, voyait chaque jour ses machines détruites et ses lignes attaquées. Une armée vénitienne, arrivant sur ces entrefaites au secours des Français, attaqua la flotte de Vatace, la détruisit presque entièrement, et Brienne, sortant alors de ses murs avec tous ses chevaliers, força les Bulgares et les Grecs à la retraite *.

Leur défaite sur mer et sur terre.

L'année suivante, ils reparurent avec des forces plus considérables et assiégèrent encore la ville de Constantinople; mais ils éprouvèrent la même résistance : les Génois, les Vénitiens, et Geoffroy de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, avec six vaisseaux, remportèrent encore une victoire complète sur l'armée navale des assiégeans.

Leur nouvelle attaque et leur échec.

Cependant la vaillante défense des Français,

* An 1235.

en accroissant leur gloire, diminuait peu leurs dangers; ils s'affaiblissaient par leurs victoires sanglantes, et ne recevaient point de renforts, tandis que le nombre de leurs ennemis grossissait chaque jour.

Nouvelle croisade pour la délivrance de Constantinople.

Le jeune Baudouin fut envoyé en Italie et en France pour demander des secours; la délivrance de Constantinople devint l'objet d'une nouvelle croisade.

Le pape l'encouragea par les mêmes priviléges que ceux dont avaient joui les conquérans de la Palestine. Saint Louis promit à Baudouin son appui, et lui rendit en France les biens de sa famille. Les comtes de Bretagne, de Bar, de Soissons, de Mâcon, de Nevers, le duc de Bourgogne, Anseau de Lille, Imbert de Beaujeu, avec une foule d'autres seigneurs, arborèrent la croix, et promirent le secours de leurs armes.

Mort de Brienne.

Tandis que Baudouin mendiait partout de l'argent et des soldats, Jean de Brienne, entouré d'ennemis et combattant toujours, mourut le glaive à la main, accablé d'années, de fatigues, et couvert de gloire; il était âgé de quatre-vingt-neuf ans et en avait régné huit. Ce prince, dans son enfance, destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, et par son caractère aux combats, avait quitté la soutane pour la cuirasse, l'église pour les camps, la France pour la Pa-

lestine; son courage lui valut deux couronnes; et son nom survécut à son siècle; seul, debout sur les ruines d'un empire écroulé, il défendit ses débris en héros, et les exploits de ce vieillard mourant furent dans l'Orient les derniers rayons de gloire des croisés.

CHAPITRE VI.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS; VATACE, THÉODORE LASCARIS, JEAN LASCARIS ET MICHEL PALÉOLOGUE, EMPEREURS GRECS.

(An 1237.)

Voyages de Baudouin. — Exploits d'Azan et de Vatace. — Division entr'eux. — Alliance d'Azan avec les Français. — Son mariage avec Irène, fille de Théodore d'Épire. — Théodore remonte sur le trône. — Dispersion des croisés armés par Baudouin. — Captivité et mort de Jean de Béthune. — Détresse à Constantinople. — Vente des monumens. — Don de la couronne de Jésus-Christ au roi de France par Baudouin. — Arrivée et couronnement de Baudouin à Constantinople. — Trait de férocité à l'occasion d'un traité. — Mort d'Irène, d'Azan, et du pape Grégoire. — Pusillanimité de Baudouin. — Succès de Vatace en Bulgarie et en Macédoine. — Soumission de Théodore d'Épire et de son fils Jean à Vatace. — Invasion de Tartares. — Origine de Témugin, surnommé Gengis. — Ses exploits, ses conquêtes et sa mort. — Tableau de sa législation. — Dévastations des Tartares. — Effroi en Europe, causé par eux. — Lâche soumission du sultan d'Icône aux Tartares. — Bienfaits de Vatace pour l'empire. — Voyage de Baudouin. — Égarement de Vatace par un fol amour. — Prise de Thessalonique par Vatace, après la mort du fils d'Azan. — Retour et inaction de Baudouin. — Jugement et acquittement de Michel Paléologue. — Mort de Vatace. — Élévation de son fils au trône.

Il est aussi difficile de suivre avec ordre les événemens de ce dernier règne des empereurs

latins, que de trouver quelque suite dans la confusion des idées d'un homme en délire et mourant. Sous ce nom imposant d'empire, il n'existait plus qu'une capitale superbe, immense, populeuse, avec quelques terres sans culture, un trésor sans argent, des soldats sans paye, une hiérarchie fastueuse sans subordination. Dans cet état, Constantinople, cernée de toutes parts, ressemblait à une tête énorme séparée de son corps.

Voyages de Baudouin.

Le faible Baudouin parcourait toujours l'Europe pour rassembler des forces nouvelles, tandis qu'Azan et Vatace, par de nombreux exploits, réunissaient peu à peu sous leur pouvoir tous les débris dispersés de l'ancien empire.

Exploits d'Azan et de Vatace.

Division entr'eux.

Après la mort de Brienne, Constantinople aurait bientôt succombé sous leurs efforts; leur division retarda seule sa chute. Azan, jaloux de la gloire de Vatace, rompit brusquement avec lui, et conclut une alliance avec les Français. Épris d'une vive passion pour Irène, fille de son captif, de cet infortuné Théodore qu'il avait privé de l'empire, de la vue et de la liberté, il épousa cette princesse, et brisa les chaînes de son père.

Alliance d'Azan avec les Français.

Son mariage avec Irène, fille de Théodore d'Épire.

Théodore remonte sur le trône.

Théodore, libre, se fait conduire à Thessalonique; il y arrive déguisé en mendiant, se fait reconnaître par quelques amis, soulève le

peuple, s'empare de la ville, reprend son sceptre, donne le titre de régent à Jean son fils, détrône son frère Manuel, se saisit de sa personne et le livre aux Turcs, croyant le livrer à la mort; mais le sultan d'Icône, soit par générosité, soit par politique et dans le dessein d'affaiblir les chrétiens en prolongeant leurs dissensions, se déclara le protecteur de Manuel.

Ce prince, à la tête d'un corps de Turcs et de Grecs qui lui étaient dévoués, rentra en Thessalie, reprit Larisse, Pharsale, et mourut au moment où il croyait ravir de nouveau la couronne à son frère.

Dispersion des croisés armés par Baudouin.

Cependant les courses de Baudouin, ses supplications, les reproches et les exhortations du pape, avaient armé en Occident une foule de croisés. Béla, roi de Hongrie, promettait de marcher contre Azan; Jean de Béthune, à la tête d'une forte armée, partit de Venise pour traverser l'Allemagne; mais l'empereur Frédéric, brouillé alors avec le Saint-Siége, dissipa promptement cet orage prêt à fondre sur l'Orient.

Captivité et mort de Jean de Béthune.

Jean de Béthune vient le trouver, dans l'espoir de vaincre son opposition; l'empereur le retient en ôtage; les croisés, qui arrivaient en grand nombre à Venise, y apprennent la captivité de leur chef, et bientôt sa mort : ils se dispersent;

les uns partent pour la Palestine, les autres retournent dans leur patrie; quelques-uns, fidèles à leurs promesses, s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens, et se rendirent à Constantinople, dont ils augmentèrent plus la détresse que les forces.

Détresse à Constantinople. Vente des monumens.

Anseau de Cayeux, chargé alors de la régence, ne trouva plus, pour subvenir au paiement des troupes et aux dépenses du gouvernement, d'autres fonds que les monumens pieux et révérés qui se trouvaient en grand nombre dans la capitale; il les vendit, et engagea même aux Vénitiens la relique la plus fameuse : c'était la couronne d'épines de Jésus-Christ. Saint Louis, roi de France, désirait posséder ce trésor; Baudouin lui en fit don; la couronne d'épines fut transportée en pompe à Paris, et tous les historiens du temps remplissent leurs récits des nombreux miracles opérés par elle.

Don de la couronne de Jésus-Christ au roi de France par Baudouin.

Dans tous les temps l'esprit humain, toujours le même, se plut à mêler le merveilleux au vrai; on ne trouve nulle part l'histoire dégagée d'oracles et de prodiges.

L'Angleterre, après avoir fait éprouver des refus humilians à l'empereur errant, lui accorda une faible aumône; le pape l'avait assisté par des bulles; les Vénitiens lui prêtèrent sur gages de l'argent et des vaisseaux; l'empereur

d'Allemagne résista long-temps à ses instances; enfin la valeur française et la loyauté religieuse de saint Louis lui donnèrent des secours réels.

A la tête de soixante mille hommes, il traversa sans obstacles la Hongrie et la Bulgarie; Vatace, aussi prudent que brave, se retira en Asie; Baudouin entra dans Constantinople et y reçut la couronne; Zurule lui ouvrit ses portes, et treize vaisseaux français battirent trente vaisseaux grecs.

Arrivée et couronnement de Baudouin à Constantinople.

Les Comans conclurent une alliance avec l'empereur. Un trait, rapporté à cette occasion par les historiens du temps, peint la férocité grossière de ce siècle barbare : après la signature du traité, leurs envoyés et ceux de Baudouin burent mutuellement de leur sang; ils firent ensuite passer entr'eux un chien qu'ils coupaient à coups de sabre en criant : « Ainsi » soit hachée en pièces celle des deux nations » qui violera la foi jurée*. »

Trait de férocité à l'occasion d'un traité.

Cette même année termina la vie d'Irène, femme de Vatace, dont l'Orient révérait la vertu, celle d'Azan, fameux par un grand nombre de victoires, et celle du pape Grégoire, dont l'ambition avait agité l'Europe; l'apparition d'une comète, qui précéda la mort de

Mort d'Irène, d'Azan, et du pape Grégoire.

* An 1241.

ces illustres personnages, donna un nouvel aliment à la superstition des peuples.

Pusillanimité de Baudouin.

Un accroissement de forces n'est qu'un embarras de plus dans les mains d'un gouvernement faible; Baudouin, qui savait mieux solliciter des secours que s'en servir, ne tira d'autre parti des troupes qu'il avait amenées que de ralentir les attaques de ses ennemis.

Aux yeux de la pusillanimité un délai paraît une victoire, et l'empereur laissa un libre champ à l'activité de Vatace.

Succès de Vatace en Bulgarie et en Macédoine.

Le prince grec lui accorda une trêve de deux ans, et porta ses armes dans la Bulgarie, que la mort d'Azan avait laissée dans les faibles mains d'un enfant de dix ans. Après des victoires rapides, il entra en Macédoine, invita l'aveugle Théodore à une conférence, le retint en ôtage et assiégea Thessalonique, que le prince Jean d'Épire défendit vaillamment.

Soumission de Théodore d'Épire et de son fils Jean à Vatace.

L'âge et le malheur avaient affaibli le caractère de Théodore; cédant au vainqueur et se dépouillant de la pourpre impériale, il se soumit, ainsi que Jean son fils, au pouvoir de Vatace, se reconnut son vassal, et ne conserva que le titre de despote d'Épire. Ainsi l'heureux Vatace se trouvait, à l'exception de Constantinople, maître de tout l'empire d'Orient, lorsqu'un nouvel orage, formé dans les glaces du

Nord, arrêta ses armes et répandit en Europe, comme en Asie, la même terreur excitée autrefois par l'apparition d'Attila.

Ce fléau formidable, grossi long-temps dans l'obscurité, s'étendit en peu d'années des extrémités de la Chine aux rives du Danube, des mers du septentrion aux plaines de la Syrie, et une nuée innombrable de guerriers sauvages, devenus fameux sous le nom de Tartares, menaça le monde civilisé d'une entière destruction *. Invasion de Tartares.

La source de ce torrent dévastateur fut une faible tribu de nomades; leur origine était la même que celle des Turcs; cette horde errante avait pour chef un pâtre; elle dépendit d'abord d'une tribu plus nombreuse, celle des Tartares niutchès; ils reconnaissaient un Dieu, mais ne lui rendaient aucun culte; leur vie était errante, la chair et le lait des animaux composaient leurs alimens.

Dans l'année 1163, leur khan, nommé Yésoukaï-Bahadour, laissa en mourant le gouvernement de sa tribu à son fils, âgé de treize ans: cet orphelin, nommé d'abord Témugin, se rendit depuis trop célèbre sous le nom de Gengis. Quelques rebelles attaquèrent cet enfant, mais ils trouvèrent en lui un homme; Témugin les combattit intrépidement, ne se découragea Origine de Témugin, surnommé Gengis. Ses exploits, ses conquêtes et sa mort.

* An 1242.

point par un premier revers, et dompta ses fiers rivaux. Le premier acte de son pouvoir fut un atroce abus de la victoire : il fit périr les chefs des vaincus dans des chaudières bouillantes; dès-lors il ne cessa point de combattre et de vaincre, d'épouvanter le monde et de le ravager.

Hungh-khan, chef d'une tribu voisine, conclut une alliance avec Témugin, et lui manqua de foi; celui-ci envahit ses États, les joignit aux siens, et, en quatre années, subjugua toutes les hordes tartares qui habitaient les plaines bornées à l'occident par Kasga, et au midi par Tangut. Les Niutchès se soumirent à lui; bientôt, à la tête de toutes les tribus réunies, il força la grande muraille et conquit l'antique empire des Chinois, dont jadis il était tributaire. Ce fut ainsi qu'en peu de temps un faible pâtre se vit maître et législateur d'une vaste partie du globe; il reçut alors le titre de Gengis, c'est-à-dire, *grand*. Sa capitale ou plutôt son camp était établi au milieu du grand désert de Cobi. Là, ayant appris que ses ambassadeurs avaient été insultés, emprisonnés et mis à mort par le sultan de Kharisme, le plus puissant prince alors de l'Asie, il laisse à ses généraux le gouvernement de la Chine, et, s'avançant à la tête d'une armée innombrable, il

dévaste la Buckarie, le Korassan, livre Kharisme au pillage, et couvre de ruines les bords de l'Oxus et du Jaxar. Mohamed, sultan de Kharisme, à la tête de six cent mille hommes, s'oppose vainement à ce torrent; une bataille que lui livra Gengis termina sa vie et détruisit son empire. Ce fut à cette époque que les Turcs du Korassan cherchèrent un asile en Égypte, grossirent les troupes de Saladin, et le secondèrent dans la conquête de Jérusalem.

Les Tartares, qu'alors on nommait aussi Mongols, étendirent leur domination jusqu'au-delà des rives du Volga. Gengis, insatiable de guerres et de conquêtes, voulut porter ses armes dans les Indes; mais ses guerriers, moins infatigables que lui, refusèrent de suivre un prince qui voulait les entraîner aux extrémités du monde. Ambitieux et rapide comme Alexandre, il se vit arrêté comme lui dans sa course. Après un règne destructeur comme la foudre, son empire fut démembré; mais ce conquérant barbare laissa de longues traces de son funeste passage. En 1227, ce fléau du monde entra dans la paix et dans le silence du tombeau.

Sa législation, grossière et laconique, peint son caractère, sa nation et son temps. « Peu- Tableau de sa législation.
» ples, disait-il, fuyez les délices; contentez-
» vous de peu; aimez-vous mutuellement; sa-

» crifiez tout intérêt privé à l'intérêt général;
» nourrissez-vous, sans distinction et sans scru-
» pule, de toutes viandes, il n'en est point
» d'impures; épousez plusieurs femmes, afin
» de vous multiplier; chargez-les des soins do-
» mestiques; vous ne devez avoir d'autres oc-
» cupations que celles de manier des armes,
» de dompter des chevaux et de combattre. Ne
» bâtissez pas de maisons; craignez de vous
» emprisonner dans des villes. Ne vous abaissez
» point à la culture des champs; les arbres seuls
» sont destinés par la nature à prendre racine
» sur la terre. Soyez toujours prêts à changer
» de demeure; vivez, errez exempts d'inquié-
» tude; partout le lait des troupeaux vous nour-
» rira, leur toison vous habillera et couvrira
» vos tentes; si la fatigue vous donne le besoin
» d'un aliment plus substantiel, remplissez de
» sang l'intestin d'une brebis, et faites-le cuire,
» en marchant, sous la selle de votre cheval;
» méprisez le luxe, et songez que la peau des
» bêtes et l'étoffe grossière qui composent votre
» vêtement dureront sur la terre autant que
» vous. »

Gengis-khan laissa quatre fils, belliqueux et sanguinaires comme lui; ils partagèrent ses États; mais, par ses ordres, Octaï, le troisième et le plus brave d'entr'eux, eut le titre de grand

khan, et fût reconnu par ses frères comme leur souverain.

Dévastations des Tartares.

Les Tartares, sous le règne d'Octaï, poursuivirent le cours de leurs conquêtes; son neveu Batou s'empara de Moscou, et, au mépris de la capitulation, en passa tous les habitans au fil de l'épée *. Trois ans après il détruisit la ville de Kioff, et toutes les cités de la vaste Russie, devenues tributaires du désert, s'abaissèrent devant la tente rustique d'un Tartare. Bientôt Batou, étendant de plus en plus ses ravages, dévasta la Pologne, la Silésie, la Moravie, réduisit Cracovie en cendres, tailla en pièces deux armées polonaises et silésiennes, et entra en Hongrie avec cinq cent mille hommes.

Béla, effrayé, s'enfuit en Esclavonie; Caloman, son frère, plus courageux, livra bataille aux Tartares et la perdit; ces vainqueurs féroces couvrirent de cadavres dix lieues de chemin, ravagèrent la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, et revinrent par les Palus-Méotides dans leurs déserts, qu'ils peuplèrent d'une foule innombrable de captifs et de troupeaux.

Effroi en Europe, causé par eux.

Ces terribles dévastations répandaient la consternation en Europe. La peur exagérait le péril, grossissait les forces, grandissait les hom-

* An 1239.

mes. L'imagination, troublée par la crainte, faisait de ces Tartares des monstres bizarres; on les disait d'une forme colossale, portant des têtes de chien et se nourrissant de chair humaine.

Frédéric, tremblant sur son trône, appelait tous les princes de l'Europe à son secours. Blanche, mère de saint Louis, versait des larmes au pied des autels : son fils, vaillant et pieux, se confiait à la justice du ciel et à la force de ses armes.

Lâche soumission du sultan d'Icône aux Tartares.

Cependant une autre armée de Tartares, se répandant en Asie, attaquait le sultan d'Içône, dévastait la Cappadoce, et renversait les murs de Césarée. Le sultan, après avoir recherché tour à tour l'appui de Baudouin et de Vatace, désarma les Tartares par sa soumission, et se rendit vassal et tributaire de leur khan. Cette lâcheté sauva momentanément l'Asie. Les Mongols se retirèrent.

Bienfaits de Vatace pour l'empire.

Vatace, délivré de toute inquiétude extérieure par la retraite des Tartares, par la trêve conclue avec les Latins et par la soumission des Épirotes, chercha dans un actif repos un nouveau genre de gloire. Aussi habile administrateur qu'heureux guerrier, il releva les ruines de l'empire, agrandi par ses armes, et le bonheur public fut le fruit de ses travaux.

L'Asie, depuis un siècle, traversée, pillée, foulée sans cesse par les armées de toutes les nations, n'offrait plus aux regards que le triste spectacle de familles sans asile, de cités sans commerce, de champs sans culture. L'empereur, en prodiguant ses trésors, répandit partout la consolation, ranima le courage et fit renaître l'espérance.

Les vastes domaines du prince, cultivés avec soin, administrés avec économie, devinrent à la fois pour ses peuples un grenier d'abondance et un modèle d'agriculture. Chacun se vit encouragé par d'utiles exemples et par des bienfaits; l'empereur offrit une honorable retraite aux invalides, donna un asile aux vieillards, et fonda des hôpitaux pour les malades.

Les villes sortirent de leurs ruines; les plaines se couvrirent de moissons; les impôts cessèrent de ralentir l'activité des laboureurs. « Je dois » vivre du fruit de mes travaux, disait Vatace, » et non du sang et de la sueur de mes sujets. » La richesse du prince fait la pauvreté des » peuples. Le luxe seul sera taxé par moi; je me » soumets à la nature, et je règne sur le caprice. »

Les contrées possédées par les Turcs souffraient alors d'une affreuse disette; tout leur or vint accroître l'opulence de l'empire. L'impératrice admirait un jour une couronne de perles

et de diamans que venait de lui donner Vatace. « Comment, dit-elle, un prince si sage et si » économe peut-il faire un si riche présent ? » « C'est, répondit l'empereur en souriant, le » fruit de la vente des œufs de mes fermes. »

Voyage de Baudouin.

Tandis que ce grand homme, après avoir porté ses armes victorieuses dans tant de contrées, parcourait ses provinces pour y faire renaître la prospérité, Baudouin, ayant consumé en peu de temps et sans succès les secours et les forces qu'il avait tirés à grands frais d'Europe, ne sortit de sa molle oisiveté que pour courir en Italie et pour y mendier encore l'appui des princes étrangers.

Égarement de Vatace par un fol amour.

Une seule faiblesse ternit la brillante renommée de Vatace; vainqueur de ses ennemis, il se laissa vaincre par l'amour : après avoir pleuré long-temps la vertueuse Irène, il s'était décidé par des motifs politiques à épouser Anne, fille de l'empereur Frédéric. Une femme belle et intrigante, nommée Marcésine, était dame d'honneur de cette princesse; ses charmes séduisirent l'empereur; son adresse le subjugua : entraîné par cette passion, il viola les règles de la décence comme celles du devoir, revêtit de la pourpre sa maîtresse, et augmenta la honte de son égarement en comblant d'honneurs sa concubine.

Les courtisans encensaient cette idole; le peuple gémissait et se taisait. Un ermite seul, qui s'appelait Blemmidas, porta par son courage un trait de lumière dans les yeux fascinés du prince : Marcésine se présenta avec un cortége fastueux à l'entrée de son église; l'ermite lui en ferma les portes avec mépris. Toute la cour excitait l'empereur à se venger : « Cessez, » dit Vatace, de m'irriter contre un homme » juste; il me respecterait davantage si je m'é» tais respecté moi-même. »

Prise de Thessalonique par Vatace, après la mort du fils d'Azan.

L'honneur recouvra bientôt sur lui son empire; il s'arracha du sein des plaisirs pour reprendre de nouveau les armes. La mort du jeune roi des Bulgares excitait des troubles dans cette contrée; Vatace y courut, s'empara de Serres, de plusieurs villes; il prit ensuite Thessalonique d'assaut, et en donna le gouvernement à Andronic Paléologue, grand domestique.

La trêve entre les Français expirait alors *. Vatace s'empara de Zurule, aujourd'hui Chiorly, clef de la presqu'île de Thrace; devenu ainsi maître de presque tout l'empire, il resserrait de plus en plus Constantinople : telle était la destinée des deux empereurs rivaux; Vatace employait sa vie à conquérir, et Baudouin à voyager.

* An 1247.

Le prince latin promenait dans toutes les cours son orgueil et sa faiblesse, exigeant des honneurs et sollicitant des secours. Il assista au concile de Lyon, y prit place à côté du pape, et s'efforça de réchauffer le zèle des Français, en leur présentant le tableau de la décadence rapide de l'empire. Il revint à Constantinople après avoir reçu plus de promesses que de secours. Cependant les Français s'armèrent; mais le roi saint Louis, plus religieux que politique, et plus animé contre les musulmans que contre les Grecs, conduisit ses troupes en Égypte. La fortune y trahit ses armes; son imprudence y trouva des fers, mais sa vaillance y conserva sa gloire.

Retour et inaction de Baudouin.

De retour dans l'Orient, Baudouin, incapable d'arrêter Vatace dans sa marche, fut le témoin immobile de ses nouveaux exploits; ce prince guerrier s'empara de Rhodes, et vainquit encore le despote d'Épire.

Ce fut dans ce temps qu'un homme, destiné par le sort à monter au trône, fit connaître pour la première fois son ambition, son esprit et son audace.

Jugement et acquittement de Michel Paléologue.

Michel Paléologue, jeune encore, avait acquis par l'éclat de son nom, de son courage et de ses richesses, un grand nombre de partisans dans l'armée; il fut accusé de conspiration : les soupçons étaient graves; on avait contre lui

beaucoup d'indices, mais peu de preuves. Les juges, suivant un usage absurde et pourtant ancien, voulurent le soumettre à l'épreuve du fer ardent. L'accusé, pour prouver son innocence, devait traverser un assez long espace en portant sans se brûler une boule de fer rougie.

Le jeune Michel, adressant la parole au métropolitain, lui dit : « Je suis un soldat, un » pécheur prêt à combattre mes accusateurs, » mais peu propre à faire des miracles. Cependant si vous, monseigneur, dont Dieu con- » naît la vertu, vous voulez prendre ce fer » sacré, je le recevrai avec résignation de vos » mains. »

Vatace sourit de la réponse ingénieuse du jeune guerrier, et, sans être convaincu de son innocence, il lui rendit la liberté. L'empereur employa les derniers temps de sa vie à négocier avec le pape, promettant la réunion des deux Églises, si le Saint-Siége abandonnait son rival; des deux côtés le défaut de sincérité fit échouer cette négociation.

La santé de Vatace s'affaiblissait de jour en jour; il mourut à Nymphée, en Lydie, à l'âge de soixante-deux ans; il en avait régné trente-trois. Véritable restaurateur de l'empire grec, il plana sur son siècle, vécut redouté de ses ennemis, et béni de ses sujets; les uns honorèrent

Mort de Vatace.

son tombeau par leur estime, et les autres par leurs larmes.

Élévation de son fils au trône.

Les Grecs élevèrent à Nicée sur le pavois son fils Théodore Lascaris, qui prit le nom de Lascaris II *. Son père n'avait jamais voulu l'associer au trône, espérant que, moins certain du sceptre, il se rendrait plus digne de le porter.

* An 1255.

CHAPITRE VII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; LASCARIS II, EMPEREUR GREC A NICÉE.

(An 1255.)

Règne faible de Lascaris II, fils de Vatace. — Gouvernement tyrannique de Musalon. — Fuite de Michel Paléologue. — Son désintéressement simulé. — Ses succès et sa défaite. — Traité entre Lascaris et Constantin Tech. — Voyages de Baudouin en Europe. — Maladie et mort de Lascaris.

Lascaris se montra belliqueux comme son père, mais il n'hérita pas de son habileté et de ses vertus; son premier acte fut la confirmation du traité conclu avec le sultan d'Icône. Il nomma Blemmidas patriarche; cet ermite austère refusa de quitter sa solitude : à sa place on élut un moine pieux, zélé, mais ignorant, qui s'appelait Arsène. Règne faible de Lascaris II, fils de Vatace.

L'empereur fit, pendant trois années, la guerre aux Bulgares; il éprouva d'abord une défaite, répara ensuite cet échec, et contraignit enfin les ennemis à lui demander la paix. Tandis qu'il était occupé à les combattre, après

s'être emparé de Berrhée, il apprit que les Tartares, en grand nombre, venaient de faire une invasion en Cappadoce, et menaçaient Constantinople.

Lascaris traversa l'Hellespont, dans le dessein de s'opposer à leurs progrès. Il eût peut-être échoué dans cette entreprise; mais Bàtou, chef des Tartares, mourut, et son frère Bercké, voulant s'assurer du trône, ramena ses troupes en Russie : ainsi ce grand orage, qui menaçait l'Orient, disparut aussi promptement qu'il s'était formé.

Gouvernement tyrannique de Musalon.

Lascaris bornait son activité à la guerre : il commandait lui-même ses armées; mais il laissait le gouvernement intérieur de l'empire dans les mains de Musalon, son favori, célèbre alors par l'éclat de sa fortune, de ses talens, et depuis par celui de ses malheurs.

Il fut nommé protovestiaire, grand domestique, et enfin protosébaste. Ce ministre impérieux éloigna de la cour les plus illustres personnages, les parens mêmes de l'empereur; il en fit mutiler quelques-uns, exila les autres, et sa hauteur lui fit autant d'ennemis que Michel Paléologue s'attirait de partisans par sa popularité.

L'empereur, plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, achevait d'é-

teindre tout sentiment d'honneur en traitant avec mépris les principaux officiers de sa cour.

Le plus funeste effet du despotisme n'est pas la mort ou l'exil de ses victimes, c'est leur avilissement. Le logothète, ou ministre des finances, osa dire un jour à l'empereur qu'on l'avait trompé; Lascaris appela deux gardes, le fit battre de verges par eux, et le contraignit ensuite à assister comme avant au conseil : ce qui semble peut-être encore plus étrange que cet acte arbitraire et humiliant, c'est de lire cette aventure racontée par le patient lui-même comme un fait ordinaire.

Fuite de Michel Paléologue.

Michel Paléologue, brave, puissant, habile, gouverneur de la Bithynie, estimé des grands, chéri par les soldats, adoré par le peuple, devint bientôt suspect à Lascaris. Informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva, et chercha un refuge à Icône.

Son désintéressement simulé.

Dès qu'on sut sa fuite, on crut qu'ardent à se venger, il reparaîtrait bientôt à la tête des musulmans; mais Paléologue, soit par patriotisme, soit par calcul, était loin de vouloir attaquer l'empire qu'il aspirait à gouverner. Il écrivit au contraire à tous ses partisans pour les prier d'abandonner sa cause, de servir constamment leur patrie, et d'être fidèles à leur souverain.

Ses succès et sa défaite.

Les Tartares reparurent alors sur les fron-

tières. Le sultan donna le commandement de son armée à Paléologue : Michel justifia sa confiance par sa bravoure; il livra bataille aux Tartares, tua de sa main leur général, enfonça leur centre et porta le désordre dans leurs rangs; mais la trahison d'un officier turc, jaloux de son mérite et de sa fortune, lui enleva la victoire. Le perfide prit la fuite avec l'aile qu'il commandait; cette défection mit en déroute le reste de l'armée. Les Tartares vainqueurs ravagèrent toute la contrée.

Le sultan d'Icône vint demander asile à Lascaris, qui lui donna des secours et rendit sa bienveillance à Paléologue. Les Grecs et les Turcs réunis repoussèrent les Tartares *.

Traité entre Lascaris et Constantin Tech.

Dans ce même temps, le roi des Bulgares ayant été assassiné, plusieurs usurpateurs s'emparèrent successivement du trône : le dernier et le plus heureux, Constantin Tech, épousa la fille de Lascaris, et conclut un traité avec lui.

Voyages de Baudouin en Europe.

Baudouin II, étranger à tous ces événemens, continuait ses voyages en Europe, et, pendant son absence, les Latins inactifs restaient renfermés dans Constantinople. L'empereur grec,

Maladie et mort de Lascaris.

après avoir combattu avec succès le despote d'Épire, éprouva une attaque d'épilepsie; les courtisans, plus disposés à accuser un rival que

* An 1258.

la nature, persuadèrent au prince que sa maladie était l'effet de quelques maléfices. Paléologue, accusé par eux, fut arrêté, enchaîné et conduit aux pieds de l'empereur; mais, loin d'être abattu par la disgrâce ou effrayé par le danger, il se défendit avec tant d'adresse, de courage et d'éloquence, que Lascaris, ému, lui dit en l'embrassant : « Soyez libre; si vous êtes » innocent, je vous rends justice; si vous êtes » coupable, je vous pardonne. »

Peu de jours après Lascaris mourut *. Les soldats le regrettèrent; le peuple l'oublia; tous lui rendirent justice.

Deux de ses filles avaient été mariées à des Latins, Mathieu de Valincourt et Guillaume, comte de Vintimille; l'empereur, par son testament, donna la tutelle de son fils et la régence de l'empire à Georges Musalon et au patriarche Arsène, qui jouissaient tous deux de sa confiance. Mais, avant de mourir, appelant près de lui Paléologue, qui excitait plutôt sa crainte que son amitié, il le conjura de veiller à la conservation de son fils. Michel le jura; jamais serment ne fut plus cruellement violé.

* An 1259.

CHAPITRE VIII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; JEAN LASCARIS III ET MICHEL PALEOLOGUE, EMPEREURS GRECS A NICÉE.

(An 1259.)

Régence du ministre Musalon.—Révolte excitée par Michel Paléologue.—Massacre de Musalon et de ses frères.—Régence de Michel Paléologue. — Son utile édit. — Son association à l'empire. — Son couronnement. — Ses réponses aux envoyés de Baudouin.—Sa victoire en Épire.—Sa marche sur Constantinople.— Sa première attaque. —Son retour en Asie. — Sa perfidie à l'égard du sultan d'Icône. —Son traité avec les Tartares. — Son alliance avec les Génois. — Prise de Constantinople par Stratégopul et huit cents cavaliers. — Fuite de Baudouin et des Français. — Fin de l'empire latin en Orient.

Régence du ministre Musalon.

MUSALON, chargé de la régence, et privé de l'appui de son ancien maître, était effrayé de la haine publique qui le menaçait d'un sort funeste. Montrant une modestie tardive et cette faiblesse qui grossit toujours le péril au lieu de l'éloigner, il convoqua les princes, les grands, et les conjura de le délivrer d'un fardeau trop pesant pour lui.

Paléologue voulait sa mort et non sa retraite; il décida le conseil à refuser la démission du

régent : chacun fit à l'envi l'éloge de l'ennemi qu'il était prêt à immoler. Jamais les courtisans n'employèrent de formes plus serviles pour déguiser leurs projets de vengeance : la haine prit le langage de l'adulation, et Musalon, enivré d'encens, n'aperçut plus l'abîme ouvert sous ses pas.

Révolte excitée par Michel Paléologue.

Le régent fit célébrer avec pompe les obsèques de l'empereur ; au milieu de cette cérémonie, un corps de déserteurs latins, dévoués à Paléologue, se révolte ; on voit à leur tête plusieurs grands, autrefois dépouillés de leurs charges, d'autres mutilés par les ordres de Musalon : tous demandent à grands cris qu'on leur montre le jeune empereur ; tous feignent de trembler pour sa vie, menacée, disent-ils, par l'ambitieux régent.

Massacre de Musalon et de ses frères.

Ces cris excitent la fureur du peuple, toujours prêt à encenser ses idoles ou à les renverser. On court à l'église ; on en force les portes ; on arrache de l'autel Musalon et ses frères ; on les égorge. Tous leurs amis tombent sous les coups de la multitude, et le calme ne renaît que lorsque la rage est assouvie.

Régence de Michel Paléologue.

On délibère ensuite sur la tutelle vacante. Les Lascaris, les Tornice, les Cantacuzène, les Ducas, les Comnène et d'autres illustres personnages y prétendaient ; mais Paléologue, dont

la famille était déjà parvenue à une haute élévation sous Romain Diogène, et qui descendait par sa mère d'Alexis l'Ange, l'emporta sur ses rivaux. La crainte des soldats, dont on voyait encore la hache levée, décida les suffrages en sa faveur.

Ce prince, aussi adroit que hardi, refusa l'honneur qu'on lui offrait, disant qu'il ne pouvait l'accepter sans le consentement du patriarche. Cette déférence lui soumit le clergé; Arsène lui-même, qui jusque-là s'était opposé à son élection, sacrifia sa prudence, son devoir et son pupille à son orgueil satisfait. Rassuré par de frivoles sermens, il cessa de voir en Paléologue l'ennemi du jeune empereur dont il devait protéger l'enfance; ainsi, d'un commun accord, on donna la régence à Michel Paléologue, avec le titre de grand-duc.

Dès qu'il fut maître du trésor, il le prodigua pour multiplier ses amis. Après une feinte résistance à leurs vœux, il accepta la dignité de despote *; on vit son masque tomber dès qu'il fut monté sur la seconde marche du trône : il exila les Lascaris, revêtit son frère de la charge de grand domestique, et nomma tous ses parens aux premiers emplois de l'empire.

En bravant les grands, il ménagea encore le

* An 1259.

peuple, et lui promit la réforme des abus, réforme que les sujets espèrent toujours et n'obtiennent jamais.

Éclairé par sa propre expérience, Michel publia un édit qui abolit ce qu'on nommait les *jugemens de Dieu*, les combats singuliers et l'épreuve du fer ardent. Son utile édit.

Maître de l'empire, la couronne seule manquait encore à son ambition. En 1260, les grands et le clergé le proclamèrent Auguste avec Jean Lascaris. Des soldats l'élevèrent sur le pavois, et le patriarche le couronna dans l'église de Nicée. Son association à l'empire. Son couronnement.

Le jeune Lascaris, empereur de nom, ne reçut point alors la couronne; c'était lui prédire son triste sort; le peuple en murmurait. Paléologue, pour distraire la multitude, l'occupa de spectacles, de jeux, et la charma en disputant avec succès dans les tournois le prix de l'escrime et de la course.

Il reçut à Nicée une ambassade de Baudouin, qui lui proposait de le reconnaître comme empereur d'Asie, s'il consentait à lui céder quelques places et quelques provinces. Ses réponses aux envoyés de Baudouin.

Michel, qui connaissait sa force et la faiblesse de son rival, reçut avec mépris ces envoyés; ils n'obtinrent de lui que des réponses ironiques.

« Telle ville qu'on lui proposait d'abandon-

» ner était, disait-il, sa patrie, il ne pouvait » la céder; telle province était son premier » gouvernement; il était né dans celle-là, avait » chassé dans celle-ci; dans cette autre, il avait » fait ses premières armes. »

« Enfin que nous donnerez-vous donc? » lui dirent les députés. « Rien, leur répon- » dit fièrement Paléologue. Si vous voulez la » paix, payez-moi un tribut équivalent au » revenu des douanes de Constantinople; sinon » vous aurez la guerre, et je vous ai prouvé » que je sais la faire. »

Sa victoire en Épire.

Cette réponse termina les conférences. Avant d'attaquer Baudouin, Paléologue envoya en Épire une armée; elle trouva les Épirotes renforcés par des troupes du roi de Sicile et par celles du prince d'Achaïe : une bataille eut lieu près d'Achride; la victoire resta long-temps incertaine; mais enfin le despote, trahi par un de ses fils qui prit la fuite, fut contraint de céder le champ de bataille aux troupes de Michel; elles firent prisonnier le prince d'Achaïe, et toute la Thessalie se soumit à l'empereur.

Mais, l'année suivante, les Épirotes prirent leur revanche et battirent les Grecs; Alexis Stratégopul, parent et favori de l'empereur, revêtu par lui du titre de César, tomba dans les fers du despote. Paléologue, pour obtenir son

échange avec le prince d'Achaïe, accorda la paix à l'Épire.

Libre de tous côtés, il porta ses armes contre Constantinople. Baudouin, réduit à sa capitale, avait encore beaucoup de soldats pour la défendre, mais point d'argent pour les payer. Dans cette extrémité, il fit fondre le plomb, l'or et l'argent des églises et des palais, sollicita un emprunt des Vénitiens, et leur donna son fils en gage. Sa marche sur Constantinople.

Paléologue, dont aucun obstacle n'arrêtait la marche, traversa l'Hellespont, s'empara de Sélymbrie et fut reçu en triomphe par les habitans des environs de Constantinople, qui tous le regardaient comme leur libérateur.

Il donna un premier assaut au faubourg de Galata, que les Latins défendirent vaillamment, et il se préparait à en tenter un second, lorsqu'une invasion des Tartares le força de repasser en Asie. Sa première attaque. Son retour en Asie.

Ces guerriers sauvages, après avoir détruit l'empire des califes de Bagdad, s'emparèrent de celui des Seljoncides. Le sultan d'Icône, d'abord leur tributaire et ensuite leur esclave, était venu demander à Paléologue un asile et des secours. L'empereur l'accueillit avec honneur, lui promit de le protéger, l'abandonna, traita secrètement avec les Tartares, et conclut Sa perfidie à l'égard du sultan d'Icône.

Son traité avec les Tartares. Son alliance avec les Génois.

une trève avec eux. Dans le même temps, habile à profiter de la jalousie de Gênes contre Venise, il s'allia avec les Génois. La guerre, allumée entre ces deux républiques, priva Baudouin de tous secours.

Michel méditait sa ruine; tandis qu'il la préparait, le hasard l'accéléra.

Prise de Constantinople par Stratégopul et huit cents cavaliers.

Le César Stratégopul avait été envoyé par lui avec huit cents cavaliers au-delà du Bosphore, dans le seul dessein d'observer les mouvemens des Bulgares. Dès que ce corps parut en Thrace, tous les Grecs, qui voyaient que le moment de leur délivrance était venu, se joignirent à lui; bientôt, renforcé par leur zèle, le César se voit à la tête de vingt mille hommes : on l'avertit que dans ce moment Baudouin, frappé de cet aveuglement qui annonce la chute des monarques, vient d'envoyer ses meilleures troupes et la plupart de ses vaisseaux à quarante lieues de la capitale, pour assiéger la forteresse de Daphnusium, située sur les bords du Pont-Euxin.

Quoique le César eût ordre de ne rien entreprendre, cette nouvelle lui inspira le désir et lui donna l'espoir de s'immortaliser par une grande action: couvrant sa marche avec soin et cachant son infanterie dans les bois, il s'approche le soir avec peu de cavaliers des remparts

de Constantinople. Ses coureurs lui amènent un vieillard grec auquel il demande comment il a pu sortir d'une ville dont les portes sont fermées. Celui-ci avoue que c'est par un souterrain ignoré qui sert de communication entre les champs et sa maison.

L'audacieux César, bravant tout péril, pénètre hardiment dans ce souterrain; tandis qu'il s'avance dans les ténèbres, ses troupes accourent et attaquent les murailles. Les Latins, étonnés de cette attaque imprévue, sont tout à coup saisis d'effroi, lorsqu'ils voient derrière eux, au milieu de la ville, des ennemis armés. Les cris de *Vivent les empereurs Michel et Jean!* retentissent et redoublent leur terreur. A ce cri, les habitans grecs de Constantinople répondent par le cri de *Liberté!* Ils se soulèvent, ils s'arment en foule; une longue oppression rend l'explosion de la vengeance plus prompte et plus ardente.

De toutes parts on tombe sur les Latins, on les enfonce, on les met en fuite; Baudouin, sans honorer son malheur par quelque résistance, s'embarque, abandonnant pour toujours sa capitale et son trône. Fuite de Baudouin et des Français.

Tout cependant pouvait encore se réparer; on n'avait perdu que l'empereur, on pouvait sauver l'empire. Dans ce moment la flotte de

Daphnusium rentrait victorieuse dans le port, les troupes débarquées se préparaient au combat; mais les soldats qui étaient partis avec Baudouin, avaient mis, en fuyant, le feu à la ville; les Français, découragés par la fuite de leur monarque, par les progrès de l'incendie, par les cris des Grecs, par les imprécations du peuple, remontent sur leur flotte, déploient leurs voiles, et courent porter en Europe la nouvelle de l'entière destruction de l'empire latin en Orient*.

Fin de l'empire latin en Orient.

* An 1261.

FIN DE L'EMPIRE LATIN.

SECOND EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN LASCARIS III, MICHEL PALÉOLOGUE ET ANDRONIC, SON FILS.

(An 1261.)

Allégresse publique à la nouvelle de la prise de Constantinople. — Présentation des ornemens impériaux de Baudouin à Michel Paléologue. — Tristesse et prédiction de Tornice. — Entrée de Michel dans Constantinople. — Récompense de Stratégopul. — Second couronnement de Michel. — Ses actes de barbarie. — Supplice, captivité et mort du jeune Lascaris. — Fermeté du patriarche Arsène. — Son anathême contre Michel. — Défaite et captivité de Stratégopul en Épire. — Son échange contre Anne, sœur de Mainfroi, roi de Sicile. — Guerre entre Ville-Hardouin et Michel. — Défaite, captivité et mort de Ville-Hardouin. — Succès de Jean Paléologue en Épire. — Alliance de Constantin Tech et du sultan d'Icône contre Michel. — La déposition d'Arsène cause un schisme. — Alliance de l'empereur avec le khan des Tartares et le sultan d'Égypte. — Milice de chrétiens, sous le nom de mamelucks. — Conjuration contre Michel. — Conquête de la Sicile par le frère de saint Louis. — Croisade et mort de saint Louis. — Révolte d'un neveu de l'empereur. — Marche de Jean Paléologue contre lui. — Ses premiers succès. — Sa défaite et sa fuite. — Ses nouveaux succès. — Sa punition volontaire. — Mariage d'Andronic avec la fille du roi de Hongrie. — Son association au trône et son couronnement. — Mort du frère de l'empereur. — Mort de Baudouin.

— Mort du patriarche Arsène. — Réunion des Grecs à l'Église romaine. — Leur déclaration dans le concile de Lyon. — Déposition du patriarche Joseph. — Révolution en Bulgarie. — Échec de Charles d'Anjou. — Les vêpres siciliennes. — Mort de huit mille Français. — Mort de l'empereur.

Allégresse publique à la nouvelle de la prise de Constantinople.

Dès qu'on eut vu fuir les Latins, on s'empressa de toutes parts, à l'envi, de porter dans Nymphée cette grande nouvelle. Un Grec plus prompt, devançant tous les autres, descend chez Eulogie, sœur de l'empereur, et lui raconte l'attaque, la prise de Constantinople, ainsi que la fuite de Baudouin; elle court en instruire son frère. Michel traite ce récit d'imposture; il ne peut croire qu'une ville si forte, si grande, si populeuse, défendue par tant de braves chevaliers, ait cédé aux efforts d'un corps si faible, et que huit cents hommes, envoyés par lui en reconnaissance, aient pu renverser l'empire des Latins.

Le courrier n'avait point de lettres de Stratégopul; Michel le fait mettre aux fers, lui promet une magnifique récompense s'il a dit la vérité, et le menace de la mort si son récit n'est qu'une fable.

Présentation des ornemens impériaux de Baudouin à Michel Paléologue.

Cependant, de moment en moment, la nouvelle se confirme; enfin un messager apporte des dépêches officielles, et présente à l'empe-

reur la couronne, le manteau et les ornemens de Baudouin. Alors à l'étonnement succède une joie universelle; plus le triomphe était inattendu, plus il excite les transports de la cour, des grands, du peuple et de l'armée.

Au milieu de l'allégresse publique, Tornice seul, vieillard vénérable, se tait, soupire et pleure; on s'étonne de sa tristesse. « Je vois, » dit-il, dans cet événement qui vous charme, » le terme de vos travaux et celui de votre gloire; » le séjour de la capitale, son luxe, ses plaisirs » corrompront l'empereur, amolliront nos guer» riers; un lâche repos remplacera votre hono» rable activité; les Turcs s'empareront des » montagnes; je prévois qu'ils se rendront maî» tres de Constantinople. Tristesse et prédiction de Tornice.

» Tel est le funeste sort des empires! tous les » biens leur viennent des champs; ils portent » dans la ville la richesse, la splendeur; en re» tour, elle ne répand sur eux que des vices et » des calamités. »

On écoutait avec dédain ces réflexions chagrines; le temps ne justifia que trop promptement cette triste prédiction. La vanité est incrédule, et la raison est prophétique.

Michel, maître de l'empire par un caprice de la fortune, entra solennellement dans la capitale conquise; mais, attribuant sa délivrance à Entrée de Michel dans Constantinople.

un miracle, il se fit précéder dans sa marche par l'image de la Vierge, que saint Luc, disait-on, avait peinte; et, loin de se montrer en triomphe, il traversa la ville pieds nus, et sans porter aucun des ornemens impériaux.

Les peuples d'Europe étaient alors simples et grossiers; leurs seules voluptés étaient les festins et les combats. Les Grecs, en rentrant dans leurs palais, furent surpris autant que choqués de leur dégradation et de leur saleté; partout ils voyaient les traces de la barbarie remplaçant la civilisation.

La fuite des Latins fit dans l'empire une révolution totale; chacun reprit les maisons, les biens, les terres qu'il avait perdus. Cependant on garda dans la ville un grand nombre de commerçans vénitiens, génois et pisans : ils y restèrent presqu'en corps de nation, protégés, les premiers par un baile, les autres par des consuls; mais ils furent soumis à une sévère surveillance.

On craignait une prochaine attaque des Francs; l'empereur se hâta d'armer des flottes, d'augmenter son armée, de réparer les fortifications de la ville. Inquiet des murmures du clergé, il rappela le patriarche Arsène, déposé précédemment par lui, et, pour récompenser dignement l'heureuse témérité du César Straté-

Récompense de Stratégopul.

gopul, il lui permit de porter toute sa vie une couronne de pierreries, et son nom fut joint à celui de l'empereur dans les prières publiques.

Le patriarche couronna une seconde fois Michel; mais déjà les faveurs de la fortune et la coupe de la gloire avaient enivré l'empereur de leurs poisons; on dirait que plus les hommes s'élèvent, plus ils s'éloignent de la vertu. Second couronnement de Michel.

Michel, devenu ingrat et barbare, fit brûler les yeux du jeune empereur Lascaris, qui fut enfermé dans le château de Dacybizde, et y termina ses jours. Cet acte de cruauté indigna le peuple, mais la douleur publique fut réduite au silence; on punissait le plus léger murmure comme crime de lèse-majesté. Le barbare Michel fit couper le nez d'un jeune Grec, nommé Holobole, compagnon d'enfance de Lascaris, et qui avait laissé éclater imprudemment sa juste douleur. Ses actes de barbarie. Supplice, captivité et mort du jeune Lascaris.

Au milieu de la stupeur publique, le patriarche Arsène montre seul un ferme courage; il convoque les évêques. « Puisque les princes, » leur dit-il, puisque les magistrats, les ci- » toyens, les soldats, ne remplissent point leur » devoir, faites le vôtre, et vengez votre em- » pereur. » Fermeté du patriarche Arsène.

Le pontife parle en vain; chacun, glacé de crainte, baisse les yeux et se tait. « Personne,

» reprit alors le patriarche, n'ose donc accom-
» plir le serment qu'il a fait? eh bien! je saurai
» seul m'affranchir du parjure, et je lèverai
» sur la tête du coupable le seul glaive que
» Jésus-Christ m'ait donné pour séparer le juste
» de l'injuste. » Aussitôt il prononce d'une voix forte l'excommunication de l'empereur.

Son anathème contre Michel.

Michel, déjà vaincu par sa conscience, se soumet humblement à l'anathème, supplie en vain Arsène de le réconcilier avec le ciel; il offre de déposer la couronne à ses pieds; mais l'audacieux pontife étend la main pour la prendre. L'empereur se retire irrité, et envoie des ambassadeurs au pape Urbain IV, pour déférer à son arbitrage ses droits, ceux de Baudouin, et la longue querelle des Églises latine et grecque.

La conquête de Constantinople n'avait délivré l'empire grec que d'une faible partie des périls auxquels il était exposé; pendant un demi-siècle le règne des princes latins lui avait fait de profondes plaies qu'il était impossible de guérir.

On voyait en Asie une foule de seigneurs devenus maîtres des villes et oppresseurs des peuples : les côtes du Pont-Euxin étaient soumises à l'empereur de Trébisonde; l'Épire appartenait à un despote puissant; les princes d'Achaïe, de Thessalie, les ducs d'Athènes

et de Corinthe, se partageaient la Grèce; le système féodal, contagieux pour les grands, avait changé les mœurs et le sort des peuples. Le trésor ne trouvait plus de ressources; l'armée se recrutait difficilement; le service militaire n'était plus régulier; on n'apercevait plus de traces de la tactique, de la discipline romaine; l'empire enfin n'était plus qu'un colosse brisé; la division de ses ennemis retardait seule sa ruine.

Le premier soin de l'empereur fut d'envoyer une armée en Épire; Stratégopul la commandait : la fortune l'abandonna; il fut battu et pris. Le despote le livra au roi de Sicile Mainfroi, son gendre. Défaite et captivité de Stratégopul en Épire.

Anne, sœur de ce monarque et veuve de Vatace, était alors captive de Paléologue; elle avait inspiré à ce prince un violent amour. Michel, qui ne savait plus mettre de frein à ses passions, voulait l'épouser et se séparer de sa femme Théodora, quoiqu'elle fût mère de sept enfans; mais il trouva encore cette fois, dans la fermeté du patriarche, un obstacle qu'il ne put vaincre. Arsène s'opposa au divorce, et Michel, condamné à la sagesse, se vit obligé de renvoyer Anne en Sicile; en échange on lui rendit Stratégopul. Son échange contre Anne, sœur de Mainfroi, roi de Sicile.

Dans ce temps les habitans des montagnes de

Nicée se révoltèrent; un corps de troupes, envoyé en Asie, comprima et punit les rebelles.

Cependant Baudouin, qui savait mieux solliciter que régner, parcourait l'Europe et invoquait la protection de tous les princes. Urbain IV les pressait d'entreprendre une nouvelle croisade; saint Louis, éclairé par l'expérience, ne répondit à ces instances que par des promesses vagues.

Guerre entre Ville-Hardouin et Michel.

Les Vénitiens se montraient plus ardens; ils armaient leurs vaisseaux et les chargeaient de troupes. Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, cédant à leurs prières et à celles du pape, déclara la guerre aux Grecs. Macrène, grand chambellan, envoyé pour le combattre, remporta contre lui plusieurs avantages; mais ses services ne lui attirèrent qu'une disgrâce.

Michel, gâté par la fortune, exigeait des conquêtes, et regardait un faible succès comme une défaite; ses négociations furent plus heureuses que ses armes. Il promit au pape de reconnaître son autorité; le pontife, satisfait de sa soumission, abandonna la querelle de Baudouin, et défendit aux Vénitiens, ainsi qu'au prince d'Achaïe, de continuer la guerre que lui-même avait excitée *.

Venise, accoutumée à l'indépendance, dés-

* An 1263.

obéit aux ordres du pape. Gilbert Dandolo, avec trente-deux bâtimens, défit quarante-deux vaisseaux grecs et génois. Grimaldi, amiral de Gênes, voulant réparer cet échec, fut encore battu; enfin une victoire plus décisive, remportée par les Vénitiens à Trapano sur les Génois, chassa ceux-ci de la mer. Paléologue rompit son alliance avec Gênes, et conclut avec Venise une trêve de cinq ans.

Le prince d'Achaïe, Ville-Hardouin, privé d'appui, vit tomber sur lui tout le poids et tous les malheurs de la guerre; Michel le battit, le prit et l'enferma dans une prison où il mourut; sa fille épousa dans la suite le second fils de Charles d'Anjou, roi de Sicile, qui hérita ainsi de ses prétentions sur l'Achaïe. Défaite, captivité et mort de Ville-Hardouin.

Le prince Jean Paléologue, frère de l'empereur, guerrier habile et brave, ravagea l'Épire; le despote, vaincu deux fois, se soumit, mourut, et, avant d'expirer, envoya son fils en ôtage à Constantinople. L'empereur, suivant l'usage établi par les Latins, donna aux enfans de ce prince des titres et des fiefs. Succès de Jean Paléologue en Épire.

La Bulgarie était toujours gouvernée par l'usurpateur Constantin Tech. Le roi Mysès, détrôné par lui, avait reçu de l'empereur, en dédommagement, Mésembrie comme gouvernement, et la Troade comme apanage. Tech, Alliance de Constantin Tech et du sultan d'Icône contre Michel.

excité à la guerre par sa femme, sœur de l'infortuné Lascaris, s'arma contre Michel, et s'empara de Mésembrie, que lui livra l'ingrat et lâche Mysès.

Un autre traître, le sultan d'Icône, réfugié à Constantinople, détermina, par ses intrigues secrètes, les Tartares à joindre leurs forces à celles du roi de Bulgarie. L'empereur, ignorant le complot, et trompé par la feinte amitié du sultan, se vit attaqué à l'improviste, battu et au moment d'être pris : n'ayant pu emporter son trésor, il l'enterra près de la côte, et quelque temps après sa flotte vint l'enlever.

La déposition d'Arsène cause un schisme.

Assailli par tant d'ennemis extérieurs, il avait encore à combattre un adversaire plus opiniâtre qu'eux tous; c'était Arsène : cet indomptable prêtre refusait constamment de l'absoudre. Las de son obstination, il gagna quelques évêques, convoqua un concile, et fit déposer le patriarche. La vertu d'Arsène, et surtout sa fermeté, lui avaient donné beaucoup de partisans; ils lui restèrent fidèles; sa déposition produisit un schisme, et les arsénites formèrent long-temps dans l'Église et dans l'État un parti dangereux.

Alliance de l'empereur avec le khan des Tartares et le sultan d'Égypte.

L'empereur, entouré de Barbares belliqueux, employait habilement tous ses soins à les diviser, et, pour se donner un appui contre les Bulgares, il conclut une alliance avec Nogaya,

khan des Tartares, et avec le sultan d'Égypte. La crainte des Latins l'emportait alors sur la religion; les Grecs haïssaient plus les catholiques que les musulmans. La puissance du sultan d'Égypte devenait de plus en plus formidable; il avait formé une milice d'élite, composée de jeunes captifs chrétiens qu'on lui envoyait de toutes parts, et qui, sous le nom de mamelucks, acquit par ses exploits et par son audace une grande renommée.

Milice de chrétiens, sous le nom de mamelucks.

On voyait chaque jour dans l'Orient la force des chrétiens s'atténuer, et celle des musulmans s'accroître. L'anarchie de l'empire, le luxe de la capitale, l'avidité des grands, les concussions des gouverneurs, opprimaient, décourageaient les peuples; le joug des mahométans, au contraire, les attirait par sa douceur et les rassurait par sa force : en s'y soumettant, on n'achetait le repos que par un léger tribut; en prenant le turban, on jouissait de tous les avantages des vainqueurs. L'accroissement rapide et prodigieux des armes sarrasines, turques et tartares, était la preuve évidente des progrès du prosélytisme : tout prospérait chez ces conquérans; tout était en décadence chez les Grecs.

Les provinces impériales d'Asie étaient dépeuplées d'habitans et couvertes de ruines. Les

propriétaires, écrasés d'impôts, abandonnaient leurs fonds à l'État; les besoins de la capitale concentraient, consumaient, engloutissaient la fortune de l'empire, et, de moment en moment, on voyait se vérifier en tous points les sinistres prédictions de Tornice.

Michel cependant n'était pas dépourvu d'activité; mais le génie le plus vaste n'eût peut-être pas suffi pour arrêter l'écroulement d'un tel empire. L'empereur nomma patriarche Germain, évêque d'Andrinople; bientôt, mécontent de lui, il lui donna pour successeur son propre confesseur, nommé Joseph, plus courtisan que prêtre; le monarque obtint de ce pontife soumis l'absolution de ses crimes, et redoubla par cet acte la haine violente des partisans d'Arsène.

Conjuration contre Michel.

Le fanatisme trama une conjuration contre Michel*; le même meurtrier qui par ses ordres avait assassiné Musalon, leva son poignard sur lui. Ce complot fut découvert et puni.

Conquête de la Sicile par le frère de saint Louis.

A cette époque, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, entreprit la conquête de la Sicile. Michel intervint dans cette guerre; il envoya des troupes à Mainfroi, qui, malgré ce secours, perdit la couronne et la vie.

Cette révolution menaçait l'Orient d'un nou-

* An 1268.

veau danger; le pape, allié des Français, fit un partage éventuel de l'empire d'Orient entre Baudouin et Charles d'Anjou. Saint Louis, à la tête d'une forte armée, venait de descendre en Afrique. L'empereur craignait qu'après le succès de son expédition, le roi de France n'employât toutes ses forces à relever l'empire des Latins; il grossit son armée, multiplia les impôts pour remplir son trésor, et chercha partout des alliés. En même temps il envoya en Afrique des ambassadeurs à saint Louis, dans le dessein de détourner ses armes.

Croisade et mort de saint Louis.

Ses ambassadeurs, arrivés à Tunis, trouvèrent le roi de France mourant: les fers avaient été le fruit de sa première croisade; dans la seconde, il rencontra la mort.

Charles d'Anjou se vit forcé de suspendre ses desseins hostiles, et son départ pour Tunis laissa jouir l'empire de quelque repos.

Cette trêve passagère fut bientôt troublée par la révolte d'un neveu de l'empereur, qui appela les Tartares à son secours, se joignit avec eux au bâtard d'Épire, et souleva en sa faveur une partie de la Grèce.

Révolte d'un neveu de l'empereur.

Jean, frère de l'empereur, et son meilleur général, marche à la tête de quarante mille hommes contre les rebelles, les bat en plusieurs rencontres, les poursuit et les disperse; le bâ-

Marche de Jean Paléologue contre lui. Ses premiers succès.

tard d'Épire, entouré par ses troupes, se déguise en valet d'écurie, s'échappe et se réfugie chez Jean de La Roche, duc d'Athènes, qui lui donne de nouvelles troupes.

Les impériaux, vainqueurs, se livraient avec une imprudente sécurité au pillage et à la débauche; le bâtard, avec ses Athéniens, tombe sur eux à l'improviste, en fait un grand carnage, et les détruit presque entièrement.

Sa défaite et sa fuite.

Le prince Jean, avec quelques débris, s'embarque et fuit; ce désastre annonçait une révolution; déjà la consternation et la terreur se répandaient dans Constantinople, lorsqu'on apprend que Jean a battu une flotte vénitienne, et que, débarqué de nouveau, il a surpris et repoussé les rebelles. Bientôt on le vit revenir lui-même dans la capitale; mais son dernier succès ne le consolait point de l'éclatant revers dû à son imprudence: honteux de sa défaite et plus sévère pour ses fautes que l'empereur n'était reconnaissant de ses services, il se punit lui-même, renonça au titre de despote, dont il était revêtu, et en quitta les ornemens.

Ses nouveaux succès.

Sa punition volontaire.

Mariage d'Andronic avec la fille du roi de Hongrie. Son association au trône et son couronnement.

Michel, peu de temps après, maria son fils aîné, Andronic, à la fille d'Étienne V, roi de Hongrie, l'associa au trône et le fit couronner. Le jeune empereur ne tarda pas, en se montrant bassement jaloux de son oncle Jean, à

prouver qu'il était peu digne du sceptre; il traita avec mépris cet illustre guerrier, et ses lâches courtisans l'imitèrent : on pourrait presque juger du mérite d'un homme par le degré de haine qu'il inspire aux princes et à leurs favoris.

Michel, craignant toujours la vengeance des Latins, croyait assurer son repos en multipliant des alliances que l'intérêt rompt aussi facilement qu'il les a formées; il maria une de ses filles au roi des Bulgares, rechercha l'amitié du krale de Servie, et lui envoya de riches présens. Le prince barbare, recevant ces dons avec mépris, montra aux ambassadeurs grecs sa bru, vêtue d'une laine grossière, et occupée à filer. « Voilà, dit-il, la parure et l'amusement de » nos femmes; pour nous, notre armure est » notre ornement, et nos jeux sont les com» bats. » L'empereur, amusant toujours le pape par l'espoir de la réunion des deux Églises, obtint de lui des démarches assez efficaces pour contenir l'ardeur guerrière du roi de Sicile. Ayant par ces diverses négociations divisé ses ennemis, il attaqua les Vénitiens et les Génois, et leur enleva Négrepont.

A cette époque le prince Jean succomba aux dégoûts qu'il éprouvait; l'empire perdit en lui sa force, et l'empereur sa gloire. Mort du frère de l'empereur.

Mort de Baudouin

Les Grecs furent battus par le bâtard d'Épire; Baudouin termina dans ce temps une carrière qu'il n'avait rendue fameuse que par ses défaites, par sa fuite et par sa vie errante*.

Mort du patriarche Arsène.

Arsène mourut la même année; mais son nom régna toujours sur un parti nombreux, et son ombre fit long-temps encore trembler l'empereur. Enfin ce prince, ne pouvant vaincre le fanatisme, le brava; malgré l'opposition d'une grande partie de son clergé, il envoya des ambassadeurs au concile de Lyon**. Là, en présence de cinq cents évêques, de soixante-dix abbés et de mille prélats, les Grecs se réunirent à l'Église romaine, reconnurent la suprématie du pape, et répétèrent trois fois avec le concile ces paroles si long-temps contestées, et inexplicable cause de tant de querelles : « Le » Saint-Esprit procède du Père et du Fils. »

Réunion des Grecs à l'Église romaine. Leur déclaration dans le concile de Lyon.

Déposition du patriarche Joseph.

Le patriarche Joseph, qui avait pardonné si facilement à l'empereur un homicide, ne put lui pardonner d'attenter à l'indépendance de son Église. Il se déclara contre la réunion, et fut déposé. Vecchus lui succéda***.

Révolution en Bulgarie.

Une nouvelle révolution éclatait alors en Bulgarie : après la mort de Tech, la reine Marie adopta d'abord pour successeur Venceslas****, parent de son époux; mais, peu contente de ce

* An 1274. ** Même année. *** An 1275. **** An 1277.

prince, qui ne voulait pas dépendre d'elle, elle le fit assassiner et s'empara du sceptre. Ce meurtre excite le mécontentement général; un porcher, nommé Lacanas, échauffe les esprits, les porte à la révolte, et, se plaçant à la tête des conjurés, renverse la reine du trône; l'audacieux rebelle prend la couronne; Michel lui oppose son gendre Azan, fils de Mysès, et les deux rivaux, méprisant l'un l'appui, et l'autre le courroux de l'empereur, viennent implorer la protection du khan Nogaya.

Le Tartare les accueille également, reçoit leurs présens, leur donne un festin, s'enivre avec eux, se déclare leur juge, prononce en faveur d'Azan et fait couper la tête à Lacanas *.

Azan, passant subitement de la terreur à la joie, sortit précipitamment des États de son redoutable protecteur, et rentra victorieux en Bulgarie; mais bientôt il en fut chassé par un rebelle, nommé Terter, qui s'empara du trône et s'y maintint **.

Jusqu'alors le pape avait refusé à Charles d'Anjou la permission de combattre Michel; mais, informé de la résistance du clergé grec à la réunion des Églises, il se crut trompé par l'empereur, et l'excommunia. De ce moment les longs efforts de Michel pour conserver la

Échec de Charles d'Anjou.

* An 1278. ** Même année.

paix devinrent inutiles. Charles d'Anjou et les princes latins réunis marchent pour renverser de nouveau le trône d'Orient : à la tête d'une forte armée, ils attaquent Belgrade; l'armée grecque vient secourir cette ville; les Latins sont vaincus sous ses remparts et forcés à la retraite. Charles, qui se croyait déjà conquérant de la Grèce, rentra en Sicile humilié *.

Jamais, depuis la délivrance de Constantinople, Michel n'avait joui d'un triomphe plus glorieux; quelques revers compensèrent ce succès : Andronic fut battu par les Turcs, qui s'emparèrent de Tralle **; mais la fortune, constante pour Michel, le délivra bientôt de son plus dangereux ennemi; les Siciliens, las du joug des Français, s'en affranchirent, non par un noble courage, mais par un crime lâche autant qu'atroce : l'empereur Paléologue, quoique éloigné du lieu de cette scène sanglante, fut le perfide instigateur, le secret confident et le honteux complice de ce forfait. L'empereur, par ses armes, avait repris aux Latins plusieurs îles de l'Archipel et une partie de la Morée; mais, en cherchant à dissoudre la croisade qu'Urbain s'efforçait d'armer contre lui, il se fit plus d'ennemis au dedans qu'il n'en écartait au dehors. La réunion des Églises lui attira la

Les vêpres siciliennes.

* An 1281. ** Même année.

haine du clergé et du peuple grec : les prêtres de l'Orient résistèrent à la puissance du pape, à la sienne, le regardèrent comme hérétique et le frappèrent d'anathême : il avait été excommunié comme meurtrier, il le fut de nouveau comme schismatique.

Les princes de Trébisonde, d'Étolie, d'Épire, de Thessalie, se joignirent contre lui aux Latins de Négrepont, d'Athènes et de Thèbes. Le fanatisme le poursuivait dans son palais, et jusqu'au sein de sa famille : sa sœur Eulogie et sa nièce Marie, reine des Bulgares, appuyaient, excitaient et encourageaient les mécontens. Michel, égaré par la colère et par la crainte, les deux plus sinistres conseillers des rois, opposa la tyrannie à la résistance, emprisonna les dissidens, opprima les consciences, confisqua les biens des mécontens, jeta dans les fers quatre princes de son sang, et condamna une foule de victimes à la mort ou à la perte de la vue.

Tandis que la Grèce gémissait de ses persécutions, on accusait à Rome sa lenteur; le pape, mécontent, excitait de nouveau Charles d'Anjou à s'emparer du trône d'Orient : ce fut alors que Michel, effrayé de l'orage qui le menaçait, saisit avec ardeur le moyen que le sort lui offrait de se délivrer par un assassinat d'un rival redoutable.

Jean de Procida, dépouillé par Charles d'Anjou d'une île qu'il possédait, avait juré de se venger. C'était un de ces hommes doués des grands talens et des grands vices qui opèrent les révolutions : il était audacieux, opiniâtre, implacable, actif, adroit, fourbe, éloquent, et tout moyen lui était indifférent pour arriver à son but.

Déguisé tantôt en moine, tantôt en mendiant, il fomente le mécontentement des barons de Sicile, court en Espagne, fait briller aux yeux de Pierre d'Aragon l'espoir de détrôner Charles, part pour Rome, et obtient du pape Nicolas un décret qui, usurpant les droits des souverains, transporte ceux de la maison d'Anjou à celle d'Aragon. Il revient à Saragosse, et fait équiper en Espagne une flotte chargée d'intrépides aventuriers, devenus fameux depuis sous le nom de Catalans.

Le but apparent de cet armement est une expédition en Terre-Sainte; son objet réel, la conquête de la Sicile. Procida vole enfin à Constantinople, déroule aux yeux de Michel tous ses plans, et l'engage à le seconder avec ses vaisseaux pour rejeter en Sicile l'orage qui menaçait l'Orient.

Ce qui paraîtra surtout inconcevable, c'est que Procida sut envelopper pendant deux ans

dans les ombres du plus profond mystère le secret de cette vaste conjuration, dans laquelle entraient tant de princes, de conseils, de seigneurs et d'armées. Tout était enfin préparé; l'habile conspirateur choisit pour l'exécution de son dessein une de ces circonstances qui enflamment l'esprit du peuple et le portent à la fureur. La veille de Pâques, quelques soldats français outragent dans Palerme une fille noble : Procida fait entendre le cri de la vengeance : la cloche qui devait sonner les vêpres sonne le tocsin; l'appel à la prière devient le signal du meurtre. Les conjurés, disséminés dans la ville, excitent, arment la rage du peuple; huit mille Français sont égorgés. Charles d'Anjou fuit; la flotte grecque et celle d'Espagne détruisent ses vaisseaux; il est détrôné, et Pierre d'Aragon est proclamé roi de Sicile *.

Mort de huit mille Français.

Jamais on n'arriva au trône par des degrés plus sanglans, et les vêpres siciliennes seront, dans la postérité, une tache ineffaçable pour le moderne Catilina qui conçut cette révolution, pour le pontife, pour l'empereur, qui la favorisèrent, et pour le prince ambitieux qui en profita.

Ce massacre couvrit l'Italie de honte, remplit la France de deuil, et répandit dans l'Orient

* An 1282.

une joie barbare. La même année, Jean Comnène, empereur de Trébisonde, quitta la pourpre, et vint se soumettre à Paléologue.

Mort de l'empereur.

L'empereur, ainsi délivré par la fortune ou par le crime de la plupart de ses rivaux, sortit de sa capitale pour combattre le prince de Thessalie; un nombreux renfort de Tartares l'accompagnait, l'entourait et lui donnait plus de crainte que d'assistance; le khan Nogaya, dans l'espoir d'un riche butin, lui avait envoyé ses troupes. Arrivé en Thrace, une maladie arrêta sa marche; les Tartares, impatiens de combats, et surtout avides de pillage, regardaient la maladie de l'empereur comme un prétexte inventé par la crainte. Ce prince, mourant dans sa tente, et obsédé par eux, fut contraint de s'offrir à leurs regards, et de réfuter l'insolente injustice de leurs reproches par le spectacle de son agonie. Après cet acte de faiblesse, il expira.

Michel Paléologue, élevé au premier grade par ses exploits, et au pouvoir suprême par ses crimes, fut toujours brave dans les camps, dissimulé à la cour, perfide dans ses alliances, implacable dans ses inimitiés. Ses vices ternirent ses grandes qualités; la chute de la dynastie des Latins rendit son nom célèbre; il releva le trône des Grecs, mais il ne put relever l'empire.

L'appauvrissement du trésor lui fit commettre

une de ces fautes irréparables qui hâtent la ruine des États. Jusqu'à son règne, les nombreux habitans des contrées montueuses de l'Asie étaient exempts d'impôts. Pour prix de cette exemption, ils formaient une milice redoutable, toujours armée et chargée de la défense du pays. L'empereur leur retira leurs priviléges. Cette barrière inexpugnable, qui depuis si long-temps avait arrêté la marche des Perses, des Sarrasins, des Turcs, des Tartares, disparut, et bientôt le mont Olympe, pour ainsi dire aplani, laissa se répandre comme un torrent dans l'empire ces flots d'Ottomans sous lesquels il ne tarda pas à s'écrouler.

La réunion opérée par lui avec Rome n'eut de durée que celle de sa vie. Dès qu'il fut mort, on l'abjura, et la haine publique, excitée par la superstition, refusa, dit-on, à ses mânes non-seulement les honneurs décernés aux monarques, mais ceux mêmes que la piété rend au plus humble des chrétiens.

CHAPITRE II.

ANDRONIC II.

(An 1282.)

Règne faible d'Andronic. — Renouvellement du schisme. — Mort courageuse du despote d'Épire. — Triomphe des arsénites. — Invasion et défaite de Tartares. — Tyrannie ecclésiastique d'Athanase. — Couronnement de Michel, un des fils de l'empereur. — Fin de la dynastie d'Icône. — Vengeance d'Othman. — Succès et supplice d'Alexis Philanthropène. — Mort de Jean Tarchaniote. — Position critique d'Andronic. — Succès de Roger de Flore, à la tête des Catalans. — Sa faveur et sa mort. — Massacre de Catalans. — Vengeance de Béranger. — Rocafort est élu généralissime par les Catalans. — Sa victoire sur les Grecs et les Génois. — Querelles entre Béranger et Rocafort. — Mort de Béranger, tué par Rocafort. — Disgrâce et mort de Rocafort. — Mort de Gautier de Brienne, tué par les Catalans. — Élection de Roger Deslau. — Exploits des chevaliers de Saint-Jean. — Mort de l'impératrice Irène. — Mort de Michel, fils de l'empereur. — Désordres de son fils Andronic. — Assassinat de Manuel par une méprise. — Disgrâce d'Andronic. — Son changement de conduite. — Sa magnanimité. — Sa fuite à Andrinople. — Sa générosité envers l'empereur. — Ses succès sur les Grecs et les Tartares. — Son association à l'empire.

Règne faible d'Andronic.

Andronic, dont les historiens ecclésiastiques grecs vantent la science et l'habileté, parce qu'il favorisa leurs passions contre les catho-

liques, était un prince faible, inexpérimenté, superstitieux. Effrayé de tous les dangers qui l'entouraient, et contre lesquels le seul remède eût été un ferme courage, il était incapable de former et de suivre de grands desseins. On vit, sous son règne, l'empire s'affaisser de toutes parts, comme un vaisseau battu par la tempête, privé de pilote, cédant à tous les vents, et se brisant sur tous les écueils.

Son premier soin fut d'éloigner de lui les Tartares; il fit la paix avec Jean Ducas Comnène, prince de Thessalie, que ces Barbares étaient impatiens de combattre; et, pour satisfaire en même temps leur cupidité, il les envoya avec une partie de ses troupes dans la Servie, qu'ils dévastèrent : heureux de détourner ainsi les armes que sa timidité n'osait repousser. De retour dans sa capitale, il céda aux instances d'Eulogie, sœur de son père, à la superstition du peuple, aux menaces du clergé, déposa le patriarche Vecchus, rappela Joseph, renouvela le schisme, et rompit avec Rome.

Renouvellement du schisme.

Terter, usurpateur de la couronne de Bulgarie, le menaçait de la guerre; il conclut avec lui une alliance aux conditions que le Bulgare lui dicta.

Mort courageuse du despote d'Épire.

Le despote d'Épire avait repris les armes; la fortune favorisa celles d'Andronic; ses généraux

surprirent le despote, qui s'était imprudemment avancé pour reconnaître le camp des impériaux; ils le firent prisonnier, et l'amenèrent à Constantinople. Ce prince, préférant la mort à la captivité, mit le feu au palais où il était enfermé, et périt dans les flammes.

Triomphe des arsénites.

Le patriarche Joseph étant mort, Georges de Chypre le remplaça. Le triomphe des arsénites fut alors complet; ils firent transporter en pompe à Constantinople le corps d'Arsène, et les reliques de ce pontife furent reçues par le peuple avec une vénération qui ressemblait à l'idolâtrie.

Invasion et défaite de Tartares.

L'empereur épousa, cette même année, Irène, fille du marquis de Montferrat. Tandis que la cour ne s'occupait que de fêtes et de cérémonies, une nouvelle invasion de Tartares menaçait la Thrace et la Macédoine; on les vit paraître en foule sur le mont Hémus. Ils ne rencontraient aucune armée pour les arrêter : cette imprévoyance leur inspira une sécurité qui les perdit; ils se répandirent en désordre dans la plaine. Le gouverneur de Mésembrie, à la tête d'une nombreuse garnison, sortit une nuit de sa ville, tomba sur eux à l'improviste, et les tailla en pièces.

La fortune ayant ainsi délivré momentanément Andronic de tous ses ennemis, il parcou-

rut ses provinces, donnant à leurs ruines le triste spectacle du luxe et du despotisme de la cour.

Lorsqu'il était à Nymphée, la veuve du César Stratégopul ayant manqué d'égards pour la femme de Constantin Porphyrogénète, frère de l'empereur, ce prince orgueilleux la fit battre de verges. Le jeune Stratégopul voulait la venger; Andronic, aigri par les murmures des courtisans, et en même temps effrayé par l'audace des deux jeunes princes, convoqua le sénat, accusa son frère de conspiration contre lui, et Stratégopul du crime de lèse-majesté. Un décret les condamna à la prison, et confisqua leurs biens *.

C'est sous les gouvernemens faibles qu'éclate la violence des partis. Un prêtre fanatique, Athanase, avait succédé depuis peu au patriarche Georges. Athanase, implacable contre les catholiques, gouverna l'Église en tyran, et persécuta tous ceux qui avaient favorisé la réunion, ou qui s'y étaient soumis; on ne voyait alors partout, comme au temps des persécutions, que des délateurs, des victimes et des supplices.

Tyrannie ecclésiastique d'Athanase.

Le faible Andronic autorisait ces violences; leur excès en amena le terme. L'indignation

* An 1292.

publique força le fougueux Athanase à se démettre de sa dignité. L'empereur, éclairé tardivement, tomba dans un autre excès; rien n'était constant, chez ce prince mobile, que la peur. Il se livra contre les prêtres aux transports d'une haine d'autant plus injuste qu'elle n'admettait aucune exception. « Je juge de tous, » disait-il lui-même, par quelques-uns, comme » l'on connaît l'amertume de la mer en en pre- » nant une seule goutte. »

Il fallait cependant nommer un patriarche : heureusement son choix tomba sur un vieillard vertueux et modéré, nommé Jean, qui termina pour quelque temps ces funestes dissensions.

Couronnement de Michel, un des fils de l'empereur.

L'empereur, dans le dessein d'assurer son repos, fit couronner Michel, l'aîné de ses enfans, et donna le titre de despote à Jean, le second de ses fils. Son imagination craintive allait au devant des dangers, moyen sûr de les faire naître; il voulait que le patriarche excommuniât tous ceux qui refuseraient de reconnaître le jeune empereur; le pontife, plus sage qu'Andronic, refusa de lui obéir.

La division des ennemis de l'empire continuait seule à retarder sa chute; cet arbre déraciné n'attendait plus qu'un vent qui le renversât. Nogaya, prince tartare, envoyé par le grand khan au-delà du Danube, s'était rendu indé-

pendant dans ses conquêtes; un autre Tartare, Tuctaïs, khan du Kaptchac, l'attaqua, le combattit et le tua. Zacas, fils de Nogaya, se sauva en Bulgarie avec les débris de l'armée vaincue; là, se ralliant à un parti de mécontens commandés par le prince Venceslas, il souleva les Bulgares, qui lui donnèrent la couronne. Venceslas l'assassina et demanda des secours à Andronic; l'empereur envoya Azan avec quelques troupes en Bulgarie. Les Tartares furent chassés, et Venceslas, après s'être servi d'Azan, le combattit, le contraignit de fuir, et s'empara du trône.

On bravait l'autorité impériale, chancelante jusqu'au sein de la capitale : les flottes vénitiennes et génoises se livrèrent plusieurs combats dans le port de Constantinople; l'empereur, trop faible pour réprimer cette audace, qui, des deux parts, attentait à sa dignité, joignit ses armes à celles des Génois; les Vénitiens battus se vengèrent en mettant le feu dans la ville.

Ce fut à cette époque qu'on vit dans les montagnes se former une puissance formidable qui, terminant les divisions des musulmans, conquit l'Asie, la Thrace, s'empara de la Grèce, et renversa en peu d'années l'empire d'Orient.

Gélaleddin, conquérant tartare, fameux par quatorze victoires en batailles rangées, était

devenu maître paisible de la Perse; son successeur, attaqué à son tour par les hordes mongoles, fut obligé de descendre du trône et de fuir. Ses guerriers, dispersés sous le nom de Carizmiens ou Corasmins, se partagèrent en plusieurs bandes turcomanes, qui pillèrent Jérusalem et ravagèrent la Syrie.

Fin de la dynastie d'Icône.

Les Seljoncides n'existaient plus; Mazoud, fils du dernier sultan d'Icône, tenta un dernier effort pour se relever; ayant rassemblé toutes ses troupes, il attaqua les Tartares sur les rives du Pont-Euxin; vaincu par le grand khan des Mongols, il réunit encore ses débris, attaqua le roi de Marmara, nommé Amer-khan, le défit et l'égorgea ainsi que tous ses enfans.

Un seul des princes de cette maison, Ali, échappé au massacre, jure de venger sa famille, rassemble sous ses drapeaux une foule de Turcs, poursuit Mazoud, l'atteint, le combat, le tue, et fait périr avec lui la dynastie d'Icône.

Toutes ces tribus, victorieuses des Seljoncides et des princes d'Icône, se rendirent indépendantes dans les montagnes d'Asie, que, depuis le règne de Paléologue, les milices grecques ne défendaient plus. Après de longs combats entre tous les émirs qui les commandaient, maîtres du mont Olympe et regardant l'empire déchu

comme une proie facile, ils en firent des lots, en tirèrent au sort les débris, et réglèrent ainsi le partage de leurs conquêtes faites ou projetées.

La Paphlagonie, jusqu'aux bords du Pont-Euxin, devint la part d'Ali, fils d'Amer-khan; Icône fut donnée à Ghermian; Soliman-pacha obtint avec son fils Ibrahim le royaume de Castamon; l'Étolie et la Mysie furent données à Calam, la Magnésie à Sarcan, la Phrygie à Caraman, qui laissa son nom à la Caramanie; enfin la Bithynie échut à Othman. Cet Othman devint en peu de temps le plus puissant de tous les émirs, l'heureux usurpateur de leurs possessions, le chef célèbre des Ottomans qui conquirent Constantinople, et la tige des sultans qu'on voit encore régner aujourd'hui.

Ce fut à la fin du treizième siècle, en 1296, qu'Othman, profitant de la mollesse des Grecs, descendit du mont Olympe comme la foudre, et déploya ses redoutables bannières en Bithynie. Il fallait arrêter ce torrent par le courage, on ne lui opposa que la trahison.

Le général grec qui commandait dans ces contrées, invite au festin d'une noce les officiers turcs les plus distingués, dans le dessein de les égorger, et surtout dans l'espoir de s'emparer d'Othman; celui-ci découvre le complot, dissimule son ressentiment, accepte l'invita- Vengeance d'Othman.

tion, cache cent guerriers dans un bois, et se rend à la noce, accompagné de quarante jeunes soldats déguisés en femmes. Au milieu de la fête, prévenant le coup qu'on croyait lui porter, il donne le signal, tombe sur les Grecs, les massacre, et enlève la mariée, qui devint femme d'Orcan, son fils, et mère du fameux sultan Amurat. Depuis ce jour fatal, Othman jura aux Grecs une haine et une guerre éternelles.

Cependant la vigueur que les Grecs avaient montrée à l'époque du règne des Latins pour recouvrer leur indépendance n'était pas éteinte dans tous les esprits, et un autre prince qu'Andronic aurait pu en tirer un grand parti. Alexis Philantrhopène, à la tête d'une armée, arrêta les progrès d'Othman; son activité, sa bravoure, ses succès, le rendirent la terreur des Turcs; mais les monarques timides, entourés de courtisans jaloux, envient la gloire qu'ils ne peuvent acquérir, et craignent souvent leurs défenseurs plus que leurs ennemis.

Succès et supplice d'Alexis Philanthropène.

Alexis fut maltraité; il ne dissimula point son mécontentement, et demanda sa retraite; sa démission fut regardée comme un crime; on l'accusa de conspiration : cette injustice fit naître le péril qu'on redoutait; l'armée indignée proclama son général empereur.

Alexis, après avoir résisté quelque temps aux vœux des rebelles, accepta le pouvoir suprême, mais en refusa le titre; en de telles circonstances, les demi-partis sont les plus dangereux : les Crétois qui servaient dans ses troupes crurent que ce refus cachait le dessein secret de trahir l'armée et de se séparer d'elle, si la révolution échouait; dès-lors ils jurèrent sa perte. Libadère, envoyé par l'empereur contre lui, s'avança pour le combattre; les Crétois l'arrêtèrent et le livrèrent à ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux.

Mort de Jean Tarchaniote.

Le commandement des troupes d'Orient fut confié à Jean Tarchaniote, ce général réforma le luxe et rétablit la discipline dans l'armée; il se montra capable, par son courage et par sa fermeté, de défendre l'empire; mais comme il tenait par ses opinions au parti catholique, l'évêque de Philadelphie le fit assassiner. Ainsi le fanatisme, l'envie, la faiblesse et la trahison, faisaient successivement tomber toutes les digues qui pouvaient encore s'opposer aux progrès de la puissance d'Othman.

Andronic se confiait plus à ses alliances qu'à ses armes. Cherchant partout des protecteurs, il voulut donner sa sœur au krale de Servie : plus fière que lui, elle refusa d'épouser ce prince barbare. L'empereur lui envoya sa propre fille,

malgré l'opposition du patriarche Jean, qui, sans respect pour la dignité de son souverain, le censura publiquement.

Position critique d'Andronic.

Andronic, bravé par les prêtres, dominé par les courtisans, peu respecté par sa famille, ne vit bientôt plus que schismes dans l'Église, intrigues dans la cour, murmures dans la ville, découragement dans l'armée. Les Turcs, profitant de ces désordres, parcouraient, ravageaient sans obstacles les plus riches provinces de l'empire *. Seize mille Alains offrirent dans cette détresse leurs armes à l'empereur; ce dangereux secours fut accepté, et les Barbares, plus avides de butin que de combats, pillèrent indifféremment leurs amis et leurs ennemis.

De toutes parts on fuyait devant les Turcs; la capitale même n'était pas respectée, et l'on vit une flotte vénitienne insulter impunément le port de Constantinople.

L'amour de la patrie et celui de la gloire avaient perdu leur empire; la superstition conservait toujours le sien : Michel, fils d'Andronic, étant tombé grièvement malade, vit en rêve la Vierge, qui lui indiqua un moine destiné par le ciel à lui sauver la vie. Le moine, appelé à la cour, donna au prince une huile

* An 1301.

qui, dit-on, le guérit : il était plus difficile de trouver des remèdes pour sauver l'empire.

Le sort, presque toujours arbitre des choses humaines, lui amena un guerrier célèbre qui retarda sa perte. Roger de Flore, aventurier heureux, soldat intrépide, ambitieux, rempli d'audace, avait été d'abord templier, ensuite apostat, depuis général distingué dans les troupes de l'empereur Frédéric; la guerre de Sicile accrut sa fortune et sa renommée. Dans ce siècle de féodalité, de superstition, de chevalerie, aucune puissance n'était gouvernée par des principes fixes, ni soutenue par des armées régulières; la guerre se réduisait à des invasions; les traités n'étaient que des trèves. Malgré les efforts de quelques princes, tels que saint Louis, la force tenait lieu de droit, le peuple n'était compté pour rien, la bravoure remplaçait toutes les vertus.

Succès de Roger de Flore, à la tête des Catalans.

Mille exemples, avant et depuis les croisades, avaient prouvé que l'épée seule réglait le sort des États. Les royaumes, les principautés, les seigneuries conquises par les Normands, par les Lombards en Italie, par les pélerins en Palestine et en Asie, par les Latins dans la Grèce et dans l'Archipel, ouvraient un champ sans bornes à l'audace et à l'ambition. Il n'était point de roman héroïque qui ne fût alors accré-

dité par l'histoire; tout jeune guerrier pouvait se livrer sans démence à l'espoir de trouver, en courant le monde, la fortune, la gloire et peut-être des couronnes.

La paix ne désarmait que quelques souverains; en tout lieu, et surtout en Italie, on voyait une foule d'aventuriers toujours armés, offrant, vendant leur sang et leur courage aux princes, aux républiques qui voulaient se servir de leur épée, et combattant pour leur propre compte lorsque personne ne les soldait.

Roger de Flore, le plus hardi d'entr'eux, ayant rassemblé en Sicile huit mille guerriers de différentes nations, et devenus fameux sous le nom de Catalans, résolut de secourir les Grecs contre les Turcs. Andronic l'accueillit avec empressement, lui accorda la dignité de grand-duc, et lui fit épouser une de ses nièces. Ces faveurs excitaient la jalousie des courtisans, mais la crainte les forçait au silence. Roger justifia la confiance de l'empereur par de brillans succès.

L'émir Caraman assiégeait Philadelphie; les Catalans lui livrèrent bataille, remportèrent la victoire et délivrèrent la ville : Roger, traversant ensuite le Bosphore, combattit encore, au pied du mont Hémus, une autre armée de musulmans, et la tailla en pièces.

Sa troupe, composée d'hommes d'élite, éprouvés dans cent combats, répandait partout la terreur. Au milieu d'eux brillaient surtout les Catalans et les Almogavares, dont rien n'égalait la force et l'agilité; lorsqu'ils marchaient à l'ennemi, leur cri de guerre était : *fer, réveille-toi*, et ce cri terrible annonçait presque toujours la victoire.

En peu de temps ces huit mille aventuriers firent partout reculer les Ottomans, dégagèrent les frontières, et donnèrent à l'empire une ombre passagère de repos.

La guerre avait fait connaître l'utilité des services de ces étrangers belliqueux : pendant la paix on ne sentit plus que leur importunité. Établis à Gallipoli, ils demandèrent de l'argent; l'empereur les accusa d'avidité, ils lui reprochèrent plus justement son ingratitude : une prompte rupture fut la suite de ces difficultés. Dès qu'ils menacèrent, Andronic céda.

Roger, réconcilié avec lui, obtint le titre de César; celui de grand-duc fut transféré à Béranger, son lieutenant. Sa faveur et sa mort.

Le jeune empereur Michel, envieux de leur gloire, marcha contre les Bulgares, et fut battu; son frère Constantin Porphyrogénète mourut cette même année, ne laissant ni souvenirs ni regrets.

Les Turcs reprirent les armes et s'emparèrent de Chio. Michel, prévoyant que Roger, l'objet de sa haine, trouverait dans cette nouvelle guerre un accroissement d'élévation et de renommée, résolut de le perdre, déguisa son noir projet sous l'apparence de l'amitié, lui donna une fête dans la ville d'Andrinople, et le fit assassiner. Les Alains, par ses ordres, égorgèrent les officiers de sa suite.

Massacre de Catalans. Dans le même moment le peuple de Constantinople, ameuté par les agens de Michel et par des prêtres fanatiques, massacra tous les Catalans qui se trouvaient dans la capitale. Le jeune Michel, qui redoutait avec raison la vengeance de l'armée catalane, courut à Gallipoli pour l'attaquer.

Ces braves, affaiblis par tant de combats et de meurtres, avaient perdu leur chef et non leur audace. « Compagnons, leur dit Béranger, » que le petit nombre de nos soldats et la foule » de nos ennemis ne vous effraient pas. Nous » les avons sauvés, ils veulent nous détruire; » ne comptez pas leurs glaives, comptez leurs » vices; souvenez-vous de leur timidité et de » notre courage; les ingrats sont toujours lâches. » Leur empire s'écroulait sans nous; huit mille » braves l'ont relevé. Nous avons délivré l'Asie, » nous avons vaincu les Turcs; pourrions-nous

» redouter ces légions craintives qui fuyaient » devant eux ? Ils se flattent de nous effrayer; » ils croient qu'au bruit de leurs armes nous » nous réfugierons sur nos vaisseaux, et que » nous abandonnerons ce rivage. Trompons » leur espoir, conservons Gallipoli, et si nous » nous décidons enfin à la retraite, que ce ne » soit au moins qu'après une éclatante et juste » vengeance. »

La troupe de héros applaudit à ce discours; ils envoyèrent à Constantinople vingt-cinq députés chargés de porter un cartel à Andronic et à Michel. Fidèles aux mœurs de leur pays et aux coutumes des chevaliers, ils leur proposaient un combat de dix contre dix ou de cent contre cent, à leur choix.

Michel répondit qu'il ne combattrait qu'avec une armée; le faible Andronic se justifia, rejeta sur son fils le blâme des meurtres commis, remontrant humblement que, n'ayant point eu de part au crime, il ne devait pas en avoir au châtiment.

Les Grecs, lents à combattre et prompts à assassiner, massacrèrent les envoyés catalans. La vengeance fut aussi terrible que le crime avait été lâche.

Béranger livra aux flammes toute la Propontide; le prince Jean, fils de l'empereur, mar- Vengeance de Béranger.

cha contre lui, et vit son armée enfoncée, dispersée et taillée en pièces. D'autres ennemis, jaloux des richesses conquises par les Catalans, conspirèrent aussi leur ruine avec les Grecs : Doria, amiral des Génois, imitant la perfidie de Michel, offrit sur sa flotte un festin à Béranger, et le retint prisonnier.

Rocafort est élu généralissime par les Catalans. Sa victoire sur les Grecs et les Génois.

Les Catalans élurent à sa place, pour généralissime, Rocafort; il livra bataille aux Grecs et aux Génois, qui perdirent dans ce combat vingt mille soldats et six mille chevaux. Michel tenta de réparer cet échec; mais à la vue des intrépides Catalans, son armée prit la fuite. Michel, resté seul avec quelques braves, sut au moins couvrir les taches de sa vie de quelques lauriers; il se jeta au milieu des ennemis, se fit avec le fer un passage dans leurs rangs, et gagna la ville d'Aspre, où il se renferma.

La défaite de son armée coûta encore à l'empire dix mille hommes de cavalerie et quinze mille d'infanterie.

La cour impériale, punie et vaincue, demanda la paix et ne put l'obtenir. Rocafort dévasta les environs de la capitale, prit le fort de Saint-Élie, ruina plusieurs ports, marcha contre les Alains, vengea dans leur sang la mort de Roger et attaqua Andrinople; mais la force de

cette ville et sa nombreuse garnison repoussèrent les assaillans.

Les Génois tentèrent encore la fortune des armes. Un corps de Turcs les secondait; Rocafort les défit et délivra Béranger. Ces deux chefs, semblables aux héros d'Homère pour la vaillance, les imitèrent aussi dans leurs querelles : l'armée se partageait entr'eux; l'émulation de gloire les divisait, l'intérêt commun les rapprocha; ils convinrent de commander tous deux, et s'associèrent un noble espagnol, Ximenès *, qui venait de leur amener un renfort.

Querelles entre Béranger et Rocafort.

Rocafort marcha de nouveau sur Constantinople : Michel, n'osant le combattre, se retira et s'enferma dans la ville de Dydymotique.

La renommée des Catalans, leurs exploits, leurs querelles avec les Grecs, avaient fixé les regards et réveillé l'ambition de quelques princes de l'Europe. L'infant don Ferdinand, fils du roi de Mayorque, et lieutenant du roi de Sicile, vint les joindre à Gallipoli; il prétendait à l'honneur de les commander. Rocafort y consentit, en lui faisant seulement promettre qu'il se déclarerait indépendant du roi de Sicile.

Ce qu'une basse jalousie n'avait pas su prévoir était arrivé; tandis qu'aveuglés par la haine, les empereurs grecs épuisaient vainement leurs

* An 1308.

forces pour abattre leur plus ferme appui, Othman étendait en Asie sa domination, s'emparait d'Éphèse, et portait ses armes depuis les murs de Nicée jusqu'au rivage de la mer. L'ambitieux Michel avançait la ruine de l'empire, et son père, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de querelles religieuses, ranimées de nouveau par Athanase, qu'il s'était vu forcé de rappeler.

La Thrace, dévastée par les Catalans, n'était plus qu'un désert; ils en sortirent, mais leur départ fut aussi funeste que leur présence. Avant de s'éloigner ils en démantelèrent toutes les places, renversant avec elles les seules barrières qui de ce côté pussent encore arrêter les Turcs. Ils entrèrent ensuite en Macédoine; pendant leur marche, la querelle de leurs chefs se renouvela, les armes la décidèrent; Rocafort tua Béranger : ce combat, où tous avaient déployé leur valeur et leur opiniâtreté ordinaires, les affaiblit; l'infant et Ximenès, las de leur turbulence, les quittèrent. Ximenès se retira chez l'empereur, qui le fit grand-duc et lui donna une de ses nièces. L'infant, moins heureux, fut arrêté dans Athènes par les Vénitiens, qui le retinrent prisonnier.

Mort de Béranger, tué par Rocafort.

Disgrâce et mort de Rocafort.

Rocafort, haï d'une partie de ses troupes, crut trouver un appui en prêtant serment à

Charles de Valois : cette démarche le perdit. Les Catalans irrités l'arrêtèrent et le dépouillèrent du commandement : sa vie héroïque était terminée; il retourna en Italie et mourut à Naples.

Mort de Gautier de Brienne, tué par les Catalans.

Les Catalans assiégèrent Thessalonique et ne purent s'en emparer; manquant de chefs et de solde, ils offrirent leurs services à Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui les accepta et ne tarda pas à s'en repentir. Ces guerriers n'avaient d'autre vertu que leur courage; mécontens de leur nouveau chef, ils le tuèrent, s'emparèrent de ses États et s'y maintinrent sous l'autorité de Roger Deslau, qu'ils élurent duc d'Athènes *.

Élection de Roger Deslau.

Exploits des chevaliers de Saint-Jean.

A la même époque, on vit arriver dans l'empire d'autres guerriers non moins fameux, qui défendirent quelque temps ses débris. Après la prise d'Acre, les chevaliers de Saint-Jean, retirés en Chypre et commandés par Villaret, ayant reçu du pape des secours en argent et quelques renforts des croisés français, s'embarquèrent, annonçant qu'ils voulaient reconquérir la Palestine; ils dirigèrent leurs voiles sur l'île de Rhodes, s'en emparèrent, et battirent les troupes d'Andronic qui voulaient la leur enlever. Le redoutable Othman vint aussi les as-

* An 1310.

siéger : ses armes échouèrent devant cette milice religieuse et guerrière; Rhodes, illustrée par eux, fut long-temps le boulevard de la chrétienté.

Michel voulait en vain atteindre à la gloire des Catalans : il avait plus d'ardeur que de talent; les Turcs le battirent encore, et le forcèrent de se sauver à Andrinople : un général, nommé Philé, plus heureux, le vengea et détruisit presque entièrement le corps musulman qui avait vaincu le jeune empereur.

Mort de l'impératrice Irène.

L'impératrice Irène mourut cette année*; cette princesse cupide, altière, vindicative, avait tourmenté son faible époux, protégé les intrigans, divisé le clergé; sa mort parut un soulagement aux malheurs publics.

Mort de Michel, fils de l'empereur.

Désordres de son fils Andronic.

Le chagrin causé par une suite de revers, et le repentir tardif des pertes qu'il avait fait éprouver à l'empire, terminèrent enfin la carrière de Michel; il était âgé de quarante-trois ans, et laissait un fils, nommé Andronic, qui, dans sa jeunesse, n'annonçait point encore les grandes qualités qu'il fit briller depuis sur le trône. Entouré de courtisans voluptueux, égaré par des flatteurs, il se livrait sans frein aux plus coupables excès.

Jaloux d'une courtisane qui lui avait inspiré

* An 1317.

une folle passion, et informé qu'un rival venait la nuit chez elle, il chargea trois archers crétois de l'épier et de le tuer. Son ordre ne fut que trop promptement exécuté, mais le sort livra aux flèches de ses agens une victime qu'il n'attendait pas : voyant dans l'ombre un homme s'avancer vers le lieu où ils étaient postés, ils lancèrent leurs traits sur lui; l'infortuné tomba, et les meurtriers, accourant pour le dépouiller, s'aperçurent qu'ils avaient assassiné Manuel, frère du prince. Assassinat de Manuel par une méprise.

L'empereur, irrité contre son petit-fils Andronic, désigna pour son successeur Michel Cathare, enfant naturel de Constantin, le second de ses fils : par un décret il défendit à ses sujets de nommer le jeune Andronic dans leurs sermens et dans les prières publiques; en même temps, il plaça auprès du prince disgracié un espion nommé Syrgiane, chargé de surveiller sa conduite. Disgrâce d'Andronic.

Le malheur est le meilleur précepteur des hommes; il dessille leurs yeux et retrempe leur caractère. Le jeune Andronic, persécuté, rougit de se voir préférer un bâtard; l'honneur réveilla son courage; il renonça aux vices, à la mollesse, quitta le repos pour le travail, les plaisirs pour la gloire, abandonna ses frivoles compagnons de débauches, fit choix d'un ami Son changement de conduite.

digne de son estime, capable de le diriger, et donna sa confiance entière à Cantacuzène, alors grand domestique d'Orient, dont on admirait généralement l'érudition, les talens militaires et la probité.

Ce choix et l'injustice de son aïeul lui donnèrent de nombreux partisans : Syrgiane même s'y joignit en secret. Appuyé par eux, il refusa hautement de reconnaître le bâtard qui le privait de son héritage : le krale de Servie lui offrit des secours.

Sa magnanimité. La faiblesse du vieil empereur, son asservissement à ses ministres, aussi ambitieux qu'ineptes, faisaient craindre la ruine prochaine de l'empire; tous les amis du jeune Andronic rassemblés voulaient qu'on privât de la liberté ou de la vie ce monarque sans caractère. « Jamais, » dit le jeune prince, on ne me verra autoriser » un tel crime. Victime d'une injustice, je » soutiendrai mes droits, mais sans attaquer » les jours de mon aïeul; lors même qu'il lève» rait son épée sur moi, je fuirais sans lui » opposer la mienne, et, s'il m'atteignait dans » ma retraite, j'attendrais ses coups sans le » frapper, persuadé que les douleurs de la mort » sont préférables à celles que le remords fait » éprouver. »

L'empereur accusa devant le sénat son petit-

fils d'ambition, d'impiété et de dilapidation. Le jeune prince Andronic se défendit avec une modeste fierté qui confondit ses accusateurs.

Étonné de son éloquence et vaincu par son courage, l'empereur descendit de son trône, l'embrassa, et lui promit de se réconcilier avec lui s'il voulait lui livrer les amis qui l'avaient égaré par leurs conseils.

Le jeune Andronic refusa de les abandonner, et, informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva avec eux à Andrinople; là, son parti s'accrut rapidement : de toutes parts les Grecs, prenant les armes, venaient se ranger près de lui; bientôt il ne put contenir leur ardeur, et, malgré son opiniâtre résistance, ils le forcèrent à marcher contre Constantinople. Sa fuite à Andrinople.

Entraîné par eux, mais fidèle à son devoir, il fit avertir secrètement son aïeul de la violence qu'on lui faisait et de l'impossibilité où il se trouvait d'arrêter la rebellion. Sa générosité envers l'empereur.

Le vieil Andronic, tremblant à l'approche du péril, voulut abdiquer, et promit de se faire moine : le jeune prince le conjura de garder sa couronne, et ne demanda pour lui qu'un apanage. Un procédé si généreux devait rétablir la paix; l'égoïsme et l'aveuglement des ministres la rompirent. Parvenus à calmer les craintes de l'empereur, à réveiller son ressen-

timent et à rassembler des troupes, ils obtinrent la condamnation du prince.

Ses succès sur les Grecs et les Tartares.

Le jeune Andronic, forcé par cet acte tyrannique de choisir entre la mort et le trône, céda aux prières de ses amis, assiégea Héraclée, la prit d'assaut, fit prisonnier un de ses oncles, et défit les troupes de son aïeul, ainsi qu'un corps auxiliaire de Turcs, dont les lâches ministres n'avaient pas rougi de solliciter les secours.

Le vieil empereur, humble après sa défaite, demanda la paix et une entrevue; il s'attendait à un traitement rigoureux, proportionné à son injustice : le prince parut devant lui, se jeta à ses pieds, et se soumit sans conditions. L'empereur le rétablit dans ses droits, et lui accorda un apanage dans lequel il se hâta de se retirer, comptant peu sur des promesses arrachées à la faiblesse par la peur *.

Bientôt il se vit investi à Dydymotique, dans sa retraite, par une nombreuse armée de Bulgares; en vain il appela les Grecs aux armes; ces guerriers amollis fuyaient les périls, oubliant que le courage les écarte et que la lâcheté les attire.

Indigné de cet abandon, et voulant périr ou vaincre en chevalier, puisqu'il ne pouvait com-

* An 1323.

battre en monarque, il envoya un cartel à Michel, roi de Bulgarie. « On regarderait comme » un insensé, répondit le Barbare, un forge» ron qui prendrait un fer chaud avec ses » mains lorsqu'il peut le saisir avec des tenail» les; et je serais, à juste titre, taxé de folie » si je m'exposais aux chances douteuses d'un » duel lorsque je vous tiens sans défense en» veloppé par mes bataillons : ma raison refuse » le défi dicté par votre colère. »

La situation déplorable de l'héritier du trône était à la fois pour l'empire un sanglant affront et un éminent danger : le vieil Andronic, malgré sa faiblesse, le sentit, et fit de vains efforts pour engager les grands à contribuer, par quelques sacrifices de leur luxe, aux levées d'hommes et aux frais de la guerre. Ces courtisans corrompus, qui avaient absorbé toutes les richesses de l'État, furent sourds à ses prières et rebelles à ses ordres : on se vit obligé d'acheter des Bulgares la paix par un tribut humiliant.

Enhardis par cette faiblesse, qui donnait à tous les ennemis de l'empire l'espoir de conquêtes sans obstacles et de pillages sans dangers, les Tartares septentrionaux envahirent la Thrace; leurs dévastations tirèrent enfin les Grecs de leur engourdissement : la peur les fit courir aux armes. Le jeune Andronic, à leur tête, secon-

dé par l'intrépide Cantacuzène, marcha contre les Tartares, leur livra bataille, les enfonça, les mit en fuite, et en fit un tel carnage, que, de cent vingt mille, vingt-huit mille seulement purent se sauver à la nage; le reste périt sous le fer, ou se noya dans l'Hèbre.

Son association à l'empire.

L'éclat de cette victoire força la haine au respect, la jalousie au silence, l'injustice au repentir; et l'empereur, cédant aux vœux de l'empire, associa le vainqueur à son trône.

Le nouvel Auguste avait perdu sa première femme, fille du duc de Brunswick; il épousa en secondes noces Jeanne, sœur du comte de Savoie; elle prit à son couronnement le nom d'Anne.

CHAPITRE III.

ANDRONIC PALÉOLOGUE II ET ANDRONIC III, SON PETIT-FILS.

(An 1324.)

État de l'empire sous le règne d'Andronic et de son petit-fils. — Exploits du jeune Andronic. — Mort d'Othman. — Sage proposition de Zanuto, Vénitien. — Dévouement et mort de Plamérilinge. — Disgrâce du jeune Andronic. — Sa déclaration de guerre à l'empereur. — Sa victoire et sa marche contre la capitale. — Prise de Constantinople par lui. — Humiliation de l'empereur devant Andronic. — Actes de générosité et de clémence d'Andronic.

DEPUIS long-temps on voyait se manifester chez les Grecs le symptôme funeste qui annonce et précède toujours la ruine des États et la dissolution des peuples. L'égoïsme politique avait remplacé l'amour de la patrie; l'intérêt privé l'emportait, chez cette nation corrompue, sur l'intérêt public; et, au moment où l'empire, entamé de toutes parts, s'écroulait sous la puissance des Turcs, et pouvait à peine résister aux attaques des Bulgares, aux invasions des Tartares d'Asie et même aux insultes des flottilles

État de l'empire sous le règne d'Andronic et de son petit-fils.

génoises et vénitiennes, les indignes successeurs des Romains, loin de se réunir tous pour défendre ses débris, ne songeaient qu'à s'en disputer les lambeaux.

On ne voyait plus que servitude, silence ou flatterie dans le sénat, intrigues dans la cour, divisions dans le clergé, conspirations parmi les grands, anarchie et révolte dans les armées, haine et jalousie entre les princes.

Le vieil Andronic, orgueilleux, timide, irascible et dominé, était moins capable que tout autre prince de réunir et de resserrer dans ses faibles mains ce faisceau brisé. Sous son règne la vertu avait tout à craindre, et la rebellion tout à espérer.

Son neveu Jean se révolta, et obtint de lui le titre de César; heureusement le sort, en terminant sa vie, délivra l'État, peu de temps après, de ce nouvel élément de troubles.

Exploits du jeune Andronic.

Le jeune Andronic et son ami Cantacuzène se montraient seuls alors dignes de porter le sceptre et les armes; ils battirent un corps de Turcs près de Dydymotique. Andronic, qui remplissait également les devoirs de soldat et de général, teignit ses lauriers de son sang. Mais, tandis qu'il défendait intrépidement les frontières du nord, celles du midi restaient en proie aux musulmans; Othman étendait ses pro-

grès en Asie. Les généraux, les gouverneurs de provinces, au lieu de le combattre, fuyaient devant lui; on en vit même plusieurs prendre le turban. Le peuple imitait cette lâcheté; ainsi les vaincus grossissaient les forces et les troupes des vainqueurs.

Le dernier exploit du règne d'Othman fut la prise de la ville de Pruse; son fils Orcan s'en empara; Othman mourut à Néapolis. Zélé pour sa religion, tolérant pour les autres cultes, charitable pour les pauvres, terrible pour ses ennemis, clément pour les vaincus, rigide observateur des lois, il emporta au tombeau l'amour de ses peuples, et sa mémoire est encore si révérée que, de nos jours, lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône, les musulmans lui souhaitent les vertus et la justice d'Othman. Mort d'Othman.

L'accroissement de la puissance ottomane alarmait l'Europe, mais la division de ses princes les empêchait de réunir leurs efforts pour arrêter ce torrent; un Vénitien, nommé Zanuto, leur proposa vainement une nouvelle croisade, conçue avec un plan plus sage et dirigée vers un but plus utile : il voulait que les Latins, abandonnant toute prétention à l'empire des Grecs, s'armassent pour le défendre, pour le rétablir, et non pour le démembrer. Ce pro- Sage proposition de Zanuto, Vénitien.

jet n'eut pas de suite; les princes chrétiens exhalèrent leur courroux en stériles regrets et en vaines menaces.

Dévouement et mort de Plamérilinge.

Un Grec de Candie, nommé Michel Plamérilinge, digne d'un meilleur sort, osa tenter seul un généreux effort pour faire recouvrer aux Crétois leur indépendance; il les souleva contre les Vénitiens. Mais, après un combat sanglant, se voyant vaincu et abandonné, il dit à l'un de ses serviteurs : « Coupe ma tête, porte-la au » général ennemi; tu m'épargneras la honte » de me voir captif de nos tyrans, et tu joui» ras avec eux du fruit de ma mort. » Son vœu fut rempli.

Disgrâce du jeune Andronic.

Ainsi disparaissaient alors le peu d'hommes dignes d'avoir une patrie et de la défendre. Le jeune Andronic, quoique couronné, restait toujours en butte à la haine des ministres de son aïeul; ils enviaient sa gloire et craignaient sa vertu. Rien n'est plus odieux aux grands qu'un prince qui peut régner par lui-même et qui ne veut pas être gouverné par eux.

Le grand logothète et le protovestiaire résolurent de briser cette barrière qui s'opposait à leur ambition; maîtres de l'esprit du vieil Andronic, ils le déterminèrent à exiler son petit-fils; on renouvela contre lui d'absurdes accusations, et, comme il voulut se justifier, il reçut

l'ordre de ne point s'approcher de la capitale.

Le grand domestique Cantacuzène écrivit inutilement à l'empereur « que, si on voulait l'é» couter, il détruirait cette trame calomnieuse » aussi facilement qu'on fait tomber l'ouvrage » de ce vil insecte qui tend ses toiles dans l'obs» curité. » Les passions sont sourdes à la raison : on nomma une commission pour juger le jeune empereur.

Il fut accusé d'avoir forcé par des menaces le trésorier de la couronne à lui donner quatre mille pièces d'or. Andronic répondit qu'on lui en devait trois cent cinquante mille, et le prouva ; le patriarche défendit l'accusé ; son innocence était évidente, et la commission, manquant de prétextes pour le condamner, se vit forcée de l'absoudre.

Quand la haine est impuissante, elle se change en fureur ; les ministres fomentaient de jour en jour le courroux de l'empereur : en vain le jeune prince cherchait à le fléchir ; on le priva de la couronne et de ses biens.

Sa déclaration de guerre à l'empereur.

Réduit à défendre ses droits, sa liberté, sa vie, il rassembla des troupes et déclara la guerre : Thessalonique fut sa première conquête ; là il reçut une blessure, et en guérit, dit-on, miraculeusement, en allant visiter le tombeau de Démétrius ; car les peuples croient

toujours que les objets de leur affection sont protégés par le ciel.

Sa victoire et sa marche contre la capitale.

Il s'empara ensuite d'Édesse; le krale de Servie refusa de se déclarer contre lui. L'armée destinée à le combattre, et commandée par Constantin Azan, lui livra bataille; le combat fut opiniâtre et sanglant; les troupes du vieil empereur se virent enfin enfoncées et mises en fuite; le jeune Andronic, digne de vaincre, pleura sa victoire. « Les guerres civiles, disait-» il, rendent le corps d'un État semblable à » celui d'un frénétique qui ronge ses membres » avec ses propres dents, et qui se déchire lui-» même les entrailles. »

Cependant, comme le meilleur parti dans ces calamités est de les abréger, il profita habilement de la crainte qu'il inspirait, et s'approcha rapidement de la capitale. Une armée bulgare s'avançait contre lui; il écrivit à son aïeul de se mettre en garde contre un perfide allié qui venait lui enlever l'empire, et non le défendre; en même temps il fit dire au roi bulgare qu'il allait le combattre, le vaincre et ravager son pays : le prince barbare, déconcerté par l'audace d'Andronic et par la promptitude de sa marche, conclut la paix et se retira.

Prise de Constantinople par lui.

Le jeune vainqueur paraît bientôt sous les remparts de Constantinople; du haut des murs

on lui prodigue les insultes; un officier, nommé Caballaire, lui adresse les paroles les plus outrageantes. Méprisant l'injure, arme de la faiblesse, Andronic commande l'assaut; ses troupes escaladent et franchissent les remparts; toute la milice de la ville se déclare pour lui; la capitale était prise, et la cour l'ignorait.

On en porte la nouvelle à Métochite, premier ministre; il refuse de la croire, et son aveuglement ne cesse qu'au moment où le vainqueur entre dans le palais.

Humiliation de l'empereur devant Andronic.

L'empereur, qui dans sa vieillesse ne savait rendre respectable ni son âge ni son malheur, se prosterne aux pieds de son petit-fils, et lui demande la vie. « Respectez, lui disait-il en » pleurant, ces mains qui ont touché votre ber- » ceau, cette bouche qui vous a donné le pre- » mier baiser; épargnez le sang qui est la source » du vôtre, et n'achevez pas d'écraser un fai- » ble roseau brisé par la tempête. Défiez-vous » de la fortune; mon exemple vous prouve son » inconstance : après une longue carrière, une » même nuit m'a vu empereur et me voit » sujet. »

Actes de générosité et de clémence d'Andronic.

Le jeune Andronic, loin d'abuser de son triomphe, rougit de l'humiliation de son aïeul, embrassa ses genoux, et défendit, sous peine de mort, à ses fougueux partisans, d'attenter

aux jours du vieillard et de lui manquer de respect.

Le premier ministre, enhardi par sa modération, fit un long discours pour se justifier; Andronic l'écouta sans impatience, mais avec mépris. Le premier acte de son pouvoir fut le rétablissement du patriarche Isaïe, qui l'avait défendu dans sa disgrâce ; le second fut un acte général d'amnistie : aucun de ses ennemis n'éprouva sa vengeance.

Caballaire, qui venait récemment de l'insulter, s'était caché dans un souterrain. Appelé en sa présence, il tomba en convulsion, et, saisi d'effroi, se frappa la tête contre le pavé. L'empereur le fit relever, et lui adressa ces paroles : « La terreur que vous cause l'attente du supplice me prouve que vous vous rendez justice ; vous connaissez votre offense, vous savez la peine qu'elle mérite, mais je veux que la peur soit votre seul châtiment ; montrez-vous à l'avenir plus prudent et plus respectueux, je vous prends sous ma sauvegarde. »

Le peuple, qui attendait le supplice du coupable, apprit avec étonnement sa grâce, et un cri unanime d'admiration paya au vainqueur le prix de sa clémence.

Andronic ne jouait aucune vertu; elles vivaient toutes dans son cœur : entraîné par sa

bonté, il voulait rendre la couronne à son aïeul; mais, vaincu par les conseils de Cantacuzène, il ne lui conserva que les honneurs du trône, une forte pension et un magnifique palais.

Si l'on en croit le récit de Cantacuzène, jamais il ne fut permis à un Grec d'aborder le vieil empereur sans se prosterner; un autre historien, Nicéphore, prétend que, dans sa retraite, ce prince éprouva de longues et de fréquentes humiliations : l'opposition de ces deux rapports peut se concilier; car la bassesse exécute mal les ordres de la vertu, et ce fut probablement parmi ses anciens flatteurs que le vieil Andronic rencontra le plus d'ingrats.

CHAPITRE IV.

ANDRONIC III.

(An 1328.)

Exploits d'Andronic. — Désastre dans son armée, causé par le faux bruit de sa mort. — Entrée des Turcs dans Nicée. — Sage gouvernement d'Orcan. — Milice de renégats chrétiens, nommés spahis. — Sage gouvernement d'Andronic. — Ses nouveaux succès. — Sa maladie et sa guérison miraculeuse. — Mort d'Andronic II. — Naissance de Jean Paléologue. — Bataille avec les Bulgares. — Retraite des Grecs. — Victoire d'Andronic sur le sultan Orcan. — Magnanimité du ministre Cantacuzène. — Mort de l'empereur.

Exploits d'Andronic.

Si le salut de l'empire eût été possible, Andronic III l'aurait sauvé; mais une tête jeune et active ne suffisait plus pour rendre la vigueur à ce corps décrépit et cassé; un bon prince n'apportait alors aux maux de l'État qu'un soulagement passager, semblable à celui que produit un cordial sur un mourant.

A l'exception de Cantacuzène et d'un petit nombre d'étrangers, Andronic était presque le seul homme juste de sa cour, et le seul brave de son armée : cependant, avec ces faibles moyens,

il sut encore ranimer quelques étincelles de courage par son exemple, et obtenir quelques succès par son habileté : il battit les Bulgares, leur reprit plusieurs places, et les força de lui demander la paix.

Sa renommée s'était étendue en Europe; l'Italie, déchirée par les querelles opiniâtres des papes, des empereurs d'Allemagne, des Gibelins et des Guelfes, de la maison d'Aragon et de celle d'Anjou, de Gênes, de Milan et de Venise, sollicitait tantôt son appui, tantôt sa médiation; le péril croissant où le jetaient les redoutables Ottomans l'empêcha d'intervenir dans ces contestations, devenues presque étrangères aux Grecs. D'ailleurs, si ces dissensions le privaient de secours, elles le délivraient aussi de toute crainte d'une nouvelle invasion des princes latins.

Le sultan des Turcs, Orcan, rassemblant toutes ses forces, vint, à cette époque, assiéger Nicée, regardée, depuis la perte d'Antioche, comme la seconde capitale de l'empire : Andronic marcha en Asie pour défendre cette ville; lorsque les armées furent en présence, avant de donner le signal du combat, l'empereur, suivant les anciennes coutumes, harangua les troupes. « Soldats, leur dit-il, rappelez-vous » la renommée des Romains, autrefois maîtres

» de la terre ! Vous portez encore leur nom, » soutenez leur gloire : les succès que, depuis » quelque temps, la fortune accorde aux Bar- » bares, sont un châtiment du ciel qui doit vous » éclairer sur vos fautes, vous corriger de vos » vices, et non vous abattre. Ces Barbares se » cachent avec soin dans les montagnes ; tandis » que nous nous montrons ouvertement en plaine » pour les attaquer; s'ils sont plus nombreux » que nous, vous l'emporterez sur eux par le » courage : la justice de votre cause doit redou- » bler votre confiance; ce n'est point pour con- » quérir que vous vous armez ; vous combattez » pour défendre à la fois votre culte, votre pa- » trie et votre liberté. Nos ennemis craignent » notre approche, ils ne sont redoutables que » de loin; évitez leurs traits par une charge ra- » pide ; mais surtout, après les avoir enfoncés, » arrêtez-vous à ma voix; car vous savez que » plus d'une fois le désordre vous a ravi les » fruits de la victoire. »

Désastre dans son armée, causé par le faux bruit de sa mort.

De vives acclamations répondirent à ces paroles : les Grecs chargèrent avec impétuosité; les musulmans cédèrent à ce premier choc; mais les Grecs, indociles aux ordres de leur prince, poursuivirent imprudemment les fuyards et se dispersèrent. Les Turcs, revenant alors en masse sur leur flanc, les mirent à leur tour en fuite.

Après beaucoup d'efforts et d'exploits, l'empereur rétablit le combat et demeura maître du champ de bataille : son sang avait coulé plusieurs fois dans la mêlée ; ses blessures l'empêchèrent de se montrer à ses soldats ; le bruit de sa mort se répandit : soudain une terreur panique s'empare de l'armée, et, comme si la victoire n'eût tenu qu'à un seul homme, on se croit perdu ; vainement Cantacuzène veut rassurer les troupes, les arrêter, les rallier ; elles se débandent, elles fuient, elles se dispersent. Les Turcs vaincus apprennent que, sans combattre, ils sont devenus vainqueurs ; ils accourent en foule, entrent sans obstacle dans un camp désert, s'emparent du trésor, des bagages, et marchent sur Nicée ; la terreur leur en ouvre les portes, et le bruit de cette conquête annonce avec éclat la chute de l'empire.

Entrée des Turcs dans Nicée.

Les Ottomans n'étaient point alors ce qu'ils sont aujourd'hui : maîtres de l'Orient, ils l'ont presque changé en désert ; la barbarie, sous le joug de l'ignorance et du fatalisme, y remplace l'antique civilisation ; ils n'y règnent à présent que sur des ruines ; mais, lorsqu'ils en firent la conquête, leurs premiers empereurs montrèrent plus d'habileté et même de vertus que la plupart des empereurs chrétiens qui cédaient à leurs armes.

Sage gouvernement d'Orcan.

Orcan augmenta l'éclat de ses victoires par la sagesse de son administration; il laissa aux chrétiens leur culte, leurs lois, leurs coutumes, n'exigea d'eux que des tributs légers, nomma des pachas pour gouverner les provinces, des cadis pour juger les contestations, et rendit ses succès plus certains et son armée plus redoutable, en formant une cavalerie d'élite composée de jeunes chrétiens captifs dans leur enfance et renégats : on les nomma spahis.

Milice de renégats chrétiens, nommés spahis.

Orcan prit le titre de sultan : Pruse fut sa capitale; il l'embellit d'édifices et y fonda des hôpitaux. Andronic, trahi par la fortune, chercha une gloire moins dépendante des caprices du sort que celle des armes; livré aux soins d'une sage administration, il corrigea les lois, réforma les abus, diminua les impôts et fit fleurir la justice. Ne pouvant rendre son peuple puissant, il chercha du moins à le rendre heureux.

Sage gouvernement d'Andronic.

Cantacuzène, son ministre et son ami, l'éclairait par ses conseils et partageait ses travaux comme il avait partagé ses périls : l'empereur voulait l'associer au trône; Cantacuzène refusa un honneur qui, sans accroître son crédit, n'aurait fait que grossir le nombre des envieux de ses talens et des ennemis de sa faveur.

Ses nouveaux succès.

Les princes d'Orient semblaient condamnés

à ne jamais jouir d'un long repos. Les Génois enlevèrent l'île de Chio aux Vénitiens; Andronic la leur reprit. Informé de la jalousie qui armait quelques émirs contre Orcan, il se ligua avec eux, attaqua en Thrace une armée du sultan, et la détruisit presque totalement. La moitié de cette armée fut prise. Phocée reconnut sa souveraineté.

Une maladie aiguë interrompit le cours de ses succès : l'empereur, se voyant au bord de la tombe, reprocha vivement à Cantacuzène de laisser par sa modestie l'empire sans chef; ayant appelé près de son lit l'impératrice et les grands, il leur parla en ces termes : « J'espérais mourir » les armes à la main; Dieu ne le permet pas. » Il veut offrir en moi un exemple marquant » de l'instabilité de la fortune. Cantacuzène est » digne de vous commander : je lui lègue l'autorité suprême, et je désire que vos suffrages » confirment le mien. »

Sa maladie et sa guérison miraculeuse.

Prenant alors la main de l'impératrice, il la plaça dans celle de Cantacuzène. « Ma femme, » dit-il, porte un enfant dans son sein : je vous » les confie tous deux; leur sort et celui de l'empire dépendent désormais de vous. »

Un des assistans pressait l'empereur d'accorder quelque part dans l'autorité à l'impératrice sa mère. « S'il est difficile, répondit Andronic,

» que deux femmes habitent en paix sous le » même toit, il est impossible qu'elles gouver- » nent ensemble. »

Cantacuzène reçut les sermens des grands et du peuple. Les courtisans, presque toujours coupables des actes arbitraires et des coups d'État qu'ils conseillent, et dont ils deviennent souvent les victimes, demandaient bassement, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique, qu'on privât de la vie ou qu'on mutilât Constantin, oncle d'Andronic, qui languissait alors en prison à Dydymotique. Cantacuzène, plus intéressé qu'eux à sa perte, résolut de le sauver; mais, comme il redoutait leurs violences, il répandit le bruit de la mort de ce prince, et le fit évader.

L'empereur, renonçant au monde, voulait, suivant les coutumes du temps, quitter avant sa mort la pourpre, et prendre l'habit monastique : son mal faisait des progrès rapides; bientôt il perdit connaissance; la pâleur de la mort couvrit son visage glacé; il ne donnait plus aucun signe de vie; déjà on préparait ses funérailles : tout à coup, suivant le récit de Cantacuzène, il sort de sa léthargie, demande de l'eau d'une fontaine consacrée à la Vierge, la boit, reprend ses forces et guérit complétement. Cet effort de la nature et la promptitude de cette

guérison parurent miraculeux; ils frappèrent les esprits d'un peuple disposé, dans tous les temps, à croire aux fables et aux prodiges.

Andronic, rétabli, reprit les armes, battit de nouveau les Turcs en Thrace, où ils cherchaient constamment à s'établir, et s'allia avec les Bulgares contre le krale de Servie; mais il retira peu de fruit de cette alliance : le roi de Bulgarie, tombant dans un piége que lui tendait son ennemi, fut vaincu et tué.

Le sultan, dont les armées menaçaient l'empire de tous côtés, assiégeait alors Nicomédie. Andronic vola au secours de cette ville, et offrit la bataille au sultan, qui la refusa, conclut la paix et se retira *.

Cette même année, le vieil Andronic mourut dans un cloître où il s'était retiré. Ce prince, qui n'avait d'autre talent que celui des harangues, laissa une honteuse mémoire. Sous son règne, les monnaies furent altérées, la discipline anéantie, la marine abandonnée, la cour livrée aux intrigues, les provinces aux concussions, les frontières aux Barbares. Mort d'Andronic II.

L'impératrice Anne, à la même époque, donna le jour à un fils qu'on nomma Jean Paléologue. L'empereur, peu ressemblant à ses prédécesseurs, laissa le peuple fêter sans lui Naissance de Jean Paléologue.

* An 1332.

cet événement; les combats l'occupaient plus que le cirque. Alarmé des préparatifs hostiles du nouveau roi des Bulgares, il marcha contre lui et lui livra bataille : la victoire fut longtemps disputée; mais les Grecs, malgré les efforts d'Andronic, se lassèrent de combattre; tout ce que put obtenir d'eux l'empereur, ce fut de faire leur retraite en si bon ordre que le roi, quoique vainqueur, craignant les chances d'un nouveau combat, demanda la paix, et maria son fils avec une fille d'Andronic. Cette année * vit terminer les jours de l'impératrice-mère, veuve de Michel. On vit mourir aussi Philippe de Tarente, auquel Charles de Valois avait cédé ses prétentions à l'empire.

Bataille avec les Bulgares.

Retraite des Grecs.

Les progrès de la puissance ottomane alarmaient justement l'Europe; Andronic, dans le dessein d'intéresser les chrétiens à sa cause, fit espérer au pape une nouvelle réunion des deux Églises. Benoît XII prêcha une croisade, dont le roi de France devait être le chef. Tous les princes latins s'y engagèrent; Andronic se croisa le premier, fit de nombreuses levées, arma une flotte, et attendit avec impatience les secours promis. Mais son attente fut vaine; la guerre de Venise contre Gênes et de Philippe de Valois contre le roi d'Angleterre, en rompant la confédéra-

* An 1333.

tion, fit évanouir ce dernier espoir des Grecs.

Une révolte en Albanie attira les armes de l'empereur; il châtia les rebelles et leur enleva un nombre immense de bœufs, de chevaux et de moutons. L'Acarnanie secoua le joug des Comnène, et se réunit à l'empire.

La constante activité de l'empereur semblait enfin avoir fixé la fortune; Orcan, à la tête d'une flotte nombreuse, ayant tenté un débarquement près de la capitale, Andronic le battit, et tailla en pièces les musulmans; ce fut son dernier triomphe. Vainqueur de ses ennemis, il vit dans son palais ses derniers jours assiégés d'intrigues; un de ses ministres, Apocauque, utile par ses talens, dangereux par ses vices, cherchait à noircir et à perdre dans son esprit le fidèle Cantacuzène. Ses agens formèrent même une conspiration contre les jours de l'empereur; Andronic découvrit le complot, connut tous les conjurés et leur pardonna.

Victoire d'Andronic sur le sultan Orcan.

L'affaiblissement de ses forces lui annonçait sa fin prochaine; il voulut encore déterminer Cantacuzène à ceindre le diadême. Ce ministre désobéit à ses derniers ordres, prit ceux de l'impératrice, et doubla la garde de l'héritier du trône.

Magnanimité du ministre Cantacuzène.

Andronic laissait trois fils et trois filles. Une mort paisible termina sa brillante carrière : sa

Mort de l'empereur.

constitution était faible, son corps délicat; il n'avait en lui de fort que le courage; il était brave soldat, général habile, prince clément, économe, ennemi de l'étiquette, maître de ses passions. Dans sa jeunesse il se livra trop aux plaisirs, plus tard il chercha la gloire; dans sa maturité il ne s'occupa qu'à fonder le bonheur public sur l'observation des lois et sur le maintien de la justice.

Digne d'un meilleur siècle, il fut comme un noble monument qui rappelait l'antique gloire de l'empire, et qui brillait encore sur ses ruines *.

Avant de régner, gémissant sur la perte de tant de provinces qu'on enlevait à l'empire, on l'entendit souvent s'écrier : « Ah! que mon sort » est différent de celui du fils de Philippe! » Alexandre pleurait, croyant que son père ne » lui laisserait rien à conquérir; moi, je pleure » avec plus de raison, car mon aïeul ne me » laissera rien à perdre. »

* An 1341.

CHAPITRE V.

JEAN PALÉOLOGUE Ier, CANTACUZÈNE,

D'ABORD RÉGENT, ET ENSUITE EMPEREUR.

(An 1341.)

Régence du ministre Cantacuzène. — Réclamation du roi de Bulgarie. — Fermeté du régent. — Ses succès sur les Bulgares et les Turcs. — Conspiration et faveur d'Apocauque. — Ses intrigues contre Cantacuzène. — Disgrâce et bannissement de ce dernier. — Son couronnement et son armement. — Couronnement du jeune empereur. — Succès de Cantacuzène sur Apocauque. — Élévation d'Andronic le Jeune au trône de Trébisonde. — Nouveaux succès de Cantacuzène. — Sa lettre à Apocauque. — Alliance de Cantacuzène et d'Orcan. — Couronnement de Cantacuzène à Andrinople. — Tyrannie et mort d'Apocauque. — Entrée de Cantacuzène dans Constantinople. — Sa magnanime clémence. — Mariage du jeune empereur avec la fille de Cantacuzène. — Pauvreté de l'empire. — Richesse de Cantacuzène. — Guerre avec les Turcs et les Génois. — Rupture entre les deux empereurs. — Leur réconciliation. — Abdication de Cantacuzène. — Révolte de Mathieu, fils de Cantacuzène. — Sa défaite, sa captivité et son abdication.

Régence du ministre Cantacuzène.

PEU de femmes sont capables de gouverner, mais toutes le veulent. L'impératrice Anne joignait la faiblesse de son sexe à la fierté de son rang : elle voyait avec peine l'autorité livrée

tout entière à Cantacuzène par les dernières volontés de son époux. Le ministre Apocauque, élevé à la dignité de protovestiaire, et le patriarche, ennemis tous deux du régent, fomentaient contre lui la jalousie de cette princesse. Les basses passions des grands de la cour fermaient leurs yeux sur les premiers intérêts de l'empire.

Cette cour devint un théâtre d'intrigues qui dégénérèrent, au profit des Ottomans, d'abord en querelles scandaleuses, et bientôt en guerres civiles; chacun dans le palais s'occupait plus des rivaux de son ambition que des ennemis de l'État.

Le patriarche prétendit occuper la première place au conseil, parce que, disait-il, « l'É- » glise doit gouverner l'empire, comme l'âme » gouverne le corps. » Cantacuzène, trop homme d'État pour être courtisan, accroissait par sa fermeté toutes ces haines; il anéantit l'espoir des ambitieux en confirmant dans leurs emplois tous les fonctionnaires publics nommés par Andronic, de sorte que, contre la coutume, un changement de règne n'en opéra aucun dans les places.

Sa justice irritait les vices, ses réformes les partisans des abus; sa sévérité effrayait une armée amollie, incapable de supporter le joug de

la discipline. Les étrangers, dans le dessein de profiter de ces dissensions, les aigrirent; le roi de Bulgarie exigea qu'on lui rendît un prince bulgare qui s'était réfugié dans la capitale de l'Orient. Le conseil de l'impératrice, dirigé par cet esprit de faiblesse si commun dans la décadence des gouvernemens, n'osant répondre au roi par un refus, cherchait à éluder sa demande; il voulait qu'on fît cacher le prince dans une église, pour opposer aux réclamations l'inviolabilité de l'asile.

Réclamation du roi de Bulgarie.

« Croyez-vous, leur dit alors Cantacuzène, » qu'un roi qui ne connaît d'autre justice que » la force, respectera votre droit d'asile? Si » vous en êtes convaincus, renfermez donc » aussi dans Sainte-Sophie vos troupeaux, vos » biens et toutes les richesses de l'empire. Si » vous persistez dans une politique fausse et lâ- » che, qui n'attire jamais que le mépris, je me » démets aujourd'hui de toutes mes charges. Je » ne puis ni ne veux commander à des hom- » mes qui ne savent ni défendre leurs amis ni » combattre leurs ennemis. »

Fermeté du régent.

L'impératrice le conjura de garder l'autorité, et lui promit une confiance sans bornes. « Vous » feriez plus sagement, lui répondit-il, de me » laisser jouir du repos que je souhaite; si » vous persistez à me refuser ma liberté, je

» peux vous prédire infailliblement ce qui ar-
» rivera. La justice de mon administration
» m'attirera un grand nombre d'ennemis; vous
» les écouterez, vous m'exposerez à leur furie,
» et, pour ne pas être leur victime, je me ver-
» rai contraint de m'armer, de me défendre,
» d'ébranler l'empire, et de garantir ma tête
» en la ceignant du diadême que j'ai deux fois
» refusé. »

L'impératrice, effrayée des périls qui la menaçaient, s'efforça de le rassurer, lui prodigua les protestations de confiance, imposa silence à ses rivaux, et l'investit de nouveau d'un pouvoir absolu. Cantacuzène, entraîné sans être convaincu, obéit et garda les rênes du gouvernement.

Il répondit avec hauteur aux ambassadeurs bulgares, et refusa de leur livrer le prince Sisman; la guerre fut déclarée : le régent voulait faire couronner le jeune empereur; l'impératrice s'y opposa, sous prétexte qu'une pareille solennité et les fêtes publiques qui devaient l'accompagner convenaient mal à la douleur d'une veuve; mais ce refus était réellement dicté par les ennemis de Cantacuzène, qui craignaient que cette preuve de dévouement au jeune prince ne réconciliât le peuple avec le régent, qu'ils voulaient perdre.

Cantacuzène, à la tête d'une armée, marcha contre le roi des Bulgares, et le contraignit à demander la paix; il combattit ensuite les Turcs et les défit; depuis, ayant conclu une alliance avec les Serves, il méditait la conquête du Péloponèse et de l'Attique; mais la haine active de ses ennemis l'empêcha d'accomplir ses grands desseins.

Ses succès sur les Bulgares et les Turcs.

On avait tramé un complot pour s'emparer du jeune empereur et du gouvernement; Apocauque en était le chef. La conspiration fut découverte; et, par une générosité plus noble que politique, le régent pardonna aux coupables. Loin d'être touchés de cette clémence, ils redoublèrent d'efforts pour perdre Cantacuzène.

Conspiration et faveur d'Apocauque.

Ses intrigues contre Cantacuzène.

Son beau-père, Azan Andronic, se joignit à eux, ainsi que la plupart des princes et des grands; ils obsédaient continuellement l'impératrice; chaque jour on lui dénonçait le régent; il voulait, disait-on, s'emparer du trône et la reléguer avec ses enfans dans un cloître.

La faible Anne, dans les premiers momens, méprisa ces calomnies, mais peu à peu elle y ajouta foi : la peur est toujours crédule; pour se rassurer, cédant aux feintes alarmes des courtisans qui l'entouraient, elle augmenta sa garde,

et revêtit Apocauque de la charge de gouverneur de la ville.

Loin d'y maintenir l'ordre, il y répandit par de faux bruits le trouble et la terreur. La populace, ameutée par ses agens, pilla la maison du régent.

Disgrâce et bannissement de ce dernier.

Cantacuzène, accusé publiquement, demandait à être jugé; on ne lui permit point de se justifier : un décret impérial le bannit, le priva de ses charges, défendit à toutes les villes de l'empire de lui donner asile ; enfin le plus ferme défenseur de l'État en fut déclaré l'ennemi.

Cantacuzène, absent de la capitale, rassemble ses partisans, leur rappelle sa fidélité prouvée par ses services, son désintéressement démontré deux fois par le refus du sceptre et par le sacrifice de ses biens aux besoins de l'État. Il n'avait ôté à personne la vie ni la liberté; jamais aucune mesure hostile n'avait motivé l'injustice dont il était victime. La violence même de ses ennemis ne lui donnait d'autres désirs que le repos; mais, avant de s'y livrer, il veut que sa justification rende ce repos honorable.

« Quel aveuglement est le vôtre! s'écrient alors » tous ses amis : vous cherchez des juges, vous » ne rencontrerez que des bourreaux; aban- » donnés par vous, nous serions immolés par » Apocauque, ou, ce qui nous paraîtrait pire

» encore, nous deviendrions ses esclaves. La
» couronne seule peut garantir votre tête et
» les nôtres. Andronic vous l'offrait ; en la
» prenant vous ne ferez qu'exécuter ses vo-
» lontés. »

Un guerrier dont on menace la vie, l'honneur et la liberté, se défend faiblement contre de semblables conseils : Cantacuzène parut céder à leurs vœux, en ne cédant peut-être qu'à son ressentiment et à son ambition. « Vous l'exigez,
» dit-il, je me rends; mais songez que le suc-
» cès de notre entreprise dépend de notre
» union : le pilote devient inutile au vaisseau
» quand les matelots se divisent, et tous péris-
» sent si le bâtiment fait naufrage. »

Son couronnement et son armement.

Un évêque le couronna dans la ville de Dydymotique, ainsi que sa femme Irène : sa proclamation prouva qu'en s'emparant du sceptre, son dessein n'était point d'en priver le fils de son bienfaiteur; car dans cet acte il eut soin d'insérer les noms d'Anne et de Jean avant le sien.

Quelques personnes timides, et l'évêque même qui l'avait couronné, lui conseillant la prudence, exagéraient à ses yeux l'habileté et les forces d'Apocauque. « Que peut, répondit
» Cantacuzène, un œuf contre une pierre? »
« Ce mot, reprit le prélat, me prouve que la

» vertu même n'est pas exempte d'orgueil. »
« Et pourriez-vous, reprit le prince, accuser
» justement d'orgueil un lion lorsqu'il se croi-
» rait plus fort qu'un cerf? »

Toujours fidèle à la mémoire d'Andronic, on observa que dans la cérémonie de son couronnement, au lieu de prendre la pourpre, Cantacuzène porta un vêtement blanc; c'était, chez les Grecs, la couleur du deuil.

Son premier soin fut d'organiser fortement et promptement ses troupes. Avant de combattre il demanda la paix; ses envoyés, assaillis d'injures, furent rasés, chargés de fers, promenés sur des ânes, et fustigés.

Anne désapprouvait ces violences : s'apercevant trop tard qu'on l'avait trompée, il lui échappa de dire « que le seul remède aux maux
» publics serait d'accorder le titre d'empereur
» à celui qui depuis long-temps en exerçait le
» pouvoir sans en abuser. » Mais les ennemis de Cantacuzène, l'effrayant pour la dominer, la menacèrent de livrer Constantinople aux Vénitiens et aux Bulgares, si elle les abandonnait. Elle trembla, se tut, et laissa commencer la guerre civile *.

Couronnement du jeune empereur.

Le patriarche couronna le jeune empereur Jean. Apocauque obtint le titre de grand-duc.

* An 1341.

La mère de Cantacuzène fut jetée en prison et y mourut.

Andrinople se déclara contre lui; son beau-père même prit les armes en Thrace pour ses ennemis; mais d'un autre côté le krale de Servie, voulant prolonger les troubles, lui envoya des secours.

Apocauque vint l'attaquer avec une armée, dont une moitié prit la fuite, et l'autre fut battue : Cantacuzène vainqueur s'empara de la Thessalie; mais, tandis qu'il s'éloignait de Dymotique, sa femme Irène, demeurée dans cette ville, apprit qu'un corps nombreux de Tartares inondait la Thrace; aveuglée par la peur, elle commit la faute d'appeler à son secours les Bulgares, qui accoururent plutôt dans le dessein de ruiner l'empire que de le sauver. Succès de Cantacuzène sur Apocauque.

Une nouvelle guerre, déclarée par les Génois aux Tartares établis à Caffa, fit disparaître de la Thrace ces Barbares, et en même temps, par un heureux coup du sort, les Bulgares, qu'aucun péril ne menaçait, saisis d'une terreur panique, se retirèrent dans leur pays.

Cantacuzène se rendit maître de Berrhée : Apocauque, plus habile à se servir du poignard que de l'épée, voulut se défaire de Cantacuzène par un meurtre; un assassin, soldé par lui,

manqua trois fois sa victime, la crut alors protégée par le ciel, tomba humblement à ses pieds, et lui révéla les ordres qu'il avait reçus.

Le sultan de Smyrne, Amir, amena des troupes à Cantacuzène; tous deux réunis franchirent la grande muraille de Christopolis et offrirent la paix à l'impératrice; sa raison la voulait, sa faiblesse la refusa.

Élévation d'Andronic le Jeune au trône de Trébisonde.

A cette époque, l'empire de Trébisonde devint aussi un théâtre de troubles et de révolutions : Basile Comnène, qui le gouvernait, ne laissa en mourant que des enfans naturels. Sa veuve les bannit et appela au trône Andronic le Jeune, de la même famille, et depuis longtemps exilé. Il était alors près de Cantacuzène, qui le laissa partir : il prit le sceptre, fut déposé, rétabli, et resta enfin maître absolu de ce faible empire.

Nouveaux succès de Cantacuzène.

Cantacuzène ne négligeait pas pour sa cause personnelle la défense de sa patrie; il combattit avec succès les troupes d'Orcan; dans un autre combat, il échappa, par des prodiges de valeur, à mille Turcs qui l'enveloppaient, marcha ensuite contre le roi des Bulgares, le vainquit et lui accorda la paix.

Ses succès et les revers d'Apocauque commençaient à produire dans la capitale une vive impression sur l'esprit des grands, qui feignent

trop souvent de voir la justice où ils trouvent la fortune.

Déjà plusieurs d'entr'eux formaient des vœux pour la paix ; mais l'opiniâtre Apocauque animait la multitude et forçait la cour tremblante à continuer la guerre. Ce fut alors que Cantacuzène écrivit à ce ministre insolent des lettres qui prouvent que les Grecs de ce temps n'avaient guère conservé des héros d'Homère que leur grossièreté. Sa lettre à Apocauque.

« Jeune, lui disait-il, vous étiez timide com-
» me un lièvre; vieux, vous vous montrez fou-
» gueux comme un sanglier; mais, quoique
» vous soyez habituellement perfide et men-
» teur, il vous est échappé une vérité; vous
» dites que je vous connais parfaitement, et
» vous avez raison.

» Je vous ai tiré du néant pour vous élever;
» vingt fois j'ai désarmé le ressentiment d'An-
» dronic, qui voulait vous infliger de justes
» châtimens : long-temps, méprisant vos in-
» jures, j'ai persisté à me servir de votre apti-
» tude au travail, comme on tire parti des
» bêtes de somme. Je vous dois cependant une
» instruction qui me manquait; j'ai connu par
» vous à quel degré d'ingratitude et de bassesse
» un homme peut descendre. »

Un des plus grands malheurs des dissensions

civiles, c'est de dégrader quelquefois les plus nobles caractères : cette lettre de Cantacuzène et quelques-unes de ses actions en sont une déplorable preuve; il dévasta sans pitié les environs de la capitale, épargnant seulement les prisonniers, qu'il traita humainement. Orcan, l'œil ouvert sur les discordes de l'empire, était devenu maître paisible de la Bithynie et de la Paphlagonie; il offrit à Cantacuzène ses dangereux secours. Avant de l'écouter, le nouvel empereur envoya des députés à ses ennemis, leur proposant de quitter la pourpre et de conclure la paix; ses députés furent traités avec mépris. Un tel outrage lassant la patience de Cantacuzène, il commit la faute, et l'on peut dire le crime, de sacrifier sa patrie à son parti, son honneur à son intérêt; cédant aux instances d'Amir, il accepta l'alliance d'Orcan, admit ses troupes dans son camp et donna sa fille Théodora à ce sultan. Cette protection étrangère assura sa fortune aux dépens de sa gloire.

Alliance de Cantacuzène et d'Orcan.

Ce lien avec l'ennemi redoutable qui démembrait l'empire en Asie et qui commençait à s'établir en Europe, excita contre Cantacuzène une haine fondée, et depuis ce jour il se vit menacé par de fréquentes conspirations.

Couronnement de Cantacuzène à Andrinople.

Cantacuzène n'avait été couronné que par un évêque; le patriarche de Jérusalem, avec la

permission d'Orcan, vint renouveler à Andrinople cette cérémonie.

Cependant Apocauque, désespérant du salut de sa cause, suivit la marche des tyrans; la peur le rendit cruel; les délateurs l'entourèrent; il agrandit les prisons et les encombra de victimes. Mais la vengeance s'arma contre lui du fond des cachots, et, comme il venait un jour les visiter, les prisonniers se soulevèrent et l'assommèrent à coups de hache. Tyrannie et mort d'Apocauque.

Le patriarche, privé de son appui, fut accusé et déposé par un concile; tandis que la discorde agitait ainsi la ville, les amis de Cantacuzène lui en ouvrirent les portes, et la cour apprit tout à coup qu'il y entrait et que toutes les troupes se déclaraient pour lui. L'impératrice était si loin de s'y attendre, que d'abord elle ne put croire la nouvelle qui lui en fut apportée; elle refusa même de recevoir un officier chargé de propositions pacifiques. Bientôt la terreur remplace l'incrédulité, le palais se remplit d'hommes armés, les courtisans fuient, l'impératrice tremble et se croit perdue; Cantacuzène paraît, la rassure, fait prosterner devant elle tous ses officiers, qui lui jurent fidélité ainsi qu'à son fils; une amnistie générale est proclamée; un traité décide que les deux empereurs régneront ensemble : la déposition du patriar- Entrée de Cantacuzène dans Constantinople. Sa magnanime clémence.

che est confirmée ; Isidore lui succède ; la paix est rétablie, et les deux empereurs sont sacrés à Sainte-Sophie *.

Mariage du jeune empereur avec la fille de Cantacuzène.

Irène vint partager le triomphe de son époux, et fut reçue avec les honneurs dus à son rang. L'impératrice Anne, dans le dessein de donner un nouveau gage à la tranquillité publique, maria le jeune empereur son fils avec Hélène, fille de Cantacuzène. Cette solennité, où brillaient tant de têtes couronnées, offrait un contraste à la fois affligeant et ridicule d'orgueil et de misère, trop fidèle image de l'empire.

Pauvreté de l'empire.

L'usage exigeait le faste ; la guerre civile et la perte d'un grand nombre de provinces avaient épuisé le trésor et ruiné la cour. La vanité s'efforça inutilement de déguiser la pauvreté : tout dans cette cérémonie brilla d'un éclat imposteur ; on n'y vit que de faux diamans, des cuirs dorés, des vases d'argile peints, des vaisselles d'étain et de cuivre.

Après plusieurs jours consumés en fêtes et en festins, Orcan vint à Scutari féliciter l'empereur d'une paix dont la promptitude l'avait peut-être plus étonné que satisfait.

Cantacuzène reprit promptement les armes, combattit les Serves, et les contraignit à rentrer dans leurs limites. Voulant ensuite rétablir

* An 1347.

les finances, il invita les plus opulens personnages de la cour à y contribuer par de généreux sacrifices. Tout le monde l'approuva, personne ne lui obéit; et cet égoïsme, symptôme certain de la ruine des États, le força de renoncer au projet de reconquérir les provinces perdues.

L'empire était ruiné, les grands seuls s'étaient enrichis; la fortune publique se trouvait concentrée dans un petit nombre de mains : on peut juger de ce brigandage par l'opulence de celui de tous les grands qui montrait seul alors quelque modération et quelque patriotisme. Cantacuzène publia volontairement l'état de ses richesses, richesses qu'il avait diminuées par des sacrifices, et qu'il n'augmenta jamais par des déprédations. Après avoir donné au trésor deux cents vases d'argent, et éprouvé une confiscation dont le produit suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères, il possédait encore plus de soixante mille arpens : deux mille paires de bœufs les labouraient. Ses pâturages renfermaient deux mille cinq cents jumens, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons et soixante-dix mille moutons. Un État où la misère publique fonde de telles fortunes, offre à ses ennemis une proie facile à saisir et impossible à défendre.

Richesse de Cantacuzène.

Guerre avec les Turcs et les Génois.

Le pape adressa de vifs reproches à Cantacuzène sur ses liaisons avec les infidèles; pour se justifier, il rompit avec eux, leur déclara la guerre, et la soutint avec succès. Leur exigence croissante ne laissait pas manquer son ingratitude de prétextes.

De nouveaux troubles arrêtèrent les progrès de ses armes : les Génois établis dans Galata, s'étant soulevés, détruisirent la flotte grecque et attaquèrent la ville. Étranges vicissitudes dans le sort des empires! un prêtre gouvernait la ville de César, Gênes assiégeait Constantinople.

Les Grecs repoussèrent les assaillans; les deux empereurs revinrent défendre la capitale, équipèrent une nouvelle flotte, et livrèrent un nouveau combat : la victoire se déclara encore pour les Génois; mais le sénat de Gênes, prévoyant les suites d'une guerre disproportionnée à ses forces, et qui lui aurait attiré trop d'ennemis, désavoua ses amiraux, conclut la paix, et accorda même aux Grecs des indemnités.

Quoique les taxes publiques ne produisissent plus que douze millions, et malgré la pénurie du trésor, qui ne permettait de solder régulièrement que trois mille hommes de cavalerie et de n'entretenir que trente galères armées, l'activité de Cantacuzène suppléait à ce défaut

de moyens; il battit encore les Serves, reprit Édesse, Berrhée, et se rendit maître de Thessalonique.

Dans ce même temps, le patriarche Isidore mourut; Caliste lui succéda, et sous son pontificat le fanatisme aggrava les malheurs de l'empire par celui des discordes religieuses et des persécutions. Une nouvelle superstition, source d'un nouveau schisme, enflammait depuis quelques années l'imagination mobile des Grecs et divisait les Églises : le peuple, froid pour la vérité, enthousiaste pour les fables, écoutait avec ardeur les rêves de quelques illuminés contemplatifs, dont un prêtre, nommé Palamas, s'était déclaré le chef en 1351. Dans leur folle extase, ils s'imaginaient voir sortir de la partie inférieure de leur poitrine la même lumière qui avait environné Jésus-Christ sur le mont Thabor; cette lumière, disaient-ils, était miraculeuse et incréée. Leur erreur remontait au onzième siècle; répandue depuis dans les monastères du mont Athos, pendant long-temps elle avait fait peu de progrès; mais l'autorité s'en mêla, et dès-lors elle devint plus dangereuse et plus accréditée.

L'empire se voyait ainsi à la fois livré aux attaques étrangères et aux dissensions civiles. Les Vénitiens recherchèrent l'alliance de l'em-

pereur, assiégèrent les Génois dans Galata, et abandonnèrent ensuite les Grecs. Les Génois s'emparèrent d'Héraclée. Martin de Moro voulait assiéger Constantinople; Doria s'y opposa, mais il parcourut les bords du Pont-Euxin et les dévasta.

Une flotte du roi d'Aragon, s'étant réunie à celles des Grecs et des Vénitiens, livra bataille à Doria : la fuite honteuse des Grecs donna la victoire aux Génois. Ceux-ci ayant attiré Orcan dans leur parti, les Aragonais et les Vénitiens se retirèrent et portèrent la guerre sur les côtes d'Italie. Les Génois y éprouvèrent d'abord quelques revers; mais ils furent compensés par les succès de Visconti, duc de Milan, qui battit les Vénitiens, et fit prisonnier leur général Pizzani.

Rupture entre les deux empereurs.

La concorde rétablie entre les empereurs, et que tant de dangers extérieurs auraient dû affermir, ne fut pas de longue durée; les ennemis de Cantacuzène, après plusieurs conspirations avortées, parvinrent à exciter la jalousie du jeune empereur contre son collègue et contre Mathieu, fils de Cantacuzène. Bientôt on en vint à une rupture ouverte : Cantacuzène chassa d'Andrinople Jean Paléologue. Les Serviens, les Vénitiens, les Bulgares, embrassèrent la cause de Jean. Le sultan se déclara pour

Cantacuzène, et lui envoya dix mille Turcs. Avec leur secours il battit les Serviens et les Bulgares, et fit couronner son fils Mathieu. Le patriarche Caliste refusait de le sacrer; il fut déposé et remplacé par Philothée.

Les Turcs, profitant de ces troubles, formèrent des établissemens en Thrace. Le peuple cependant se déclarait presque partout en faveur de Jean; un riche particulier génois leva pour lui, à ses frais, un corps nombreux de troupes grecques et latines. Cantacuzène, pour mettre fin à ces troubles qui allaient détruire sa patrie, offrit d'abdiquer. Jean, touché de cette démarche, se réconcilia avec son beau-père. Leur réconciliation

Tous deux réunis voulaient enfin tenter un grand effort pour relever l'empire et en chasser les ennemis. Toute la jeunesse grecque, indignée de voir les provinces ravagées, l'Asie perdue, la Grèce menacée, les Turcs attirés en Thrace, un grand nombre de villes occupées par les Bulgares et par les Serves, demandait à grands cris la guerre. Cantacuzène opposait vainement à cette fougue imprudente de sages conseils: « Avant de combattre, disait-il, réta-
» blissez l'ordre intérieur, payez les impôts,
» remplissez le trésor, levez des troupes, in-
» struisez-les, équipez des flottes, redonnez à la

» discipline son ancienne vigueur. » On ne l'écoutait plus ; tous demandaient des armes, mais aucun ne voulait ni payer ni obéir.

Abdication de Cantacuzène.

Cantacuzène prévoyait alors leur chute certaine, puisqu'ils étaient atteints d'une maladie incurable ; las des orages, convaincu qu'une nation présomptueuse, corrompue, déchirée par des discordes civiles, défendue par un petit nombre de soldats indisciplinés, attaquée par une foule de Barbares plus instruits que les Grecs dans l'art de la guerre, devenait impossible à sauver, il résolut de l'abandonner à son triste sort, descendit du trône, prit l'habit monastique, et s'enferma dans un couvent, où il vécut encore vingt années.

Sa femme Irène imita son exemple, et se fit religieuse. Cette abdication ne termina point les troubles* : Mathieu, fils de Cantacuzène, voulait régner ; Jean lui fit la guerre, et demanda en même temps au pape le secours des princes latins contre les infidèles. Innocent, qui occupait alors le Saint-Siége, fit de vaines tentatives pour réchauffer le zèle des monarques de l'Europe ; tous s'étaient autrefois armés pour la conquête du saint sépulcre, aucun ne voulut combattre pour sauver un empire.

Révolte de Mathieu, fils de Cantacuzène.

Sa défaite, sa captivité et son abdication.

Mathieu, pris dans un combat, fut livré à

* An 1355.

Jean par les Serves. Cantacuzène, du fond de son cloître, sollicita la liberté de son fils. Mathieu l'obtint, abdiqua, et rejoignit en Morée son frère Manuel, qui gouvernait cette province avec le titre de despote.

Cantacuzène était digne par ses talens, par ses vertus, de vivre dans un autre siècle et d'occuper un trône plus glorieux; mal secondé, il soutint encore l'honneur des armes grecques; l'injustice le força de régner. Dans un temps de mollesse, d'ignorance, d'iniquité, de lâcheté, de tyrannie, il se montra ferme, juste, généreux, actif, brave et éclairé.

Lumière brillante au milieu des ténèbres, il étudia les anciens, apprit plusieurs langues, et écrivit l'histoire du règne de son prédécesseur et de son ami. Il laissa un commentaire sur la morale d'Aristote et une réfutation de l'Alcoran; son style était noble, élégant, mais prolixe. Son courage l'éleva au trône, son habileté l'y maintint, sa sagesse l'en fit descendre.

CHAPITRE VI.

JEAN PALÉOLOGUE.

(An 1357.)

Origiue du surnom de Jean Paléologue.—Exploits des fils du sultan Orcan.—Mort d'Orcan, remplacé par son fils.—Exploits d'Amurat.—Milice de jeunes Grecs, nommés janissaires.—Nouveaux exploits d'Amurat.—Voyages de l'empereur.—Sa lâche soumission à Amurat.—Révolte des fils d'Amurat et de Jean.—Vengeance d'Amurat.—Révolte d'Andronic, fils de l'empereur.—Captivité de Jean.—Dévouement d'un Vénitien pour lui.—Traité honteux de Jean avec Amurat.—Nouvelle victoire d'Amurat.—Exploits de Bajazet, fils du sultan.—Mort d'Amurat, remplacé par son fils.—Mort de l'empereur.

Origine du surnom de Jean Paléologue.

UN prince doué du plus vaste génie aurait peut-être difficilement arrêté l'empire dans sa rapide décadence; mais Jean Paléologue n'était remarquable que par la beauté de sa figure et la bonté de son cœur, qui lui firent donner le surnom de *Calo-Jean*.

Exploits des fils du sultan Orcan

Orcan, gendre de Cantacuzène, avait, en sa faveur, mis un frein à son ambition. Rien ne l'arrêta plus lorsqu'il se vit dégagé de ce lien : l'un de ses fils, Soliman, qui avait plusieurs fois

soutenu par ses armes la cause de Cantacuzène, reprit les places qu'il lui avait cédées, et entre autres Gallipoli; il se rendit ensuite maître d'Andrinople, et mourut.

Un autre prince, Amurat, destiné à jeter un grand éclat sur le trône ottoman, conquit l'importante forteresse de Chiorli, située entre Andrinople et la capitale. Aucun trait de bravoure n'honorait le malheur des Grecs; partout ils fuyaient sans combattre, et souvent même leur vénalité allait au devant du joug qui les menaçait : Dydymotique fut livrée aux Turcs par trahison; Cantacuzène avait abandonné le trône, mais non sa patrie; gémissant sur sa ruine, il implora la générosité d'Orcan, et obtint la restitution de Dydymotique *.

Mort d'Orcan, remplacé par son fils.

Cet acte de déférence fut le dernier de la vie d'Orcan; il termina tranquillement une carrière parcourue avec gloire; il recommanda en mourant à son fils Amurat de ne fonder son pouvoir que sur la justice. Ce jeune prince musulman, généreux et brave, semblait disposé à suivre un si sage conseil; livré à l'étude, on dit qu'il prenait pour modèle Cyrus, dont il imita plus, dans la suite, la vaillance que les vertus.

Il est plus facile d'apprendre à vaincre les autres qu'à se vaincre soi-même. La lecture de

* An 1358.

Xénophon ne pouvait guère corriger les mœurs d'un despote nourri des préceptes de l'Alcoran et imprégné des erreurs du fatalisme. Cependant Amurat dut peut-être aux leçons de ce Grec fameux une partie des grandes qualités qui lui méritèrent dans l'Orient le surnom d'*Illustre*.

Exploits d'Amurat.

Pendant la première année de son règne, il acheva la conquête de l'Asie : comme il était alors dans la ferveur de son enthousiasme pour le héros dont il lisait l'histoire, il traita les vaincus avec humanité, et sut, par sa douceur, attacher les villes grecques à leur nouveau maître; mais bientôt les imans (c'est ainsi qu'on nomme les prêtres turcs) s'emparèrent de son esprit; Xénophon fut oublié; le sultan devint ambitieux, fanatique et persécuteur.

Il promit aux ministres de l'Alcoran la cinquième partie du fruit de ses victoires sur les chrétiens; alors ils ne cessèrent de l'exciter à piller l'Archipel et à conquérir la Grèce.

L'empereur Jean ne lui opposait point d'obstacles; ses armes ne furent arrêtées momentanément que par un Vénitien, nommé Laurent Celsi, qui battit sa flotte et reçut la dignité de doge pour prix de ses exploits.

Jean Paléologue, qui n'osait combattre Amurat, ne s'occupait qu'à diminuer par des traités

le nombre de ses ennemis; plus disposé à négocier qu'à s'armer, il se réconcilia avec le krale de Servie, et acheta la paix du roi des Bulgares.

Amurat, dans ce temps, porta un coup mortel à l'empire, et le frappa de ses propres armes; la cinquième partie des jeunes Grecs pris à la guerre fut destinée par lui à former une infanterie d'élite, qui reçut le nom de *janissaires* (ou nouveaux soldats); leur intelligence, leur bravoure native, le fanatisme inspiré par le nouveau culte qu'on leur faisait embrasser, les rendirent bientôt fameux, et la Grèce se vit ainsi conquise par ses propres enfans. Milice de jeunes Grecs, nommés janissaires.

Ces nouvelles gardes prétoriennes, appuis glorieux des sultans capables de les commander et de les contenir, devinrent dans la suite, sous des princes faibles, aussi formidables à leurs maîtres qu'à leurs ennemis. Amurat augmenta aussi et organisa plus régulièrement les spahis créés par son père. Une foule de seigneurs serves et bulgares avaient, à l'exemple des nobles italiens, français et allemands, usurpé la plupart des domaines impériaux et des terres du peuple en Thrace et en Grèce: Amurat les en dépouilla.

A la tête de soixante mille hommes, il annonçait le dessein et concevait l'espoir de subjuguer tout l'empire. Les rois de Hongrie et de Nouveaux exploits d'Amurat.

Bulgarie, les princes de Servie et de Valachie, alarmés de ses progrès, se réunirent, marchèrent avec toutes leurs forces contre lui, et lui livrèrent bataille près d'Andrinople *.

Les Turcs, accoutumés à vaincre sans péril les Grecs amollis, trouvèrent alors des ennemis aussi barbares et aussi féroces qu'eux; la victoire fut long-temps disputée, mais elle demeura aux Ottomans, qui firent de leurs ennemis un carnage affreux.

Amurat, vainqueur, porta ses armes en Béotie, s'empara de Thèbes, et prit plusieurs villes dans le Péloponèse. Le bruit de ses triomphes retentit dans l'Occident. L'Europe, menacée de nouveau par le glaive de Mahomet, s'agita et se montra prête à se soulever tout entière. Jean, roi de France, se déclara chef d'une croisade contre les musulmans; le roi de Danemarck et le roi de Chypre s'engagèrent, ainsi que les Vénitiens, à le seconder; le pape Urbain nomma pour son légat le cardinal de Talleyrand-Périgord; l'empereur des Grecs était si méprisé, que les princes latins ne daignèrent pas l'informer de l'entreprise qu'ils méditaient pour sa délivrance.

D'autres intérêts firent bientôt avorter ce grand projet. Le roi de France, en guerre avec

* An 1363.

les Anglais, laissa échapper par sa témérité une victoire certaine; poussant au désespoir des ennemis prêts à se rendre, il fut battu et pris par eux. Lusignan seul, avec les Cypriotes et les Vénitiens, accomplit son serment, attaqua les Turcs, descendit en Égypte et s'empara d'Alexandrie; mais une terreur panique de ses troupes le força d'abandonner sa conquête; il rentra dans son île; les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens retournèrent dans leur patrie chargés de butin.

Jean Paléologue, semblable au dernier prince latin que son aïeul avait détrôné, ne trouvant point de ressources dans son courage, quitta sa capitale et courut mendier sans succès des secours en Occident. Arrivé à Rome, il abjura la religion grecque, et demanda au pape de l'argent; on ne lui donna que des festins. Voyages de l'empereur.

Son dessein était d'aller en France; mais il sut que Charles V, occupé alors du soin de reconquérir son royaume, ne pouvait lui offrir d'appui.

L'empereur se rendit à Venise; il y fut arrêté pour dettes; Andronic, son fils aîné, refusa de les payer. Manuel, le second de ses enfans, racheta sa liberté.

Enfin il s'embarqua pour venir à Constantinople, n'ayant rien obtenu du pape que le con-

seil d'emmener avec lui un brave et fameux corsaire, nommé Dagut, « capable, disait-il, de » relever la marine grecque. »

Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dont la vaillance et l'ardeur donnaient quelque espoir aux Grecs, fut tué cette année dans une émeute excitée par quelques citoyens dont il avait déshonoré les filles. Les Vénitiens et les Génois, s'étant alors de nouveau déclaré la guerre, refusèrent toute assistance à l'empereur; ce malheureux prince, sans force, sans argent, sans alliés, prit le parti honteux de se livrer à la discrétion d'Amurat, dont il se rendit vassal et tributaire, à condition qu'on le laisserait régner sur les derniers débris de l'empire *.

Sa lâche soumission à Amurat.

Grégoire XI, qui venait d'être élevé au pontificat, tenta de vains efforts pour armer les princes chrétiens contre Amurat; les chevaliers de Rhodes écoutèrent seuls sa voix, et défendirent Smyrne avec succès contre les Ottomans. Un des fils de Cantacuzène, Manuel, indigné de l'avilissement de sa patrie, prit les armes, et enleva aux Turcs la ville de Phères. La vengeance d'Amurat fut prompte; il s'empara de Thessalonique; et Manuel, abandonné, se vit contraint d'implorer la clémence du vainqueur.

L'ambition du sultan ne connaissait plus de

* An 1371.

bornes; méditant la conquête de la Hongrie, il conclut, pour s'en emparer, une alliance avec les Tartares; mais le soulèvement de quelques émirs en Asie suspendit ses desseins; il marcha contre les rebelles, et donna l'ordre à son vassal Jean de le suivre dans cette expédition.

Révolte des fils d'Amurat et de Jean.

Amurat avait laissé en Thrace le commandement de ses troupes à Contus, son fils; Andronic, fils aîné de Jean, y était aussi resté. Contus, las d'obéir, se montrait impatient de régner; Andronic nourrissait dans son cœur une haine profonde contre son père, qui, pour le punir de son ingratitude, l'avait privé de son droit d'aînesse, et venait d'associer au trône Manuel, son frère cadet; les deux jeunes princes, unis par les mêmes vices et par la même ambition, conspirèrent contre leurs pères, gagnèrent les troupes et les excitèrent à la révolte *.

Amurat, informé de cet événement, repassa promptement en Europe, traînant à sa suite l'infortuné Jean, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les rebelles.

L'empereur, effrayé de ses reproches et de ses menaces, parvint avec peine, par la plus basse soumission et par les protestations les plus serviles, à désarmer le courroux de son maître.

* An 1375.

Vengeance d'Amurat.

Dès qu'Amurat parut, une partie des troupes rentra dans le devoir; le reste courut avec les princes se renfermer dans la ville de Dydymotique : le sultan l'assiégea; la résistance fut d'abord opiniâtre; mais enfin les habitans, dans l'espoir d'obtenir la conservation de leur vie et de leurs biens, capitulèrent. Le terrible Amurat ne se souvenait plus de l'exemple de Cyrus ni des leçons de Xénophon; par ses ordres on creva les yeux à son fils; la garnison entière fut noyée; les principaux chefs des rebelles se virent contraints de servir eux-mêmes de bourreaux à leurs enfans.

Le faible Jean, forcé de se montrer cruel, ordonna le supplice de son fils Andronic, et le condamna à perdre les yeux; l'exécuteur, plus humain, ne lui en brûla qu'un.

Constantinople était alors le théâtre de quelques combats; mais leur objet n'était pas la défense de l'empire; et, pendant que les Grecs supportaient en silence le joug ottoman, les flottes génoises et vénitiennes se battaient dans le port de Constantinople.

Jean favorisait secrètement les Vénitiens : tandis qu'ils se disputaient la victoire, le sultan, rassasié de vengeances, parut enfin s'apaiser; il rendit la liberté à Andronic. Ce prince, dont le supplice avait augmenté le ressentiment, se

Révolte d'Andronic, fils de l'empereur.

servit de l'or et de l'assistance des Génois pour former une nouvelle conspiration : il était plus facile de trouver, dans cette ville corrompue, des conjurés que des soldats; à la tête d'une troupe de rebelles, il force, la nuit, les portes du palais impérial, arrête son père et ses deux frères, les fait jeter en prison et s'empare du trône.

Captivité de Jean.

Un riche Vénitien, nommé Carlo Zéno, et qui prétendait descendre de l'empereur Zénon, montra seul une généreuse pitié pour un empereur trahi par son fils et abandonné par ses sujets. Prodiguant ses biens pour le délivrer, il gagna le concierge qui le gardait, parvint dans sa chambre, et le pressa d'échapper à la tyrannie en le suivant. Jean, mauvais prince, mais bon père, refusa la liberté. « Si vous ne » pouvez pas, dit-il, délivrer avec moi mes » deux fils, le barbare Andronic se vengera sur » eux de ma fuite. J'aime mieux rester dans les » fers que d'être cause de leur mort. »

Dévouement d'un Vénitien pour lui.

En vain Zéno lui représenta que le plus sûr moyen de sauver ses enfans était de recouvrer sa puissance, la résistance de Jean fut invincible.

Zéno, ayant compromis sans effet sa fortune et sa vie, se retira mécontent. Jean avait trouvé dans sa prison une de ses anciennes maî-

tresses, nommée Pétronille; elle était femme de son geolier, et avait été son agent pour correspondre avec Zéno; elle continua de servir son ancien maître. Les Vénitiens établis dans la capitale cherchèrent à former un parti pour l'empereur : Andronic, informé de leurs manœuvres, les menaça de sa vengeance; mais ils s'adressèrent au sultan, qui les protégea. L'empereur, pour recouvrer son trône, en sapa lui-même les bases; sacrifiant son pays à son intérêt, il vendit, comme le répètent tous les historiens, ses États pièce à pièce, céda Ténédos et Lesbos à Venise, promit au sultan un tribut de trente mille écus d'or, convint d'entretenir à son service douze mille hommes, et contraignit la ville de Philadelphie, en Lydie, qui jusqu'alors avait résisté aux musulmans, de se soumettre aux lois d'Amurat.

Traité honteux de Jean avec Amurat.

Le sultan donna ses ordres, tout obéit : Jean remonta sur son trône, Andronic reçut son pardon; tous deux cependant étaient indignes, l'un de régner, l'autre de vivre.

En tous lieux les Grecs éprouvaient les outrages que la faiblesse craint, attire et mérite : l'empereur de Trébisonde ayant refusé de rendre justice à un Génois, nommé Mégollo, dont on avait pillé les propriétés, ce farouche républicain arme deux galères, ravage les côtes,

prend un grand nombre de Grecs, leur coupe le nez et les oreilles, les fait saler, et les enferme dans un baril qu'il envoie insolemment à l'empereur.

Nouvelle victoire d'Amurat.

Amurat continuait sans obstacles et presque sans gloire ses conquêtes : il s'empara de la principauté d'Achaïe ; Patras lui ouvrit ses portes ; la plupart des villes de Macédoine se rendirent à lui ; Belgrade même, en Servie, reconnut ses lois. Chacun se partageait l'empire : les Vénitiens se rendirent maîtres de Corfou ; le roi de Hongrie, le krale de Servie, les Dalmates et les Valaques, ne voyant plus de barrières entr'eux et les Ottomans, réunirent leurs forces et vinrent attaquer Amurat : la bataille eut lieu près de Cassovie ; des deux côtés on montra le même courage et la même opiniâtreté ; mais les Turcs, très inférieurs aujourd'hui dans l'art de la guerre à tous les peuples d'Europe, les surpassaient alors en tactique et en discipline ; les Ottomans furent vainqueurs.

Exploits de Bajazet, fils du sultan.

Bajazet, fils du sultan, excitait par sa vaillance, par sa force, l'ardeur des siens ; il répandait la terreur et la mort dans les rangs ennemis. « Sous la massue de fer de Bajazet, dit un histo- » rien arabe, les cuirasses de fer, les casques » d'airain s'amollissaient comme la cire. »

Mort d'Amurat, remplacé par son fils.

Cette bataille fut le dernier triomphe d'Amu-

rat; il y trouva une mort digne de sa vie : comme il poursuivait les vaincus, il remarqua que presque tous les morts foulés aux pieds par son cheval étaient de jeunes Bulgares et Serves à peine arrivés à l'âge viril. Un des officiers qui l'accompagnaient lui dit : « Vous ne » devez point en être surpris : tout homme doué » de quelque raison n'oserait attaquer l'invin- » cible Amurat ; la jeunesse étourdie peut » seule être assez présomptueuse pour le com- » battre. » Tandis que le sultan recevait avec orgueil cet encens de la flatterie, un vieux soldat serve, blessé et couché parmi les morts, l'aperçoit, se relève, et enfonce un poignard dans son sein : le conquérant, en rendant le dernier soupir, entendit pour oraison funèbre les cris de triomphe de son armée victorieuse.

Bajazet *, son héritier, signala son avénement au trône par un acte de férocité que la plupart de ses successeurs imitèrent trop souvent : il fit étrangler son frère.

Le sultan entra en Moldavie, et y éprouva un échec; la révolte de quelques émirs le contraignit de repasser le Bosphore; il dépouilla de ses États son beau-père, prince de Phrygie, exigea un lourd tribut de l'empereur, et se fit suivre à l'armée par Manuel, son fils, qu'il gar-

* An 1389.

da comme ôtage. Jean, ne pouvant plus douter de la chute prochaine de l'empire, releva les fortifications de Constantinople : Bajazet le menaça de faire crever les yeux à son fils s'il ne démolissait promptement ces ouvrages. L'empereur gémit, mais obéit. La honte et le chagrin terminèrent la triste vie de ce prince, que l'excès de l'humiliation ne put déterminer à chercher une mort glorieuse; il était âgé de soixante-un ans et en avait régné cinquante.

Mort de l'empereur.

CHAPITRE VII.

MANUEL PALÉOLOGUE.

(An 1391.)

Portrait de Manuel Paléologue. — Sa fuite et son arrivée à Constantinople. — Sévérité et vengeance de Bajazet. — Sa réponse menaçante à l'ambassadeur du roi de Hongrie. — Nouvelle croisade contre les Turcs. — Marche de Bajazet sur Nicopolis. — Bataille entre les Hongrois, les Français et les Turcs. — Lâcheté des Hongrois. — Bravoure des Français. — Exploits du maréchal Boucicaut. — Entière défaite des croisés. — Défaite et fuite de Sigismond, roi de Hongrie. — Association du neveu de Manuel à l'empire. — Nouvelle croisade, commandée par Boucicaut. — Succès de ces nouveaux croisés. — Exploits de leur général. — Son retour en France avec Manuel. — Entrée de l'empereur dans Paris. — Son retour en Grèce. — Apparition de Timur, surnommé Tamerlan. — Histoire de ce chef des Tartares. — Guerre entre lui et Bajazet. — Bataille décisive entr'eux. — Défaite et captivité de Bajazet. — Magnanimité de Tamerlan. — Insultes de Bajazet. — Vengeance de Tamerlan. — Mort de Bajazet. — Soumission des empereurs Manuel et Jean à Tamerlan. — Retour et mort de Tamerlan en Tartarie. — Guerre entre les fils de Bajazet. — Élévation au trône de Mahomet, dernier fils de Bajazet. — Heureux changement dans l'empire. — Mort de Mahomet, remplacé par son fils Amurat. — Siége de Constantinople par Amurat. — Invention du canon. — Courageuse défense des Grecs. — Levée du siége. — Paix entre Manuel et Amurat. — Mort de Manuel.

Portrait de Manuel Paléologue.

Le trône allait recevoir un prince digne de

l'occuper, de le défendre, et capable même de l'affermir, si tous ses supports n'eussent pas été dégradés et rompus : Manuel était brave, généreux; on remarquait en lui à la fois une noble élévation d'âme et une grande finesse d'esprit; enfin il possédait la première de toutes les qualités pour un roi, celle qui ajoute un lustre à toutes les autres : il était animé d'un véritable amour pour sa patrie.

Lorsque son père mourut, Manuel, traîné à la suite de Bajazet, s'y voyait gardé avec soin comme ôtage, et comme garant involontaire de la servitude des Grecs : associé de nom à l'empire depuis dix-huit ans, il avait gémi sur la faiblesse de son père et de son souverain, qu'il voyait esclave de ses ennemis et tyran de sa famille. Dès qu'il apprit la mort de Jean, indigné de la chaîne où il était retenu, il brave la mort, rompt ses fers, trompe sa garde, s'échappe de Pruse et arrive dans sa capitale. Sa fuite et son arrivée à Constantinople.

Bajazet fit trembler par sa fureur et par ses menaces les officiers qui avaient poursuivi le prince sans l'atteindre; il commanda au nouvel empereur de lui prêter serment comme vassal, de lui payer un tribut, et d'admettre dans Constantinople un cadi turc pour préserver les musulmans qui s'y trouvaient de l'affront d'être jugés comme des chiens d'infidèles; enfin, dé- Sévérité et vengeance de Bajazet.

clarant le territoire qui environnait la capitale propriété musulmane, il défendit aux habitans de sortir de leur ville sans sa permission.

Manuel, préférant une chute honorable à cet abaissement honteux, refusa de se soumettre, et colora cependant de prétextes plausibles son refus, exprimé en termes nobles, mais modérés.

Bajazet furieux fit marcher contre lui trois armées : l'une, sous ses ordres, changea la Thrace en désert; l'autre, conduite par Turacan, ravagea les côtes du Pont-Euxin; la troisième, commandée par Abranetzès, attaqua l'Achaïe et le Péloponèse.

Depuis la mort des petits-fils de Cantacuzène, ces contrées étaient gouvernées par Théodore, frère de Manuel et despote de Lacédémone : sous l'administration de ce prince actif, juste et brave, cette belle partie de la Grèce semblait ressusciter : les villes avaient relevé leurs murs; les champs étaient rendus à la culture; un grand nombre d'Illyriens, appelés par lui pour repeupler ce pays, l'enrichissaient par leurs travaux et le défendaient par leurs armes. La fille du duc d'Athènes, en épousant Théodore, lui avait apporté en dot la ville de Corinthe.

Le prince grec opposa aux musulmans une vive résistance. Cependant Manuel, enfermé

dans sa capitale, privé de toute ressource pour lever et pour payer des soldats, écrivit à tous les princes chrétiens; il leur annonça que si leur imprévoyance livrait aux Turcs les débris de la Grèce, les derniers boulevards de l'empire, on verrait bientôt ce torrent s'étendre en Occident, renouveler dans toute l'Europe les calamités dont Attila l'avait rendue le théâtre, et renverser enfin partout la croix.

Sigismond, roi de Hongrie, comme le plus exposé à ce débordement de Barbares, s'arma le premier pour en arrêter les progrès. Avant de combattre il voulut négocier, et chargea son ambassadeur de demander à Bajazet sur quel droit il se fondait pour s'emparer de la Bulgarie. Sa réponse menaçante à l'ambassadeur du roi de Hongrie.

Bajazet, après avoir écouté en silence cet ambassadeur, le conduisit dans un vaste arsenal rempli d'armes de toute espèce : « Chrétien, » lui dit-il, tu veux connaître quels sont mes » droits, les voici : tu peux les compter. Ap- » prends aussi quels sont mes desseins : je sub- » juguerai la Hongrie, je me rendrai maître » de l'Allemagne; je traînerai à ma suite mon » esclave, l'empereur des Grecs; Rome me » verra dans ses murs; je déposerai au Capitole » les couronnes que j'aurai conquises, et je » ferai manger l'avoine à mon cheval sur l'au- » tel de Saint-Pierre. »

Nouvelle croisade contre les Turcs.

Sigismond fit connaître en France cette insolente bravade; elle enflamma de courroux les chevaliers français : on les vit presque tous à l'envi courir aux armes, pour venger l'honneur de l'Europe et pour défendre son culte.

Tous se montraient impatiens de secourir la Hongrie et de délivrer la Grèce; le faible Charles VI régnait alors en France; le duc de Bourgogne, oncle du roi, le gouvernait; ce duc, cédant aux instances de son fils, le comte de Nevers, permit à tous ses preux d'aller signaler leur courage en Orient.

Mille chevaliers partirent, suivis d'un grand nombre d'archers et de valets armés : on y voyait briller plusieurs princes de la maison royale; le comte d'Eu, les ducs de Bar, ainsi que les guerriers les plus célèbres alors par leurs exploits, tels que Coucy, La Trémouille, Château-Morand, et le fameux maréchal de Boucicaut, qui dans la suite défendit Constantinople, vainquit les Turcs en Asie, gouverna Gênes, força le roi de Chypre à la paix, battit les Vénitiens, fit une descente d'abord en Égypte, puis à Tunis, et trouva enfin la mort dans les funestes champs d'Azincourt.

Cette armée de héros, plus éclatante encore par le nom de ses guerriers et par l'ardeur de leur vaillance que par l'or et l'argent qui cou-

vraient leurs chevaux et leurs armures, traversa rapidement l'Allemagne, et remplit d'espoir les troupes de Sigismond.

Le comte de Nevers commandait ce corps d'élite; les princes et les principaux barons payaient seuls les frais de cette expédition. Ils entretenaient avec magnificence les chevaliers rangés sous leurs bannières.

Leur exemple fut imité par une foule d'illustres aventuriers de tous les pays, qui grossirent tellement les forces du roi de Hongrie, que ce prince put marcher contre les Ottomans à la tête de cent mille hommes.

Tandis qu'on préparait contre Bajazet ce grand armement, le sultan, qui se trouvait à Phères avec toutes ses troupes, ordonna à Théodore, à l'empereur Manuel et à leur cousin Jean Paléologue, fils d'Andronic, de se rendre près de lui; la résistance était impossible, ils obéirent *. Dès que le sultan les vit, il commanda aux officiers qui les entouraient de les décapiter. Le grand-visir osa résister à cet ordre barbare; le courage du ministre étonna son maître. Bajazet calma son courroux, mais sa clémence fut encore celle d'un barbare et d'un tyran : il ne permit aux princes de quitter son camp et de retourner dans leurs foyers qu'après avoir, en

* An 1395.

leur présence, livré à ses bourreaux les principaux officiers qui les accompagnaient; on leur coupa les mains et on leur creva les yeux.

Manuel, échappé à l'échafaud et rentré dans son palais, épousa Hélène, fille de Constantin Dragosès, prince de Macédoine. L'empereur attendait tristement dans sa capitale, qui lui servait de prison, l'arrêt que la fortune allait prononcer dans les plaines de Thrace et de Hongrie. Théodore, n'ayant pas obtenu, comme son frère, la liberté, était demeuré en ôtage dans le camp turc; peu de temps après il trouva le moyen d'échapper à la mort qui le menaçait. Les Français, à peine arrivés, se montrèrent impatiens de combattre; ils pressèrent le roi d'entrer en campagne. Les Hongrois, aiguillonnés par eux, s'emparèrent de Bodin en Romanie, prirent plusieurs autres places, et mirent enfin le siége devant Nicopolis. Les preux de France, toujours les premiers sur la brèche et les plus avant dans la mêlée, avaient tellement enhardi leurs alliés, qu'ainsi que le dit Boucicaut dans son langage naïf, « ils ne doub-
» toient de tout le monde. Hélas! poursuit-il,
» si fortune ne leur eust nui, bien pourroient
» encore bénir l'heure et le jour que telle no-
» ble compagnie de François leur étoit venue;
» mais comme fortune est souvent coustumière

» de nuire aux bons et aux vaillants, semble
» que elle eut envie du grand bien et de l'ex-
» cellente vaillance qui étoit en eux. Eh! qui
» est-ce qui se puisse garder de male fortune
» quand elle veut courir sus et nuire à qui que
» ce soit? »

Marche de Bajazet sur Nicopolis.

Nicopolis était la ville la plus forte de Romanie; tandis que les assiégeans construisaient leurs retranchemens et creusaient leurs mines, Bajazet, à la tête de quarante mille janissaires, de dix mille spahis et d'un grand nombre de troupes auxiliaires, s'avança pour secourir la ville. Sa marche fut si rapide, et la négligence des postes avancés des chrétiens fut telle, qu'il arriva près d'eux sans qu'ils en fussent avertis. A peine Sigismond eut le temps de ranger les Hongrois en bataille; dans sa précipitation même il oublia d'en donner avis aux Français, et le comte de Nevers apprit enfin, lorsqu'il était à table, que déjà les Turcs se trouvaient à la vue du camp.

Tous les chevaliers sautèrent sur leurs chevaux, prirent leurs armes, rejoignirent le roi, et virent à peu de distance les bannières de leurs ennemis.

Bajazet avait placé devant son infanterie une immense quantité de pieux aigus, serrés et croisés. Sa nombreuse cavalerie les cachait aux

regards des chrétiens et couvrait le front de la ligne.

Bataille entre les Hongrois, les Français et les Turcs.

Le signal du combat est donné; l'armée de Sigismond marche en bon ordre ; à son approche, la cavalerie musulmane s'ouvre et se retire avec célérité sur les deux ailes de l'infanterie, qui, tranquille à l'abri de ses palissades, fait pleuvoir sur les chrétiens une nuée de traits.

Lâcheté des Hongrois.

Les Hongrois, plus propres aux escarmouches qu'aux batailles, et qui, semblables aux Parthes, se montraient plus prompts à fuir et à poursuivre qu'à combattre, s'arrêtent à la vue des palissades, se débandent et se dispersent. Un seul corps, commandé par le comte de Hongrie, tient ferme et reste près des Français.

Boucicaut, indigné de cette lâche retraite, s'écrie : « Beaux seigneurs, que faisons-nous » ici ? Nous lairons-nous, en cette manière, » larder et occire lâchement ? Ah ! sans plus » tarder, courons vitement à eux, requérons-» les hardiment; hâtons-nous et évitons ainsi » les traits de leurs arcs. »

Bravoure des Français.

A ces mots et à l'ordre du comte de Nevers, tous les Français se précipitent sur les palissades : en vain les pieux aigus s'enfoncent dans les flancs de leurs coursiers, en vain les lances et les cimeterres des Ottomans frappent leurs casques et leurs cuirasses; pareils au sanglier

qui redouble de fureur quand il est blessé, ils s'acharnent au combat, n'écoutent les cris de leurs compagnons mourans que pour les venger, arrachent, renversent, forcent les palissades, enfoncent les janissaires, et, sans s'apercevoir que tout les abandonne, ils poursuivent leur victoire et s'élancent intrépidement au milieu de la foule innombrable des musulmans, épouvantés de leur courage.

« Ah! noble contrée de France, peut-on ré-
» péter ici avec l'historien de ces prouesses, ce
» n'est mie de maintenant que tes vaillants
» champions se montrent hardis et fiers entre
» toutes les nations du monde; car bien l'ont
» de coustume dès leurs premiers commence-
» ments, comme il appert par toutes les his-
» toires qui des faicts de batailles, où François
» ayent été, font mention; et mêmement celle
» des Romains et maintes autres qui certifient
» que nulles gents du monde oncques ne furent
» trouvés plus hardis et mieux combattants,
» plus constants ni plus chevalereux que les
» François; et peu trouve-t-on de batailles où
» ils ayent été vaincus que ce n'ait été par tra-
» hison ou par la faute de leurs chevetains. Et
» encore, osai-je plus dire de eux, que quand
» il advient que ils ne s'employent en faicts de
» guerre, et que ils sont à séjour, ce n'est mie

» leur coulpe, ains est la faute de ceux à qui » appartiendroit à les embesogner. Si est dom- » maige quand il advient que gents tant che- » valereux n'ont chefs selon leur vaillance et » hardiesse; car choses merveilleuses feroient. »

Le comte de Hongrie, avec sa faible troupe, se montrait digne émule des Français. Quinze mille Turcs étaient tombés sous leurs glaives; le sultan avait été blessé par eux; mais un tel triomphe précédait un funeste deuil; que pouvait devenir une poignée de guerriers entourés par une armée immense, au milieu de laquelle leur fougue héroïque les avait précipités? La foule des musulmans leur coupait toute retraite; la fuite du roi de Hongrie leur ôtait tout espoir de secours.

Après quelques momens d'une inaction que produisaient l'étonnement et la terreur, les Ottomans, honteux de reculer devant un si petit nombre de combattans, les comptent, se rassurent, se rallient, s'animent mutuellement, et tombent en masse de tous côtés sur ces héros foulés, lassés, accablés de fatigue, épuisés de sang, couverts de blessures et privés de leurs coursiers.

Exploits du maréchal Boucicaut.

Assaillis de toutes parts, ils vendirent encore cher leur défaite; Boucicaut surtout, dont le désespoir augmentait la force, épouvantait tel-

lement les Sarrasins par sa tranchante épée, que long-temps ils firent autour de lui un vaste cercle élargi par la peur; évitant son redoutable fer, ils lui lancèrent de loin leurs dards, leurs boucliers, leurs massues, jusqu'à ce qu'il en fût accablé : enfin tous ces héros succombèrent; une partie périt; l'autre, plus infortunée, fut chargée de chaînes et traînée aux pieds du sultan *.

Entière défaite des croisés.

Bajazet se montra indigne de la victoire; il fit trancher la tête à tous ces nobles prisonniers, et n'épargna que les princes, dont il espérait tirer une forte rançon. La déférence respectueuse de ces princes pour le brave Boucicaut fit sentir aux Barbares que la vie d'un héros pouvait être d'un aussi grand prix que celle des parens d'un roi; ce calcul arrêta le glaive déjà levé sur la tête du guerrier; il partagea la prison du comte de Nevers.

Charles VI, voulant racheter ces illustres captifs, envoya au sultan des présens magnifiques pour ce siècle, un grand nombre d'oiseaux dressés pour la chasse, des draps écarlate fabriqués à Reims, et des tapisseries sorties des manufactures d'Arras.

Lorsque ces nobles captifs recouvrèrent leur liberté, le comte de Nevers, suivant la stipu-

* An 1396.

lation du traité, offrait avec ses compagnons de jurer qu'il ne porterait plus les armes contre Bajazet.

« Ce serment est inutile, répondit le fier sul-
» tan; je ne crains ni toi, ni tous les guerriers
» de ton pays. Cours, faible ennemi, leur por-
» ter la nouvelle de ta défaite; excite leur cou-
» rage, rassemble-les tous, et, si tu te sens le
» désir de revenir avec eux me demander ta
» revanche, tu me verras prompt à te la don-
» ner. »

Les suites de ce désastre devinrent funestes à l'empire: les Turcs vainqueurs trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense; ils furent éblouis du luxe qui brillait dans les tentes des Français; presque toutes, comme des tentes royales, étaient meublées en soie et remplies de riche vaisselle.

Défaite et fuite de Sigismond, roi de Hongrie.

Bajazet poursuivit avec ardeur les Hongrois, les coupa, les tailla en pièces. Sigismond, vivement pressé, ne put regagner ses États; n'échappant à la captivité que par une prompte fuite, il vint chercher un asile à Constantinople *.

Le sultan somma Manuel de lui livrer sa capitale; Manuel, préférant la mort à cette lâcheté, refusa de se rendre. Bajazet irrité se montrait

* An 1397.

résolu à l'assiéger; mais son grand-visir le détourna de ce dessein, en lui faisant craindre que la chute de Constantinople ne soulevât et n'armât contre les Turcs toute la chrétienté.

Les barrières de la ville de Constantin étaient devenues les frontières de l'empire, et, dans cet état déplorable, l'ambition des princes s'en disputait les débris. L'éclat trompeur d'un tronçon de sceptre fascinait encore leurs yeux, et Jean Paléologue, neveu de Manuel, s'efforçait, au milieu des plus éminens périls, non de défendre la couronne, mais de s'en emparer, en faisant valoir contre Manuel les droits qu'il prétendait tenir d'Andronic, son père *.

Association du neveu de Manuel à l'empire.

Bajazet, certain de profiter de ces dissensions, les fomenta; pour accélérer la ruine de ses ennemis, il appuya les prétentions de Jean. Manuel ne pouvait résister à leurs efforts réunis; cédant avec prudence au temps, il partagea sa couronne avec son neveu. L'honneur français blessé fondait la dernière espérance de l'empereur, elle ne fut point trompée; bientôt il vit arriver à son secours Boucicaut avec une flotte et seize mille braves.

Nouvelle croisade, commandée par Boucicaut.

L'apparition de ces chevaliers répandit la joie parmi les Grecs et la crainte chez les Ottomans. Ces preux forcèrent le passage du Bos-

Succès de ces nouveaux croisés.

* An 1399.

phore, délivrèrent Constantinople du fléau de la famine, battirent en plusieurs rencontres les musulmans, les contraignirent de s'éloigner, descendirent en Asie, s'emparèrent de plusieurs villes, assiégèrent Nicomédie, la prirent d'assaut et en passèrent la garnison au fil de l'épée.

Exploits de leur général.

Pendant l'espace d'une année, l'infatigable Boucicaut harcela sans cesse les Turcs, garantit de leurs attaques les environs de la capitale, et, par des prodiges de valeur presque fabuleux, immortalisa son nom.

Ces heureux efforts de seize mille Français durent prouver aux Grecs qu'ils ne devaient leurs calamités et leur décadence qu'à leur corruption et à leur pusillanimité. Manuel, accompagné d'un petit nombre de braves, se montra constamment digne de son défenseur, dont il partageait les travaux, les fatigues, les périls et les lauriers. Cependant les Français faisaient chaque jour des pertes qu'aucun renfort ne réparait; le trésor vide ne pouvait assurer leur subsistance; les Grecs les admiraient sans les imiter; en vain leurs glaives éclaircissaient les rangs des ennemis, la masse énorme de ces Barbares se renouvelait sans cesse. Après une année de combats, Boucicaut se vit contraint de déclarer à l'empereur qu'il était forcé de re-

Son retour en France avec Manuel.

tourner en France; il lui conseilla de l'y suivre, afin d'échauffer par sa présence le zèle des chrétiens.

Manuel y consentit; avant de partir, il confia les rênes du gouvernement et la défense de la ville à son neveu *, et se rendit d'abord en Italie : Venise, Florence et Gênes plaignirent ses malheurs, mais ne lui accordèrent aucun secours; Visconti, duc de Milan, plus généreux, ouvrit pour lui son trésor; enfin il arriva en France, et y reçut les hommages que la générosité française rend toujours à l'infortune lorsqu'elle est illustrée par le courage.

L'empereur fit son entrée à Paris le 3 juin de l'année 1400; deux mille bourgeois armés l'attendaient à Charenton; le chancelier, trois cardinaux et le parlement le reçurent à la barrière. Le roi et les princes de sa famille allèrent au devant de lui; il traversa la ville avec eux, monté sur un superbe coursier; il était décoré des ornemens impériaux, et couvert d'une robe de soie, dont la blancheur était, suivant la coutume des Grecs, un emblême de deuil et de tristesse. Entrée de l'empereur dans Paris.

Chacun admirait les nobles traits de ce monarque guerrier; sa chevelure et sa barbe blanches, son grave maintien, rappelant ses fréquens

* An 1400.

combats et ses longs malheurs, le rendaient vénérable à tous.

Charles VI le logea dans le Louvre; au banquet ainsi que dans toutes les fêtes, Manuel occupa la place d'honneur.

Le roi, les princes, les chevaliers, tous lui promirent les secours de leurs armes. Il fit aussi un voyage en Angleterre; Henri IV, mal affermi alors sur son trône, ne put donner à l'empereur grec que des espérances.

De retour à Paris, il y fut témoin d'un malheur dont les suites devinrent funestes à la France. Charles VI tomba en démence; l'ambition des princes déchira le royaume, ébranla le trône, attira ses ennemis naturels dans son sein, et priva l'infortuné Manuel du seul appui sur lequel il comptait.

Son retour en Grèce.

Ce prince, renonçant à tout espoir, repassa les Alpes, s'embarqua et rentra dans la Grèce *; il ne l'aurait pas retrouvée libre si elle n'avait été défendue que par le faible Jean Paléologue; mais Château-Morand, guerrier français, resté à Constantinople avec cinq cents braves, par l'ordre de Boucicaut, avait, pendant ces deux années, vaillamment résisté à la faiblesse de la cour, aux terreurs des Grecs et aux attaques des musulmans.

* An 1402.

Apparition de Timur, surnommé Tamerlan.

Cependant Bajazet, délivré de la crainte des Français par les troubles de leur pays, renouvelait ses sommations, ses menaces, et se préparait à consommer la ruine de l'empire des Grecs, lorsque du fond de l'Orient on vit paraître un conquérant plus terrible encore que ce fameux Gengis dont il descendait. Manuel, se croyant perdu, ne songeait qu'à s'ensevelir sous les décombres de sa capitale; mais soudain il vit ses périls disparaître et sa fortune se relever par les armes et par les victoires de Tamerlan *.

Histoire de ce chef des Tartares.

Timur, que les Tartares appelèrent Tamerlan parce qu'une blessure l'avait rendu boiteux, accrut la liste fatale des Alexandre, des Attila, des ravageurs du monde, de ces phénomènes sinistres dont la sanglante apparition excite à la fois l'admiration et la terreur. Il fut un de ces hommes destinés par le ciel à parcourir, à étonner, à dominer, à opprimer la terre et à la dépeupler.

L'envie, qui grandit sans cesse la gloire en l'attaquant, lui reprocha lâchement son honorable infirmité, lui supposa une naissance obscure, et s'efforça de faire croire qu'il avait quitté la charrue pour parvenir au trône; cependant la plupart des historiens musulmans et grecs

* An 1402.

attestent qu'il était du sang de Gengis, au moins par les femmes; son cinquième aïeul avait été visir de Zagathay, khan de Transoxiane; ses ancêtres gouvernaient le canton de Kash, comme chefs héréditaires.

Timur naquit dans le village de Sabzar, à treize lieues de Samarcande. Les temps de troubles sont presque toujours les époques où se forment, croissent et brillent les grands caractères. La famille des khans de Zagathay venait de s'éteindre; l'anarchie entourait le berceau de Timur, tous les princes de ce pays se disputaient l'autorité. Le khan de Kashgar, appuyé d'un corps nombreux de Gètes et de Kalmoucks, voulut s'emparer de la Transoxiane; tous les émirs défendaient contre lui leur indépendance; Timur, alors âgé de douze ans, tira pour la première fois son cimeterre, et se distingua entre les plus braves par son audace.

Malgré leur résistance, la Transoxiane fut subjuguée; Timur, à vingt-cinq ans, méditait la délivrance de sa patrie; sa seule puissance était encore l'opinion; son nom, déjà illustré par son courage, rallia autour de lui les principaux émirs, qui lui jurèrent de seconder ses efforts.

Il les attendit vainement sept jours sur les montagnes de Samarcande. Le khan de Kash-

gar avait découvert et déjoué leur complot : ses troupes poursuivirent Timur, qui se retira dans un désert avec soixante Tartares.

Là, mille Gètes vinrent l'attaquer : il les repoussa et en tua un grand nombre; mais la mort de presque tous ses compagnons avait payé cette victoire, il ne lui en restait que sept. Poursuivi de nouveau, il fut atteint, pris et enfermé dans un donjon avec sa femme.

Timur brise les portes de sa prison, combat seul les soldats qui le gardent; son intrépidité excite l'admiration du chef de la troupe ennemie; il profite de sa surprise ou de sa générosité, s'échappe, traverse l'Oxus, et traîne pendant plusieurs mois dans les déserts la vie errante d'un proscrit.

Long-temps le bruit de sa mort fut répandu. Le vainqueur de la Transoxiane gouvernait ce pays en tyran; quelques émirs, las de cette oppression, prennent les armes; trois d'entr'eux rassemblent quelques troupes : arrivés près des frontières, dans un canton qui leur était inconnu, ils cherchent des guides; un Tartare s'offre à leurs regards, c'était Timur, et l'apparition de ce guerrier qu'ils croyaient perdu leur présage la victoire.

Tamerlan, qui, rapide comme César dans ses conquêtes, écrivit comme lui ses commentaires,

raconte ainsi son retour au milieu des premiers compagnons de ses combats : « A ma vue, dit-» il, leur joie éclate en transports ; ils sautent » à terre, se jettent à mes pieds, les arrosent » de larmes, et baisent mes étriers ; moi, non » moins attendri qu'eux, je descends de mon » coursier, je les serre dans mes bras, je pose » mon turban sur la tête du premier, je passe » mon écharpe au cou du second, je donne mon » habit au troisième, et nous invoquons en-» semble le maître du ciel. Je les conduis en-» suite dans ma retraite ; nous célébrons notre » réunion par un festin joyeux ; l'espérance et » la liberté embellissent pour nous le désert. »

Bientôt le nombre de ces braves s'accroît ; plusieurs tribus se rangent sous leurs enseignes. Timur, à leur tête, rentre dans son pays, attaque, enfonce, poursuit, disperse les dominateurs de sa patrie ; la Transoxiane est délivrée par son courage, et ses égaux le choisissent pour maître.

Ils lui donnèrent d'abord pour collègue Houssein, frère de sa femme : le partage du pouvoir fit naître entr'eux des querelles ; celles des Tartares sont presque toujours terminées par le cimeterre, Houssein périt ; les tribus réunies en diète, nommée dans leur langue *couraltai*, proclamèrent Tamerlan empereur.

Il était alors âgé de trente-cinq ans; quoique revêtu du pouvoir suprême, croyant devoir rendre hommage à la mémoire de Gengis, il décora du titre de khan un officier qui servait sous lui, et qui descendait de ce conquérant. Tel fut le commencement de la vie guerrière et politique de ce Tartare fameux, qui bientôt remplit la terre de son nom, et ajouta vingt-six couronnes à celle de Zagathay.

Kharisme et Candahar furent ses premières conquêtes; ses armes envahirent la Perse. Ibrahim, prince de Schirvan, vit ses armées détruites, et fut contraint de se prosterner sur les marches du trône de Tamerlan. Il avait promis au vainqueur un tribut de neuf esclaves, et n'en amena que huit; comme l'empereur en paraissait surpris : « Je suis le neuvième, » dit le flatteur couronné. Un sourire de mépris paya sa bassesse.

La Perse tout entière passa sous la domination des Tartares; mais la bataille qui consomma cette conquête faillit devenir le terme des exploits de Tamerlan. Le plus faible et en même temps le plus brave de ses ennemis, un prince persan, nommé Mansout, désespéré de se voir vaincu, se précipite avec quatre mille cavaliers sur les rangs de l'armée tartare, la perce, renverse tout ce qui lui résiste, pénètre

jusqu'à l'empereur, et ne périt qu'après avoir brisé par son cimeterre le casque de son vainqueur.

Tamerlan s'empara d'Ormuz, de Bagdad, prit Édesse, et pénétra dans le Turkestan, sous prétexte de se venger de la protection accordée aux Gètes par Bajazet. Le récit de ses conquêtes serait le sujet d'une longue histoire; semblable au torrent qui s'enfle des eaux de tous les pays qu'il parcourt, le héros tartare, voyant sans cesse ses forces s'accroître, devint rapidement le maître des vastes contrées situées à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne.

Il entra en Russie : Moscou le vit devant ses murailles; cette ville allait tomber sous ses coups, des intérêts plus pressans le rappelèrent au midi de son empire. Mais les Moscovites superstitieux crurent leur délivrance miraculeuse, et l'attribuèrent à une image de la Vierge qu'ils regardaient comme leur palladium.

Les Tartares livrèrent aux flammes Astracan révoltée; Tamerlan leur proposa la conquête de l'Inde : ils murmuraient comme les Macédoniens contre cette entreprise lointaine; mais Tamerlan vainquit leur résistance, en leur faisant promettre des victoires faciles et d'immenses richesses par un fanatique que ces hordes cré-

dules disaient inspiré. La superstition surmonta la crainte.

Timur suivit d'abord les traces d'Alexandre et traversa l'Indus; mais, s'élançant au-delà des bornes qui avaient arrêté le héros grec, il poursuivit sa course jusqu'à Delhi, détruisit l'armée nombreuse du sultan Mahmoud, le contraignit de fuir, livra ses États au pillage, passa le Gange, côtoya les montagnes du Nord, traversa le Thibet, et revint dans sa patrie, chargé de toutes les richesses de l'Orient.

Il avait atteint sa soixante-troisième année, et la vieillesse ne refroidissait pas son ardeur. Le bruit des conquêtes de Bajazet était arrivé jusqu'à lui, sur les bords du Gange; la gloire de ce rival tourmentait son orgueil : à peine laisse-t-il ses guerriers jouir à Samarcande d'un court repos; l'Orient soumis ne suffit plus à son ambition, il médite la conquête de l'Occident.

Sa proclamation annonce aux Tartares qu'ils doivent encore combattre sept ans loin de leurs foyers. A la tête de son immense armée, il vole en Géorgie et la soumet. Le vaste intervalle qui séparait autrefois les Mongols des Ottomans avait disparu; ces peuples étaient devenus voisins, rivaux et ennemis. L'Euphrate ne traçait entr'eux que des limites incertaines, sujet

perpétuel de disputes et de combats. Un autre motif apparent de ces querelles était le reproche qu'on se faisait mutuellement de protéger les mécontens et les rebelles. Mais il existait une cause plus réelle de leur inimitié : Timur ne voulait point d'égal, ni Bajazet de maître.

Guerre entre lui et Bajazet.

Une correspondance injurieuse servit de prélude à leurs combats. « Tu sais, disait Timur à » Bajazet, que mes armes m'ont rendu maître » de l'Asie. Les monarques de ces contrées » se tiennent respectueusement rangés à ma » porte, ou prosternés au pied de mon trône. » La fortune même, vaincue par moi, n'a plus » d'autre soin que de veiller à ma prospérité.

» Égaré par les prestiges d'une fausse gran- » deur, tu te crois un héros pour avoir rem- » porté quelques triomphes obscurs sur de vils » Bulgares, sur des Hongrois inconnus, sur des » Grecs amollis! La faveur du prophète t'a fait » seule vaincre ces misérables chrétiens.

» Ton zèle pour notre religion, ton obéis- » sance au Coran, m'inspirent encore quelques » égards pour toi, suspendent mon glaive près » de te frapper, et m'empêchent, en détrui- » sant ton pays, d'abattre ce boulevard des mu- » sulmans. Profite, crois-moi, de cette pitié; » hâte-toi d'ouvrir les yeux; désarme par ton

» repentir et par ta soumission mes foudres qui » menacent ta tête ! Songe que tu n'es à mes » regards qu'un insecte ; si tu irrites mes élé- » phans, ils t'écraseront sous leurs pieds. »

Bajazet répondit à ces injures par des menaces non moins arrogantes, et par un récit pompeux de ses victoires. « Je les dois, disait- » il, à ma seule vaillance ; tu n'as obtenu les » tiennes que par la trahison ou par la lâcheté » de tes ennemis. Je sais que tu traînes à ta » suite une armée innombrable ; mais que » peuvent les fragiles flèches de tes Tartares, » toujours prêts à fuir, contre les cimeterres » de mes janissaires invincibles ! Vainement tu » te plains que je protége les princes infortunés » qui veulent échapper à ta tyrannie. Oseras-tu » les venir chercher sous mes tentes ? Braver » ma colère, c'est courir à la mort.

» Éloigne-toi d'Erzeroum et des rives de » l'Euphrate ; ces contrées m'appartiennent. Si » elles te paient les tributs qu'elles me doivent, » j'irai moi-même les reprendre dans les murs » de Tauris et de Samarcande.

» Tes menaces ne m'inspirent qu'un profond » mépris ; je te défie au combat : si tu me vois » fuir devant toi, puissent trois fois mes femmes » m'être enlevées ! Et toi, si tu n'as pas le cou- » rage de m'attendre en plaine, puissent les

» compagnes de ta couche ne revenir dans ton » lit qu'après être trois fois entrées dans celui » d'un étranger ! » Une guerre furieuse suivit ces cartels grossiers.

Timur, après plusieurs assauts inutiles, s'empara de la forteresse de Siva. Indigné de la résistance opiniâtre de quatre mille Arméniens qui l'avaient vaillamment défendue contre lui, il fit enterrer vifs ces infortunés, dont les seuls crimes étaient le courage et la fidélité.

Avant de marcher contre Bajazet, Timur conquit la Phénicie, la Palestine, attaqua l'Égypte, battit les mamelucks, entra vainqueur dans Memphis, et porta ensuite ses armes en Syrie.

Il força les portes d'Alep; là, comme il sut que les zélés musulmans s'indignaient de voir les enfans de Mahomet se déchirer entr'eux au lieu de se réunir contre les chrétiens, et qu'ils l'accusaient d'impiété, il demanda publiquement à un docteur syrien quels étaient les vrais martyrs, des Tartares ou des Turcs moissonnés par la mort dans cette guerre de musulmans contre musulmans.

« L'intention seule le décide, » dit le docteur. « Le ciel ne la rend pas douteuse, répliqua » Timur peu satisfait de cette réponse subtile. » Je ne fais qu'obéir aux ordres célestes. Un

» vieillard boiteux et décrépit, tel que vous » me voyez, pourrait-il conquérir la terre s'il » n'était pas l'instrument de Dieu ? »

Les hommes qui outragent le plus la justice par leurs actions se croient cependant forcés de lui rendre hommage par leurs paroles : en envahissant le monde, Timur parlait toujours de sa modération, de l'ambition de ses ennemis qui le contraignaient à la guerre; il vantait sans cesse son humanité, tandis que par ses ordres le sang coulait à grands flots dans les villes conquises. Une nombreuse armée égyptienne vint au secours de la Syrie, les Tartares la dispersèrent : Alep et Damas furent livrées aux flammes.

Après s'être rendu maître de plusieurs provinces, Tamerlan, à la tête de huit cent mille hommes, pénétra dans l'Anatolie, occupa Césarée, et investit la ville d'Angora. Ce fut dans la plaine qui entourait cette ville, connue aussi sous le nom d'Ancyre, que Bajazet, avec quatre cent mille Turcs, vint livrer une bataille décisive à son formidable rival *. Bataille décisive entr'eux.

Ce champ fameux semblait destiné par le sort à flétrir et à élever tour à tour de grandes renommées : ce fut dans le même lieu qu'autrefois Pompée vainquit Mithridate.

* An 1402.

La force, le courage des janissaires, l'impétuosité des spahis, avaient suffi jusque-là pour rendre Bajazet vainqueur des Grecs, des Bulgares et des Hongrois. Maintenant il avait à combattre un ennemi qui lui opposait des troupes disciplinées, une cavalerie dressée aux évolutions, et trente années d'expérience dont une tactique savante était le fruit.

De tous les conquérans barbares, Tamerlan fut le seul qui fit la guerre avec art. Son armée était rangée méthodiquement sur plusieurs lignes qui s'appuyaient mutuellement : on le vit presque toujours, dans toutes les batailles qu'il donna, diriger par échelons ses attaques sur le centre de ses ennemis. Après un premier effort, le corps de bataille renouvelait cette attaque, et une forte réserve lui servait, après de longs combats, à réparer le désordre ou à compléter la victoire.

Jamais il n'eut une lutte plus terrible à soutenir que dans cette journée; on voyait des deux parts la même bravoure, le même fanatisme, une égale soumission aux arrêts du destin, une semblable confiance dans la force de leurs armes. Les deux armées s'étaient également illustrées par de nombreux triomphes; mais l'armée tartare portait l'admiration et le dévouement pour son chef jusqu'à l'enthousiasme; celle de Baja-

zet, au contraire, était disposée à la sédition.

Vainement ce prince redoubla d'efforts pour animer ses troupes par son exemple, vainement il remplit dans cette action tous les devoirs de général et de soldat; au premier choc, il se vit affaibli par la coupable défection de son fils Soliman, qui s'éloigna du champ de bataille avec le corps qu'il commandait.

Les Tartares auxiliaires qui servaient sous ses enseignes avaient été secrètement gagnés par les émissaires de Tamerlan; ils désertèrent et passèrent du côté de l'ennemi : les troupes levées en Anatolie imitèrent leur exemple. Bajazet, se surpassant lui-même, répara quelque temps ces pertes par des prodiges de valeur. Les cuirassiers grecs, secondant son courage, chargèrent avec impétuosité, et enfoncèrent les premières lignes des ennemis. Mais la fuite simulée des Tartares trompa leur ardeur; ils les poursuivirent trop vivement, se débandèrent, virent leur retraite coupée, et bientôt, accablés par le nombre, ils succombèrent tous glorieusement.

Il ne restait plus à Bajazet que ses braves janissaires entourés par une armée immense. Ils lui opposèrent une résistance digne de leur renommée : semblables à une forte muraille, il fallut de longs assauts pour les démolir, et le

Défaite et captivité de Bajazet.

nombre épouvantable de leurs morts illustra leur défaite.

Lorsque Bajazet, qui avait mille fois tenté de périr avec eux, les vit moissonnés, il prit la fuite; mais le khan de Zagathay, volant à sa poursuite, l'atteignit et le fit prisonnier.

Cette victoire éclatante livra aux armes de Tamerlan l'Anatolie tout entière. Burse, Nicée lui ouvrirent leurs portes; Smyrne résista, mais il la prit d'assaut.

Toutes les provinces d'Asie devinrent la proie du conquérant tartare. Soliman transporta en Europe les trésors de son père et les débris de son armée.

Magnanimité de Tamerlan. Bajazet vaincu fut conduit à la tente de Tamerlan. L'empereur tartare alla au devant de lui, lui tendit la main et le fit asseoir à ses côtés : « Vous avez, lui dit-il, dicté vous-même » et subi les arrêts du destin; votre infortune » est votre ouvrage; vous êtes blessé par les » épines de l'arbre que vous avez planté de vos » propres mains.

» Considérant en vous le héros et le défen- » seur des musulmans, je voulais non-seulement » vous épargner, mais vous secourir et joindre » mes armes aux vôtres contre les chrétiens; » vous avez protégé mes ennemis, violé mes » droits, bravé mes menaces et méprisé mon

» àmitié : ainsi c'est par votre faute que je me » suis vu forcé de lever mon glaive sur vous, » et de livrer votre empire à mon invincible » armée.

» Vous ne m'avez que trop fait connaître quel » aurait été mon sort et celui de mes soldats si » nous avions été vaincus. Mais rien n'est plus » méprisable à mes yeux que la vengeance : » dissipez donc vos craintes; votre vie est en » sûreté; et puisse ma clémence acquitter en- » vers l'Éternel la reconnaissance que je lui » dois ! »

Après avoir ainsi parlé, il remit entre les bras du sultan sa femme Espina, son fils Musa, ainsi que leur fille; Bajazet les embrassa, répandit sur eux des larmes amères, et garda devant son vainqueur un morne et farouche silence.

Tamerlan fit rendre à ces princes infortunés les honneurs dus à leur rang. Lorsqu'il fut arrivé à Burse, il y célébra sa victoire par des fêtes pompeuses : au milieu de ces solennités, Tamerlan, ayant appelé devant lui son illustre captif, lui donna un sceptre, plaça une couronne sur sa tête, et lui promit de le rétablir sur le trône; mais Bajazet, tombé du faîte de la gloire dans les fers, repoussa comme un don odieux la couronne avilie et le sceptre tributaire qu'on lui offrait. Insultes de Bajazet.

Son courroux était plus difficile à dompter que son armée; son vainqueur ne pût fléchir sa haine : le fier sultan regardait ces prétendus bienfaits d'un ennemi comme de nouvelles insultes; il n'y répondit que par des injures.

Tamerlan, quelques jours après, lui ayant envoyé des faucons et un équipage de chasse, Bajazet, aigri par le malheur, crut que ce présent était un outrage fait pour lui rappeler l'oisiveté à laquelle il était condamné désormais. « Apprenez à votre maître, dit-il à l'officier » qu'on lui avait envoyé, apprenez à ce Tar- » tare que j'accepte son présent. La chasse est » en effet un divertissement royal, et qui me » convient mieux qu'à un brigand tel que lui. »

Vengeance de Tamerlan.

La hauteur injurieuse et la violence opiniâtre du sultan enflammèrent le courroux de l'empereur tartare. Cessant de se montrer généreux, Tamerlan devint féroce : il enferma, dit-on, Bajazet dans une cage de fer qu'on traînait partout à sa suite; et souvent même, le faisant sortir de cette prison pour l'outrager, il se servait de son corps comme de marchepied pour monter sur son cheval. Enfin, pour comble d'opprobre, il forçait, à ses yeux, la sultane et sa fille de le servir à demi nues dans ses festins.

Ces horreurs, plus dégradantes encore pour

le tyran que pour la victime, ont été regardées comme une fable par Voltaire et par plusieurs écrivains modernes, qui les attribuent à la haine des historiens grecs et turcs. Le prince Cantemir n'en fait aucune mention, et beaucoup d'auteurs ne parlent que de l'accueil honorable fait au captif par son vainqueur. Ce qui est certain, c'est que la honte et le chagrin terminèrent les jours de Bajazet en Pisidie, neuf mois après sa défaite. Mort de Bajazet.

Tamerlan honora sa tombe de quelques larmes, fit célébrer avec pompe ses obsèques dans la ville de Burse, envoya de magnifiques présens à son fils Musa, et lui donna l'Anatolie en souveraineté.

La chute de Bajazet, délivrant Constantinople du plus éminent péril, répandit une vive joie parmi les Grecs et les Français. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Tamerlan, qui leur promit sa protection.

Les descendans de Constantin étaient alors si déchus de leur ancienne grandeur, que le mot de *protection* n'était pas une insulte pour eux : ils n'auraient cependant point tardé à sentir le poids de cette redoutable amitié si Tamerlan avait pu, comme il le projetait, venir à Constantinople ; mais il ne possédait point de flotte, et le Bosphore arrêta sa marche.

Soliman, qui était en Thrace, implora sa clémence, et reçut de lui l'investiture de la Romanie.

Soumission des empereurs Manuel et Jean à Tamerlan.

Les empereurs Manuel et Jean se reconnurent ses tributaires, et lui jurèrent obéissance. L'empire de cet heureux conquérant s'étendait de l'Irtisch au golfe Persique, et des rives du Gange aux murs de Smyrne.

Des possessions si vastes étaient encore trop étroites pour son ambition sans bornes. Dans son camp, en Asie-Mineure, il avait conçu le projet gigantesque de la conquête de la Chine et de l'Europe. Il voulait, disait-il, renverser les idoles dans Pékin et la croix dans Rome.

Retour et mort de Tamerlan en Tartarie.

Remettant l'éxécution de ce dessein à l'année suivante, il retourna en Tartarie, acheva la conquête de la Géorgie, apaisa les troubles de la Perse révoltée, et rentra triomphant à Samarcande : là, il reçut sur son trône les ambassadeurs de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Russie, de la Grèce et de l'Espagne. Six de ses petits-fils furent mariés avec pompe; ses fêtes eurent un éclat proportionné à celui de ses conquêtes. Jamais on n'en vit aucune, dans Rome même, décorée de plus de trophées.

Tout était grand dans ses jeux comme dans ses actions : il donna un festin; ses convives furent tout un peuple et toute une armée.

Une amnistie sans exception rendit générale dans tout son empire la joie de cette solennité. Tamerlan, infatigable dans ses longues marches, ne se lassait promptement que du repos : reprenant de nouveau les armes, il se mit en marche à la tête de son armée pour envahir la Chine; mais, à cent lieues de sa capitale, la mort fit évanouir les nouveaux rêves de son ambition; elle enferma dans un étroit tombeau ce colosse que le monde entier semblait ne pouvoir contenir.

Il avait atteint la soixante-dixième année de son âge et la trente-cinquième de son règne.

Son nom, qui retentit avec tant d'éclat dans l'Orient et dans l'Occident, effraie encore la mémoire des hommes. Ses peuples, conduits trente ans par lui à la victoire, illustrés par ses exploits, enrichis par ses conquêtes, l'admirèrent trop pour le juger impartialement; d'un autre côté, l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ne le fit considérer par eux que comme un monstre : la postérité, plus impartiale, en rendant hommage à son vaste génie, à son amour, jusque-là inconnu parmi les Tartares, pour les sciences, les arts et les lettres, lui assigne justement une place éminente parmi les grands capitaines et les habiles monarques; mais elle inscrira toujours aussi au premier rang des fléaux du monde le guerrier féroce qui fit élever

à Bagdad une colonne composée de quatre-vingt-dix mille crânes humains; par ce monument atroce, Tamerlan se voua lui-même à l'exécration des siècles.

Guerre entre les fils de Bajazet.

Les princes ottomans, délivrés de la présence et du joug des Tartares, se disputèrent, les armes à la main *, la succession de Bajazet, leur père. Ces dissensions entre Josué, Soliman, Musa et Mahomet, offrirent à l'empereur Manuel une occasion favorable pour recouvrer son indépendance, pour relever son trône; et comme il était habile et courageux, il en profita.

Josué, l'aîné des fils de Bajazet, s'empara de quelques provinces; Soliman, son frère, aussi effrayé que jaloux de ses progrès, vint implorer l'assistance des Grecs et l'acheta par la cession, ou plutôt par la restitution à l'empire de la Thrace, de la Thessalie et du Péloponèse. Étrange vicissitude des choses humaines! Naguère Manuel, vassal, tributaire, ôtage, s'était vu traîné en captif à la suite des fiers musulmans, et alors un sultan se jette humblement à ses pieds pour solliciter son alliance.

Soliman, avec le secours des Grecs, marche contre Josué, le combat, le défait et le tue; mais il ne jouit pas long-temps en paix de ce

* An 1408.

cruel triomphe : Musa, son frère, appuyé par les Bulgares et les Serviens, lui déclara la guerre ainsi qu'aux Grecs, reprit sur eux la Thrace et s'empara d'Andrinople.

Ce danger commun resserra les liens de l'empereur et du sultan : Soliman épousa une nièce de Manuel; tous deux réunis vainquirent Musa: pour prix de ce triomphe, les Grecs rentrèrent en possession de l'Ionie; on leur rendit aussi plusieurs villes en Asie.

Le bonheur de Manuel fut alors troublé par la mort de Théodore, son frère, cher à Lacédémone par son courage et par ses vertus; l'empereur prononça son oraison funèbre. Manuel se montra toujours Grec par son esprit, et Romain par son courage.

La fortune rendait à l'empire plusieurs provinces, mais pauvres et dépeuplées. Pour remplir le trésor, on vendit Patras aux Vénitiens.

Manuel, dans sa prospérité, n'oubliait point l'accueil et les secours que son infortune avait trouvés en France. Ne pouvant prouver aux Français sa reconnaissance par de riches présens, il en offrit de curieux, et envoya aux bénédictins de Saint-Denis les œuvres de Denis l'Aréopagite.

La tranquillité dont jouissait l'empire ne fut pas de longue durée : Soliman s'endormit dans

le sein de la victoire; tandis qu'oubliant son camp, il se livrait aux débauches dans son harem, Musa, secouru par les Valaques, l'attaqua de nouveau et battit ses troupes dispersées. Dans ce péril, Soliman, ne fondant son espoir que sur les conseils et l'activité de Manuel, partit dans l'intention de chercher encore près de lui un appui ou un refuge; mais dans sa route il fut assassiné par des traîtres, qui portèrent sa tête à son frère.

Musa, par ce meurtre, se vit sans obstacle empereur des Ottomans : ennemi des Grecs, il reprit Thessalonique, Andrinople, et vint assiéger Constantinople avec toutes ses forces réunies. Manuel lui opposa une vive résistance; la flotte grecque, commandée par Jean Paléologue, battit celle des Ottomans. Un autre événement éloigna de la capitale le péril qui la menaçait : le dernier des fils de Bajazet, Mahomet, arbora dans Amasie l'étendard de la révolte; l'actif Manuel, saisissant cette circonstance pour affaiblir encore ses ennemis en les divisant, promit son appui au prince rebelle, alla au devant de lui jusqu'à Scutari, et le fit entrer dans la capitale : tous deux cependant, trahis par la fortune, furent vaincus dans une bataille qu'ils livrèrent à Musa; mais, ayant reçu des renforts, ils portèrent leurs armes sur

les côtes du Pont-Euxin. Musa courait à leur rencontre ; le poignard d'un assassin termina son règne et sa vie.

Élévation au trône de Mahomet, dernier fils de Bajazet.

Mahomet, n'ayant plus de rivaux, monta sur le trône, et réunit sous son autorité paisible toutes les provinces et toutes les forces de l'empire ottoman : le sultan, sincère dans sa reconnaissance, envoya des ambassadeurs à Manuel pour l'assurer que, lui devant la couronne, il n'oublierait jamais ses bienfaits, et que, tant qu'il conserverait la vie, il regarderait comme un devoir de lui montrer l'obéissance d'un fils pour son père.

Heureux changement dans l'empire.

Cette heureuse révolution avait changé la fortune de l'empire; Manuel, prompt à en profiter, rétablit l'ordre dans les provinces, réunit les débris épars de sa puissance, et obtint de son allié de nouvelles restitutions; partout la justice reprit son cours, l'agriculture son activité, le commerce sa liberté; mais cet éclat n'était qu'éphémère. Un homme de génie pouvait bien alors, à la faveur de quelques caprices du sort, étendre et relever l'empire, mais non lui rendre sa vigueur. Les mœurs étaient détruites, les courages amollis, et la vertu publique, seul esprit de vie des États, n'existait plus.

Mahomet, loin d'imiter ses belliqueux et

cruels prédécesseurs, montra aux Ottomans le phénomène rare d'un sultan pacifique et tolérant. Ses envoyés annoncèrent aux chevaliers de Rhodes qu'il se déclarait le protecteur des chrétiens. Les Vénitiens seuls éprouvèrent sa haine : autrefois outragé par eux, il leur fit une guerre implacable.

La douceur de son gouvernement ne le mit point totalement à l'abri des troubles : un imposteur, qui se disait fils de Bajazet, se révolta, trouva des partisans, rassembla des troupes, fut battu, et courut chercher un asile à Thessalonique. Manuel refusa de le livrer au vainqueur; ce refus n'altéra point l'amitié que lui avait jurée le sultan, et même, quelque temps après, Mahomet vint à Constantinople visiter son allié. Les courtisans grecs, qui depuis long-temps ne distinguaient plus la perfidie de la politique, conseillaient à l'empereur de le retenir prisonnier, dans l'espoir de pouvoir lui arracher l'abandon de la Syrie; Manuel repoussa leurs conseils avec mépris, et reçut Mahomet comme un frère.

Mort de Mahomet, remplacé par son fils Amurat.

La mort seule devait rompre l'union de ces deux princes : le sort ne tarda pas à détruire la paix passagère dont l'amitié du sultan et de l'empereur laissait jouir l'Orient; une attaque d'apoplexie trancha subitement les jours de

Mahomet *; ses visirs cachèrent soigneusement sa mort jusqu'au moment où Amurat, son fils aîné, arriva dans la ville de Pruse et se fit proclamer sultan.

Manuel prétendit que, suivant les intentions de son ami Mahomet, on devait lui confier la tutelle des jeunes frères d'Amurat. Le refus du sultan était facile à prévoir : Manuel reçut une réponse insultante; il s'y attendait; elle lui servit de prétexte pour jeter un nouveau ferment de discordes parmi les Turcs.

Les jeunes princes ottomans se trouvaient alors à Constantinople; l'empereur proclama Mustapha, l'un d'eux, sultan, et lui donna des troupes. Une partie de l'armée ottomane se déclara pour lui. Mustapha, secondé par les Grecs, s'empara de plusieurs provinces et se rendit maître de Gallipoli. Mais ce jeune sultan, égaré par l'orgueil d'un premier triomphe, regarda l'appui de Manuel comme un joug; devenant ingrat dès qu'il se crut fort, il se brouilla avec l'empereur et renvoya les Grecs. Le châtiment de son imprudence fut prompt; ses propres officiers le livrèrent aux mains d'Amurat.

Siége de Constantinople par Amurat.

Le sultan, débarrassé de cette guerre intestine, tourna toutes ses forces contre Manuel : Constantinople se vit de nouveau investie et

* An 1421.

assiégée *. Amurat en promit le pillage à ses troupes, et la possession au premier guerrier qui forcerait ses murailles.

Invention du canon.

Depuis quelque temps on avait fait en Europe une grande et fatale découverte qui changea bientôt l'art de la guerre, le sort des rois et celui des peuples : un moine, en mêlant le soufre et le salpêtre, avait créé ces foudres terrestres, plus redoutables et plus meurtrières que celles du ciel. Ce fut à l'époque du siége de Constantinople par Amurat qu'on entendit dans l'Orient l'éclat terrible du premier canon.

Un Génois, nommé Andorno, fit employer par les Ottomans cette nouvelle arme contre les murs de Constantin; elle étonna les Grecs, mais n'abattit point la fermeté de Manuel. Son activité, son exemple, réveillèrent l'antique courage : hommes, vieillards, enfans, femmes même, tout s'arma. Les Grecs, par des sorties fréquentes, lassèrent la constance des assaillans : Amurat leva le siége.

Courageuse défense des Grecs.

Levée du siége.

L'adresse de l'empereur ne contribua pas moins à ce succès que ses armes; il avait envoyé en Asie le jeune frère de Mustapha, qu'on appelait Mustaphopulle; ce prince, excité par lui, rassembla de nombreux partisans et souleva quelques provinces. Pruse et Nicée se dé-

* An 1423.

clarèrent même pour lui. Amurat, rappelé par cette diversion, courut à sa rencontre, lui livra bataille, le vainquit et le fit étrangler.

Paix entre Manuel et Amurat.

Tant de guerres et tant de révoltes avaient fatigué Amurat. Impatient de jouir du repos, il conclut la paix avec Manuel. L'empereur, qui seul avait sauvé l'empire, en connaissait toute la faiblesse. Persuadé que le secours des princes latins pourrait seul le préserver d'une destruction prochaine, il envoya des ambassadeurs à Rome pour travailler à la réunion des Églises. Mais une apoplexie foudroyante termina le cours de sa vie glorieuse; il était âgé de soixante-dix-sept ans, et en avait régné trente-quatre *. Courageux, habile, éloquent, fécond en ressources, modéré dans la fortune, ferme dans les revers, Manuel prouva qu'un homme seul, doué d'un grand caractère, peut encore soutenir un empire qui s'écroule.

Mort de Manuel.

* An 1425.

CHAPITRE VIII.

JEAN PALÉOLOGUE II.

(1426.)

Règne faible de Jean Paléologue. — Son projet sur la réunion des Églises grecque et latine. — Son départ pour le concile de Ferrare. — Son arrivée à Ferrare. — Son retour à Constantinople. — Guerre entre Amurat et Ladislas Jagellon, roi de Hongrie. — Exploits de Jean Corvin, surnommé Huniade. — Exploits et perfidie de Scanderberg. — Traité de paix entre Ladislas et Amurat. — Rupture de ce traité. — Bataille entre eux. — Défaite et mort de Ladislas. — Régence d'Huniade en Hongrie. — Guerre entre Constantin Dragosès et Amurat. — Défaite de Constantin. — Générosité d'Amurat. — Mort de Jean Paléologue.

Règne faible de Jean Paléologue.

JEAN hérita paisiblement de la couronne de son père, qui l'avait associé au trône peu de temps après la bataille d'Angora.

Manuel avait eu d'Irène d'autres fils : Théodore Paléologue, prince de Selivrée, puis despote de Lacédémone, après la mort de son oncle ; Andronic Paléologue, prince de Thessalonique ; Constantin Dragosès, destiné par un malheureux sort à ne remplacer son frère sur le trône que pour le voir s'écrouler sous lui ; Dé-

métrius Porphyrogénète, envieux de ses frères, et l'une des causes de leur ruine; enfin le prince Thomas, dont les efforts constans n'eurent d'autre objet que de rétablir l'union dans la famille impériale.

Le premier acte du règne de Jean prouva sa faiblesse et présagea les malheurs qu'elle entraîne toujours. Il acheta une paix passagère et la protection d'Amurat, en lui payant un tribut de trois cent mille aspres, et en lui cédant plusieurs places sur les rives du Pont-Euxin. L'exemple de ses prédécesseurs ne pouvait le justifier; d'impérieuses circonstances les avaient forcés à cette humiliation, mais le timide Jean alla lui-même au devant du joug dont Manuel avait su noblement s'affranchir.

Peu de temps après son avénement au trône, l'impératrice sa femme, Sophie Paléogine, princesse de Montferrat, lassée de l'aversion qu'il lui témoignait, s'embarqua secrètement pour l'Italie *; les Génois favorisèrent son évasion, et l'empereur se montra pour eux plus disposé à la reconnaissance qu'au ressentiment. Sophie reçut à Venise tous les honneurs dus à son rang; mais, quittant bientôt la pourpre, elle s'ensevelit dans un cloître, où elle termina ses jours.

* An 1427.

Marie, fille de l'empereur de Trébisonde, la remplaça sur le trône de Constantinople; cette princesse sut inspirer à son époux une passion qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Le prince Théodore, porté tour à tour par son caractère inconstant à l'amour des grandeurs et à celui de la retraite, formait depuis peu le projet de céder ses États aux Vénitiens et d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Jean, voulant prévenir l'exécution de ce dessein, partit pour la Morée avec son frère Constantin, qu'il comptait rendre maître de cette province; mais, lorsqu'il arriva, il trouva Théodore décidé à garder sa principauté; Constantin ne put obtenir en partage que Corinthe et quelques villes du Péloponèse.

Ce prince, cherchant un autre but à son ambition, conduisit quelques troupes sous les murs de Patras, attaqua cette ville, fut battu, abandonné, blessé; il aurait péri dans ce combat sans le courage et la fidélité de Phranzès, guerrier intrépide, ministre instruit, négociateur habile, et dont la plume nous a transmis avec détail l'histoire de ces temps malheureux.

Constantin, guéri de ses blessures, rassembla de nouvelles forces et s'empara de Patras *. Cette faible conquête irrita le sultan Amurat; sa ven-

* An 1429.

geance tomba sur Thessalonique *. Cette ville, apanage d'Andronic Paléologue, venait d'être cédée par lui aux Vénitiens. Le sultan l'assiégea et la prit d'assaut : ses armes s'étendirent ensuite rapidement en Acarnanie, en Étolie et en Épire.

L'Albanie, défendue par ses montagnes et par ses courageux habitans, l'arrêta dans sa marche et repoussa ses efforts. Venise arma une flotte contre les Ottomans : André Moncénigo, qui la commandait, attaqua celle des Turcs dans le port de Gallipoli, l'enfonça d'abord, la mit en désordre, et l'aurait détruite s'il eût été mieux secondé; mais, au moment où la victoire semblait certaine, les Vénitiens, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite **. L'intrépide Moncénigo, abandonné, combattit seul quelque temps un grand nombre de vaisseaux turcs qui l'entouraient et qui le canonnaient vivement; enfin, voyant un de ses mâts brisé, il se retira et intimida tellement les ennemis par son feu soutenu, qu'ils n'osèrent le poursuivre. Ainsi l'on peut dire que, si l'armée fut vaincue, l'amiral demeura vainqueur.

Le monarque des musulmans était doué de ce grand caractère qui fonde et élève les États; Amurat montra sur le trône autant de vertus

* An 1431. ** Même année.

qu'il est possible à un despote et à un conquérant d'en conserver; et, sans croire aux éloges outrés que lui prodiguaient l'enthousiasme de ses troupes et l'adulation de ses esclaves, on doit convenir qu'il en mérita une partie.

Cantemir et plusieurs historiens grecs attestent qu'on le vit toujours juste, religieux et fidèle à ses promesses. Les vaincus mêmes, en déplorant les violences exercées par les musulmans sur les chrétiens, en justifient le sultan, et les attribuent moins à lui qu'aux mœurs de son siècle et à la barbarie de son peuple.

Irrité de l'échec éprouvé par ses troupes en Albanie, il ne tarda pas à s'en venger. A la tête d'une forte armée, ayant forcé les passages des montagnes, il se rendit maître du pays, contraignit Castrio, qui en était roi, à le reconnaître pour suzerain *, à lui payer un tribut et à lui livrer comme ôtages ses quatre fils, dont le dernier devint, sous le nom de Scanderberg, l'appui, le vengeur de sa patrie, et le dernier héros dont la gloire ait illustré la Grèce.

Après cette conquête, Amurat, loin de licencier son armée, l'accrut par de nouvelles levées. Ces préparatifs répandaient parmi les Grecs une vive inquiétude; ils lui supposaient le dessein d'assiéger Constantinople; mais d'autres soins

* An 1434.

l'occupaient alors * : Ibrahim, son beau-frère, prince de Caramanie, cherchait l'appui des princes chrétiens pour conserver son indépendance. Amurat envahit ses États, et ne lui en rendit une partie qu'après l'avoir forcé de se soumettre à son autorité.

Les Serviens, les Hongrois et les Bulgares, autrefois ennemis opiniâtres des empereurs grecs, s'étant tardivement éclairés sur leurs intérêts, cherchaient alors à former une ligue assez forte pour arrêter les progrès toujours croissans de la puissance musulmane **. Amurat, voulant prévenir cette réunion, attaqua d'abord la Servie; le krale Georges, ne pouvant résister à ce torrent, y céda, abandonna au sultan la moitié de ses États, et lui donna pour femme sa sœur; il espérait que la beauté de cette princesse captiverait et adoucirait le cœur d'Amurat; l'hymen fut conclu, mais tous ces sacrifices n'eurent pour résultat qu'une trêve de deux ans.

Ayant appris que le krale continuait ses négociations avec le roi de Hongrie, Amurat marcha contre son beau-frère, le vainquit, et, suivant l'usage barbare de l'Orient, fit crever les yeux à ses deux fils. L'infatigable sultan porta ensuite ses armes en Hongrie ***; mais, égaré

* An 1435. ** An 1436. *** An 1437.

par un guide infidèle, il s'engagea dans des défilés où les Hongrois l'attaquèrent avec avantage, défirent ses troupes, et le contraignirent à se retirer.

Son projet sur la réunion des Églises grecque et latine.

L'empereur des Grecs, immobile et non tranquille au milieu de tous ces événemens, n'osait y prendre part; il prévoyait que les Turcs, qui le cernaient de tous côtés, après avoir renversé toutes les barrières qui défendaient encore le nord de l'empire, retomberaient de tout leur poids sur la capitale; Jean ne vit d'autre espoir de salut pour lui que dans la réunion des Églises grecque et latine.

Cette réunion, projetée depuis long-temps, et négociée récemment par Manuel, paraissait en effet le seul moyen de déterminer les puissances catholiques de l'Europe à s'armer pour la délivrance des Grecs. Les lettres du pape, et son ardent désir de voir reconnaître son autorité dans l'Orient, entretenaient cet espoir trompeur : peut-être cependant il se serait réalisé si les Grecs, sans attendre ces lointains secours, eussent cherché d'abord leurs premières ressources dans leurs armes et dans leur courage. La fermeté malheureuse appelle l'intérêt, la crainte n'attire que la pitié; la politique des princes est rarement généreuse, elle secourt la force et abandonne la faiblesse.

D'ailleurs le temps de la passion ou de la folie des croisades n'existait plus; malgré les instances des pontifes romains, tous les princes de l'Europe voyaient froidement le saint sépulcre sous la domination des infidèles; la courte durée de l'empire latin en Orient les avait convaincus que Constantinople ne pourrait pas plus se défendre que Jérusalem, et leur seule attention se portait alors sur la Hongrie et sur la Pologne, qu'ils étaient résolus à protéger comme les derniers boulevards de l'Europe contre les Ottomans.

D'autres circonstances concouraient encore à tromper les vœux de l'empereur : l'Église catholique, à laquelle il voulait se réunir, était elle-même divisée et déchirée par d'opiniâtres dissensions. Le concile de Bâle prétendait restreindre l'autorité du pape, et osait même l'excommunier. Plusieurs souverains soutenaient le concile; Eugène IV, loin de jouir à Rome d'un pouvoir paisible, voyait son peuple révolté contre lui, et les rebelles, excités par le duc de Milan, venaient de forcer le pontife à se sauver du Vatican.

Enfin la cour d'Orient seule et un petit nombre d'évêques consentaient par politique à cette réunion; le reste du clergé et tout le peuple haïssaient les Latins, détestaient le pape, et

voyaient avec horreur un changement que les prêtres fanatiques traitaient de sacrilége, d'hérésie et d'impiété.

Toutes ces considérations et les conseils prudens de Sigismond, allié de l'empereur, ne purent détourner ce prince de son entreprise; Amurat lui-même l'avertit vainement du danger de son absence. Laissant le vaisseau de l'État exposé sans pilote aux orages qui le menaçaient, il céda aux instances du pape, et s'embarqua pour l'Italie avec son frère Démétrius, le patriarche Joseph, les députés des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, et plusieurs évêques.

Son départ pour le concile de Ferrare.

Les pères du concile de Bâle l'avaient pressé de se déclarer en leur faveur; il rejeta leur offre, et convint avec Eugène que la réunion des Églises serait discutée dans un autre concile convoqué à Ferrare *.

L'empereur débarqua dans le port de Venise, où on lui fit une magnifique réception; les empereurs, déchus dans l'Orient de leur grandeur et de leur puissance, inspiraient toujours une sorte de respect dans l'Occident. En Grèce, vassaux et tributaires des sultans, ils marchaient à leur suite comme des esclaves; en Italie, au contraire, on ne voyait en eux que leurs ancê-

* An 1438.

tres, la dignité de leur rang et l'éclat de leur cour. On se rappelait, à leur aspect, les noms imposans de Constantin, de Justinien, d'Héraclius; les titres de César et d'Auguste avaient perdu leur puissance et non leur majesté; semblables aux monumens de Carthage et de Rome, leurs ruines commandaient encore la vénération.

Le doge et les sénateurs vinrent sur un vaisseau de parade, nommé *le Bucentaure*, au devant de l'empereur des Grecs; conformément au faste ridicule de ce temps, la soie, l'argent, la pourpre, brillaient de toutes parts sur ce vaisseau, et les matelots étaient couverts de robes de brocart d'or.

Après plusieurs jours consumés inutilement en fêtes et en festins, Jean se rendit avec son cortége à Ferrare : l'astuce italienne et la vanité grecque disputèrent long-temps sur le cérémonial qui devait être observé : Rome l'emporta; le pape attendit l'empereur dans la ville, et n'alla au devant de lui que jusqu'au milieu de son appartement. L'empereur voulut s'agenouiller devant celui que ses prédécesseurs nommaient, confirmaient, emprisonnaient et déposaient autrefois. On décida que dans l'église ils auraient deux trônes égaux. Son arrivée à Ferrare.

Les négociations sur l'étiquette, relativement

à la réception du patriarche, ne furent pas moins longues. « Je traiterai l'évêque de Rome, » disait l'évêque grec, comme mon père s'il est » plus vieux que moi, comme mon frère si nous » sommes du même âge, comme mon fils s'il est » plus jeune. » On lui donna un siége inférieur à celui du pape et de l'empereur, mais plus élevé que ceux de tous les pères du concile.

Cette assemblée fut moins nombreuse qu'on ne l'avait espéré : le concile de Bâle avait refusé de se séparer; aucun des souverains de l'Europe ne se rendit à Ferrare; on n'y vit que leurs ambassadeurs. Plusieurs de ces princes soutenaient le concile de Bâle contre le pape; d'autres étaient retenus dans leurs États par de plus importantes querelles.

Jamais circonstances ne furent moins favorables pour exciter l'Europe à secourir l'Orient et à céder aux ordres du pape. Henri VI, roi d'Angleterre, chancelait sur un trône dont il fut bientôt renversé.

Charles VII, roi de France, à peine rentré dans Paris, ne s'occupait qu'à expulser les Anglais de la France, dont ils avaient conquis et perdu la couronne.

Le clergé français publiait à Bourges la pragmatique sanction, conforme aux principes du

concile de Bâle, et totalement contraire aux maximes ultramontaines.

Enfin ce même concile de Bâle venait de déposer Eugène IV, et d'élire pape Amédée, ancien duc de Savoie. Cet antipape prit le nom de Félix V.

Jean, se trouvant ainsi trompé dans le but réel de son voyage, n'en poursuivit pas moins le prétexte, c'est-à-dire, la réunion des Églises. Les évêques grecs, qui ne se prêtaient à cette réconciliation que par obéissance, prolongèrent long-temps de vaines disputes sur les difficultés qui divisaient les deux Églises.

L'empereur Jean, pour montrer son érudition, se mêla plusieurs fois à ces querelles théologiques. Les conférences furent interrompues par la peste qui s'était déclarée dans Ferrare. On transféra le concile à Florence, et ses séances ne se terminèrent qu'en 1442.

La suprématie du pape fut reconnue; les Latins prouvèrent aux Grecs, par des manuscrits originaux, et entr'autres par un ouvrage de Basile, qu'autrefois l'Église d'Orient avait professé le même principe que celle de Rome sur la procession du Saint-Esprit.

Les Grecs, après avoir quelque temps cherché à éluder la question, en disant que le Saint-Esprit procédait *du Père par le Fils*, au

lieu de dire, *du Père et du Fils*, se soumirent à la formule reçue en Occident. Ils firent peu d'objections sur les difficultés relatives au purgatoire; mais, sans qu'on puisse en comprendre le motif, ils se montrèrent beaucoup plus difficiles sur la question des azymes, question tout-à-fait étrangère aux dogmes. Enfin ils cédèrent, et la réunion fut solennellement proclamée. Le patriarche de Constantinople mourut alors dans la communion romaine.

Ce triomphe * peu durable, cette soumission peu sincère des Orientaux, consolèrent Eugène de toutes les traverses que sa propre Église lui suscitait. Pour prouver sa reconnaissance à Paléologue, il lui ouvrit son trésor, lui promit une flotte, et l'assura qu'il ne cesserait de renouveler ses efforts pour exciter les princes chrétiens à défendre la Hongrie et la Grèce.

Son retour à Constantinople.

Après une absence de deux ans, Paléologue, chargé d'indulgences, de bénédictions, mais dénué de secours, s'embarqua et revint à Constantinople **. En y arrivant, il trouva le peuple et le clergé soulevés contre lui. Les évêques qui l'avaient accompagné se virent injuriés et menacés par une multitude furieuse. « Puisse, » s'écriait-on de toutes parts, puisse la main » qui a signé, puisse la langue qui a proclamé

* An 1439. ** Même année.

» cette réunion aussi humiliante qu'impie, être » coupées ! »

Un changement quelconque de religion n'est justifiable que par une intime conviction; les évêques du concile ne surent pas même conserver ce mérite : intimidés par le mécontentement public, ils s'avouaient bassement coupables, et, lorsqu'on leur demandait les motifs de ce qu'on appelait ridiculement leur apostasie, ils répondaient : « Que voulez-vous? la » peur et le besoin ont dicté nos paroles; nous » avons vendu lâchement notre foi. »

Vainement l'empereur employa le peu qui lui restait d'autorité pour imposer silence aux mécontens. Marc, évêque d'Éphèse, les animait; il voulait expier, par l'exagération de son repentir, sa coopération aux actes du concile. Plusieurs prélats, suivant son exemple, prolongèrent les troubles et le schisme, et se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à leur fanatisme pour la prétendue lumière du Thabor, qui achevait d'éteindre celle de leur raison.

Ces misérables querelles déchirèrent la capitale de l'Orient jusqu'à son dernier jour, et, lorsque le canon des Ottomans abattit peu d'années après ses remparts, le feu de cette étrange discorde agitait encore les esprits au milieu des terreurs de la ville en ruines.

Si, dans d'autres contrées, l'Église chrétienne éclaira les hommes, adoucit les mœurs et civilisa les Barbares, elle produisit dans l'Orient un effet contraire. Les prêtres, ignorans et superstitieux, plongèrent l'antique patrie des arts et des armes dans l'anarchie des sectes, dans l'esclavage du pouvoir absolu, dans les ténèbres de la barbarie. Tandis qu'en Orient on abattait ainsi le fragile édifice élevé par le concile de Florence, Eugène IV érigeait un monument pour en éterniser la mémoire : un bas-relief, placé par ses ordres sur une porte d'airain, représentait la dernière séance où l'on avait proclamé la fin du schisme.

La politique ne traitait pas mieux l'empereur que la religion, et, pendant que le terrible Amurat affermissait chaque jour sa redoutable puissance, une guerre civile éclatait au sein de l'empire. Démétrius, frère de l'empereur, avait épousé secrètement la fille du prince de Lesbos. Jean ne voulut point reconnaître ce mariage; Démétrius, irrité, embrasse la cause des schismatiques, grossit le nombre des mécontens, les arme, et marche à leur tête contre la capitale.

Amurat, attentif à fomenter toutes les dissensions qui pouvaient accélérer la ruine des Grecs, donna des secours au prince rebelle. Démétrius, malgré son appui, ne put cepen-

dant forcer les murs de la capitale*, mais il en ravagea les environs; enfin la défection d'une partie de ses troupes l'obligea de se soumettre et de se réconcilier avec son frère.

Une famille divisée, un empereur sans force et sans talent, un peuple amolli, asservi par une foule de seigneurs, et déchiré par des troubles religieux, n'offraient plus au sultan des Turcs qu'une proie facile; elle n'aurait pu lui échapper, si tout à coup une ligue formidable et le courage de deux guerriers célèbres n'eussent entraîné long-temps ses armes loin du Bosphore.

Le krale de Servie, décidé à se venger de la mutilation de ses fils et du pillage de ses États, s'était rangé sous la protection du brave Ladislas Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie. (Guerre entre Amurat et Ladislas Jagellon, roi de Hongrie.) Ce monarque, qui chercha comme un preux la gloire, et qui trouva la mort en voulant servir de digue à l'Europe contre les musulmans, envoya aux Serviens vingt-cinq mille hommes commandés par le célèbre Jean Corvin, surnommé Huniade. (Exploits de Jean Corvin, surnommé Huniade.)

Ce guerrier, dont les hauts faits illustrèrent l'obscure naissance, s'était rendu fameux par mille exploits dès sa jeunesse, dans les guerres d'Italie, sous le nom du *chevalier blanc*. Atta-

* An 1441.

ché depuis à la fortune de Ladislas, il contribua efficacement à ses premières victoires *, qui lui firent joindre le trône de Hongrie à celui de Pologne.

Huniade, tombant sur les Turcs avec impétuosité, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la Servie, et rétablit le krale Georges dans ses États. Amurat, impatient de réparer cet échec, envoya successivement contre lui quatre armées : le terrible Huniade les défit toutes.

Moins habile capitaine cependant que brave soldat, il dut ses victoires plus à sa vaillance et à son impétuosité qu'à ses manœuvres. Son bouillant courage enflammait celui de ses troupes ; rien ne résistait à ses coups ; poursuivant les Turcs sans relâche, il en fit un si affreux carnage, que, long-temps après sa mort, les Ottomans, pour effrayer leurs enfans, se servaient encore de son nom défiguré dans leur langue, et tout fuyait dans les villages lorsqu'on entendait crier : « Voilà Janus Laïn, ou » le scélérat. »

Bientôt Ladislas, réuni à ce vaillant général, entra en Bulgarie à la tête de cent mille hommes, et s'avança jusqu'à Sophie ; il y rencontra l'armée turque plus nombreuse que la sienne ;

* An 1441.

un grand nombre de chevaliers allemands et français servaient sous les enseignes de Jagellon. Huniade chargea les musulmans avec sa furie ordinaire; le courage des janissaires lui opposait cependant une opiniâtre résistance, mais un événement imprévu décida la victoire.

Le plus jeune des enfans de Castrio, roi d'Albanie, emmené en ôtage par Amurat, avait été nourri dans la religion de Mahomet. Élevé à la cour du sultan, il s'était concilié sa faveur par son esprit, par son adresse, et surtout par son intrépide courage. Dès sa jeunesse il se distingua dans plusieurs combats, et les Turcs admirèrent tellement son audace et la force extraordinaire de son bras, qu'ils l'appelèrent Scanderberg, c'est-à-dire *le seigneur Alexandre*. Exploits et perfidie de Scanderberg.

Amurat, trompé par le dévouement apparent sous lequel ce jeune prince cachait ses projets de vengeance, lui confia des emplois militaires importans. A la bataille de Sophie, Scanderberg commandait un corps de cinq mille cavaliers, dont il s'était assuré la fidélité. Au moment où les deux armées, par un dernier choc, allaient décider du sort de cette journée, Scanderberg passe rapidement avec sa troupe du côté des chrétiens, et charge en flanc les musulmans. Cette défection, cette attaque sou-

daine, répandent parmi les Turcs la consternation et l'effroi. Ladislas et Huniade profitent de ce désordre, enfoncent les infidèles et les poursuivent jusqu'au mont Hémus, qui protégea leur retraite.

Ladislas rentra en triomphe dans la ville de Bude, traînant à sa suite douze pachas, quatre mille prisonniers et neuf drapeaux.

Un tableau peint par ses ordres conserva le souvenir de cette éclatante victoire et des exploits d'Huniade, qu'on y voyait briller au premier rang, sous le costume de l'un des héros de l'antiquité.

Scanderberg, après la victoire, ayant rencontré un secrétaire d'Amurat, le força d'écrire, de signer et de sceller du grand sceau du sultan une patente qui ordonnait à la garnison de Croia, capitale d'Albanie, de remettre cette ville entre ses mains. Maître de cette patente, il fit poignarder ce secrétaire et ceux qui l'accompagnaient. Ainsi la trahison, le meurtre et l'apostasie, furent les premiers degrés qui conduisirent au trône ce héros. Le reste de sa vie glorieuse couvrit cette tache sans l'effacer; la légitimité de la vengeance et trente ans de gloire peuvent décorer, mais non justifier de tels crimes.

Scanderberg, sans perdre de temps, conduisit

sa troupe à Croia ; la garnison, trompée, lui en ouvrit les portes ; tous ses sujets accoururent à sa voix ; les États d'Épire le reconnurent pour leur chef. Le bruit de son nom attira sous ses drapeaux les plus braves aventuriers de l'Europe, et à la tête d'une armée d'élite qui ne dépassa jamais le nombre de huit mille soldats et de sept mille cavaliers, profitant avec habileté du courage de ses troupes et de l'aspérité du pays, il résista constamment aux forces immenses d'Amurat et de Mahomet II, surprit leurs détachemens, s'empara de leurs convois, défit leurs armées, évita les efforts de leurs masses par des manœuvres habiles, les étonna tour à tour par la célérité de ses attaques, par l'habileté de ses retraites, brava leur puissance, se maintint contr'eux dans la possession de l'Épire, de la Macédoine, de l'Albanie, et acquit dans ces étroites contrées une si grande gloire, qu'une admiration exagérée le compara long-temps à Pyrrhus et à Alexandre.

Ses faibles États, défendus par ses armes, survécurent quelques années à l'empire grec ; mais enfin, dans sa vieillesse, obligé de céder à la fortune de l'invincible Mahomet, il chercha un refuge en Italie, et termina ses jours à Lissus, près de Venise.

On dit que Mahomet, pendant l'intervalle

d'une trêve qui avait suspendu entr'eux les combats, le pria de lui envoyer son terrible cimeterre, croyant que cette arme, qui avait tranché la vie de deux mille musulmans, et qui, d'un seul coup, abattait la tête d'un taureau, produirait les mêmes prodiges dans d'autres mains.

L'essai qu'il en fit lui ayant prouvé que ce cimeterre n'avait rien qui le distinguât des glaives ordinaires, il crut que le roi l'avait trompé et s'en plaignit. Scanderberg lui répondit : « Je vous ai envoyé le sabre, mais non » le bras. »

La victoire de Ladislas et d'Huniade retentit dans toute l'Europe; elle réveilla le courage, l'émulation de ses guerriers, fit renaître l'espérance parmi les Grecs, et porta un coup terrible à la puissance d'Amurat. Le pape Eugène profita de ces dispositions favorables pour déterminer plusieurs princes chrétiens à former contre les musulmans une nouvelle croisade, dont le plan paraissait mieux combiné que celui des premières; Ibrahim, prince de Caramanie, promettait de seconder les armes des croisés; tous les émirs d'Anatolie se montraient disposés à secouer le joug du sultan, et, tandis que cette guerre intestine rappellerait en Asie l'armée des Turcs qui occupait la Thrace, la

Grèce et la Bulgarie, alors Ladislas, Huniade et Scanderberg devaient, avec le secours des Grecs soulevés, chasser les Ottomans de toutes les contrées situées au-delà du Bosphore. En même temps les vaisseaux et les troupes de Rhodes, de Chypre, de Gênes, de Venise et du duc de Bourgogne, devaient parcourir l'Archipel, reprendre les îles conquises par les infidèles, et affranchir ensuite les villes de la côte d'Asie d'un long et odieux esclavage.

Amurat, consterné de sa défaite à Sophie, des mouvemens qui annonçaient une rebellion dans l'Orient, et des préparatifs qui se faisaient en Europe contre lui, soumit habilement son orgueil à la fortune. Il proposa la paix à Ladislas.

Traité de paix entre Ladislas et Amurat.

Huniade et Scanderberg s'indignèrent en vain d'un traité qui arrêtait leurs armes; en vain le légat du pape, Julien Césarini, s'opposait, au nom de la religion, à cette paix avec les infidèles; une trève de dix ans fut conclue dans la diète de Ségedin. Amurat, pour l'obtenir, fléchit pour la première fois devant un vainqueur; il rendit la Servie au krale Georges, consentit à laisser régner paisiblement Scanderberg en Albanie, en Épire, en Macédoine, et ne garda de ses nouvelles conquêtes qu'une partie de la Bulgarie.

Pour rendre cet engagement plus inviolable, les chrétiens jurèrent sur l'Évangile, et les Turcs sur l'Alcoran, d'en observer strictement les stipulations.

A peine on venait de signer le traité, la diète même n'était point encore séparée, quand soudain Ladislas reçoit une dépêche du cardinal de Florence, neveu du pape : elle lui apprend qu'Amurat, rappelé par les troubles qui agitent ses États, vient de repasser en Asie; que la flotte des croisés traverse la mer Égée et va occuper le détroit de Gallipoli pour fermer au sultan tout retour en Europe; qu'ainsi le moment est venu, pour le roi et pour ses alliés, d'immortaliser leurs noms en délivrant la Grèce et la religion de leurs implacables ennemis.

Dans le même instant arrive une lettre de Jean Paléologue; l'empereur félicitait Ladislas de ses triomphes, lui mandait qu'il s'était rendu avec ses troupes à Lacédémone, que tous les Grecs couraient aux armes; enfin il l'invitait à lui communiquer le plan de ses opérations pour le mettre à portée de seconder ses efforts et de partager ses lauriers.

Ces nouvelles inattendues répandent le trouble et l'agitation dans l'assemblée mobile et ardente des Hongrois : d'une part le respect dû aux traités, de l'autre la haine contre les Otto-

mans, le désir de la gloire et l'espoir d'un triomphe facile, agitent les esprits; les uns veulent que la trêve soit maintenue, par vénération pour le serment; les autres demandent à grands cris la guerre. Au milieu de ce tumulte, le cardinal Césarini prend la parole et s'écrie : « Tromperez-vous ainsi lâchement nos espé» rances, et serez-vous sourds à la voix de la » fortune qui vous appelle? Tandis que vous » écoutez les conseils timides et les froids cal» culs d'une fausse politique, votre religion est » outragée; la Grèce est dévastée, asservie; les » Turcs, dans cette malheureuse contrée, » étouffent ou empoisonnent les générations » naissantes, dans la crainte de voir s'élever » contr'eux des générations vengeresses.

» Les enfans au berceau sont devenus les » objets de leur rage; les uns, arrachés à la » vie avant d'en jouir, sourient innocemment » au fer qui va frapper leur tête; les autres, » plus malheureux, sont réservés aux chaînes » et à l'apostasie : les cités tombent en ruines; » les champs sont livrés aux flammes; on vend » dans les marchés les chrétiens comme des bêtes » de somme; la fille est arrachée à sa mère, la » femme à son époux; les vierges saintes sont » abandonnées aux violences des Barbares; les » deux boulevards de la chrétienté, Chypre et

» Rhodes, vont être envahis; et, quand nous
» volons à leur secours, vous refusez de vous
» armer pour nous, et vous nous alléguez de
» frivoles sermens! Mais n'en avez-vous pas
» fait un premier à votre Dieu, aux chrétiens,
» à vos frères? Cet engagement sacré annulle
» un serment sacrilége fait aux ennemis de
» Jésus-Christ; le pape est son lieutenant dans
» ce monde; vous n'avez rien pu promettre lé-
» gitimement aux infidèles sans sa permission.
» C'est en son nom que je vous parle; en son
» nom je sanctifie vos armes, je vous relève de
» vos sermens, je vous absous du parjure : sui-
» vez sans balancer la route du salut et de la
» gloire où ma voix vous guide. Si quelque vain
» scrupule vous arrête encore, si la rupture
» d'un traité impie vous paraît un crime, j'en
» appelle sur moi seul le châtiment. »

Rupture de ce traité. Le fanatisme qui dictait ces paroles, le caractère sacré de l'orateur qui les prononce, changent, abusent, égarent, entraînent cette assemblée pieuse et guerrière, et la paix est rompue dans cette enceinte même où l'on venait de la signer.

Vainement quelques esprits sages veulent faire entendre la voix de la prudence et de la raison; leurs faibles accens sont étouffés par le cri des passions, par le bruit des armes, et la guerre est

déclarée. On eut bientôt à se repentir de ce téméraire entraînement ; cette première chaleur dura peu : les aventuriers allemands et français quittèrent l'armée pour ne point manquer à leur serment ; un grand nombre de Polonais refusèrent de s'exposer aux fatigues d'une expédition si lointaine ; plusieurs palatins de Hongrie se retirèrent dans leurs châteaux ; les forces de Ladislas se trouvaient réduites à vingt mille hommes. Enfin, Scanderberg, dont le nom seul valait une armée, ne put rejoindre le roi ; la jalousie du despote de Servie l'en empêcha : ce prince lui refusa le passage dans ses États.

Cependant Ladislas, entraîné à sa perte par son inexpérience et par les funestes conseils du légat qui lui promettait les secours du ciel, passa le Danube, côtoya la mer Noire, traversa la Bulgarie que ses troupes indisciplinées saccagèrent, et campa enfin auprès de Varna *.

Là il apprit que l'Asie était pacifiée, que la flotte des croisés avait abandonné la garde de l'Hellespont, que les Grecs s'étaient retirés sans combattre, et qu'enfin Amurat, déjà parti d'Andrinople, s'avançait à la tête de soixante mille hommes contre lui.

Bientôt les armées sont en présence ; à peine Bataille entr'eux.

* An 1444.

le signal est donné, l'intrépide Huniade et le despote de Servie chargent avec fureur les ailes de l'armée ottomane, les rompent et les mettent en fuite : Amurat, en voyant leur déroute, se croit vaincu ; il veut se retirer ; un vieux janissaire arrête la bride de son cheval, lui rappelle ses devoirs et l'exhorte à vaincre ou à périr.

Le sultan, loin de punir cette audace d'un soldat, le loue, le récompense, reprend sa fierté, retrouve son courage, et fait placer au bout d'une lance le traité de paix violé par Ladislas. « Prophète des chrétiens, s'écrie-t-il, si » tu es, comme ils le disent, *un Dieu de vérité*, » venge toi-même ta religion, et punis les parjures. »

Ces paroles raniment le courroux et l'espoir des musulmans ; à leur tête, il s'avance et rétablit le combat. Huniade, poursuivant avec trop d'ardeur la cavalerie turque, avait laissé les flancs de l'armée chrétienne dégarnis ; les Hongrois, accablés par le nombre, s'ébranlent. Ladislas ne peut réparer ce désordre ; furieux de voir la victoire, qu'il croyait certaine, lui échapper, il s'élance comme un lion sur les ennemis, renverse tout ce qui lui résiste, s'ouvre un passage sanglant dans la phalange épaisse des janissaires, joint enfin le sultan, et lève

Défaite et mort de Ladislas.

son sabre pour le frapper ; mais Amurat, d'un coup de lance, perce le coursier du roi ; le prince tombe ; un soldat turc lui coupe la tête, l'attache à sa pique et la montre aux chrétiens.

A la vue de cet horrible trophée, les Hongrois consternés s'arrêtent, reculent et prennent la fuite ; on en fit un affreux carnage. Le cardinal Julien, trop chargé d'or, dit-on, fut atteint dans sa course par les spahis qui le poursuivaient, et paya de sa vie ses désastreux conseils.

Huniade accourut trop tard pour défendre le roi ; mais il parvint par des prodiges de courage à sauver les débris de l'armée. Sa gloire survécut à ce revers ; chargé du gouvernement sous la minorité du jeune Ladislas d'Autriche, il administra sagement la Hongrie, et la défendit avec gloire contre les Ottomans. Régence d'Huniade en Hongrie.

Dix mille chrétiens périrent dans la journée de Varna, mais ils vendirent chèrement leur vie. La perte des musulmans fut immense, et telle qu'Amurat, lorsqu'on le félicitait sur son triomphe, s'écria : « Deux victoires pareilles dé» truiraient mon empire. »

La soumission des émirs d'Asie, la défaite des Hongrois, la retraite des croisés, livraient l'empereur Paléologue sans défense au ressentiment du vainqueur. Jean, privé de tout es-

poir et de tout appui, implora la clémence du sultan. Amurat le méprisait trop pour le craindre; il lui pardonna, lui défendit d'entretenir aucune liaison avec les princes chrétiens, et lui permit, à cette condition, de vivre en paix dans sa capitale.

Le sultan, moins généreux pour un ennemi plus vaillant, prolongea cruellement après la victoire son horrible vengeance sur les restes de Ladislas. On brûla la main de ce prince qui avait signé et rompu le traité; sa tête, conservée dans un vase rempli de miel, fut envoyée à Pruse, pour la montrer aux musulmans comme trophée, aux chrétiens comme épouvantail.

Guerre entre Constantin Dragosès et Amurat.

Au milieu de tant de désastres, de honte et d'abaissement, quelques dernières lueurs de courage brillèrent encore sur les débris de la Grèce. Labadaire, amiral grec, battit une escadre génoise. Constantin Dragosès, frère de l'empereur, était devenu, par l'abdication récente de Théodore, despote du Péloponèse: ce prince, digne encore de régner à Sparte, son apanage, conçut l'espoir de relever les ruines de l'empire; il osa seul braver quelque temps Amurat, au moment même où tout cédait à ses armes; indigné de l'esclavage de sa patrie, il profite du moment où le sultan était rentré dans l'Asie; il rassemble quelques braves, ap-

pelle près de lui les montagnards, les arme, chasse les Turcs de Thèbes, s'empare du Pinde, soulève en Thessalie quelques vassaux d'Amurat, affranchit momentanément le Péloponèse du joug des musulmans, et, pour défendre l'isthme de Corinthe, reconstruit la fameuse muraille qu'on nommait autrefois l'Examille. Elle avait cinq coudées d'épaisseur; plusieurs forts et un fossé large la couvraient; ce fossé profond servait de canal entre la mer d'Ionie et la mer Égée.

Amurat, après avoir comprimé quelques rebelles en Asie, vint avec toutes ses forces attaquer Constantin, qui lui opposa une opiniâtre résistance; mais, la nombreuse artillerie du sultan ayant enfin fait une brèche praticable, les Turcs prirent d'assaut le retranchement; les derniers défenseurs de Sparte, préférant la mort à la fuite, furent passés au fil de l'épée. Turacan, lieutenant d'Amurat, dévasta le Péloponèse, en enleva un butin immense et réduisit une foule d'habitans en esclavage. Défaite de Constantin.

Constantin vaincu obtint dans sa défaite l'estime du vainqueur; Amurat lui accorda la paix et lui rendit ses États *. Générosité d'Amurat.

L'empereur Jean, renfermé dans Constantinople, ne put même dans ces étroites limites Mort de Jean Paléologue.

* Au 1447.

exercer paisiblement sa faible autorité; ses derniers jours furent vainement consumés en impuissans efforts pour apaiser les querelles opiniâtres des orthodoxes et des schismatiques : l'acharnement scandaleux de leurs disputes, la nouvelle défaite de Huniade, vaincu à Cassovie par Amurat, la ruine de ses espérances, le chagrin qui suit les revers, la honte qui punit la faiblesse, hâtèrent la fin de sa vie; il mourut âgé de cinquante-huit ans; son règne en avait duré vingt-trois.

CHAPITRE IX.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE DRAGOSÈS.

(An 1449.)

État de l'empire. — Constantin Dragosès est proclamé empereur. — Sa déférence pour Amurat. — Son couronnement. — Mort d'Amurat, remplacé par Mahomet II. — Portrait de Mahomet. — Acte de cruauté à son avénement. — Sa réponse insolente à l'empereur. — Tumulte parmi les Grecs à l'arrivée d'un légat du pape. — Construction d'une citadelle par Mahomet. — Réponse du sultan aux ambassadeurs de Constantin. — Déclaration de Constantin à Mahomet. — Investissement de Constantinople. — Préparatifs défensifs de Constantin. — Révolte dans la ville, occasionée par un moine. — Préparatifs offensifs de Mahomet. — Invention d'un canon extraordinaire. — Mort de son inventeur, ingénieur danois. — Premières attaques des assiégés. — Combats souterrains. — Succès des assiégés. — Échec de la flotte ottomane. — Consternation de Mahomet. — Ses propositions à Constantin. — Réponse de l'empereur. — Serment terrible de Mahomet. — Ses promesses à ses soldats. — Complot de quarante jeunes Grecs déjoué. — Entreprise extraordinaire de Mahomet. — Consternation dans la ville. — Discours de Constantin. — Assaut général. — Bravoure de Constantin. — Lâche fuite de Justiniani. — Mort courageuse de Constantin. — Prise de Constantinople. — Fin du second empire grec.

Montesquieu peint ainsi en peu de mots l'abaissement où se trouvait réduit le trône des *Etat de l'empire.*

Césars à la dernière époque de sa décadence : « Cet empire, dit-il, borné aux faubourgs de » Constantinople, finit comme le Rhin, qui » n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans » l'Océan. »

Indépendamment de la capitale, les successeurs de Constantin possédaient cependant encore quelques souverainetés. Constantin était despote de Lacédémone, de Corinthe et d'une partie de la Morée.

Le prince Thomas Paléologue possédait le reste du Péloponèse et Patras.

Un autre Paléologue gouvernait Lesbos. Les Comnènes régnaient à Trébisonde et dans quelques villes sur le Pont-Euxin.

Démétrius avait Selivrée pour apanage. Les Mélissènes, les Cantacuzènes, les Notaras et d'autres seigneurs grecs ou vénitiens, conservaient des fiefs dans l'Archipel, dans l'Achaïe, et gardaient encore le duché d'Athènes.

Scanderberg, plus indépendant qu'eux, était roi de Castorie, d'Albanie, d'Épire et de Macédoine; mais ces principautés, séparées de la capitale, se trouvaient entourées et coupées de toutes parts. Les Turcs, maîtres de la Bulgarie, de la Thrace, de la Thessalie, d'une partie de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de celles d'Europe, les environnaient, les traversaient, et te-

naient sur elles un glaive toujours lèvé. Les Latins, en démembrant l'empire et en y portant les principes dissolvans du régime féodal, avaient ouvert la brèche par laquelle les Ottomans entrèrent pour le renverser.

Aucun lien n'unissait plus ses membres épars; le trône, placé sur le bord du précipice prêt à l'engloutir, devait plutôt effrayer qu'exciter l'ambition; cependant, lorsque Jean Paléologue mourut, on vit encore les princes de la famille impériale se disputer les débris du sceptre.

Démétrius se trouvait aux portes de la capitale à la tête du parti des schismatiques; il prétendit qu'étant né depuis l'avénement de son père au trône, il devait, comme Porphyrogénète, l'emporter sur ses aînés. Le prince Thomas arrivait en ce moment de Morée; il soutint les droits de Constantin Dragosès, premier fils de Jean, et despote de Lacédémone : le clergé; le sénat, le peuple, l'armée, se déclarèrent pour Constantin; leurs suffrages le proclamèrent empereur. Ainsi jusqu'au dernier jour, dans cet empire absolu, que ses maîtres s'efforcèrent vainement de rendre héréditaire, l'élection prévalut, et ce faible rayon de l'antique liberté de Rome et de Byzance jeta une dernière lueur sur leurs derniers débris.

Constantin Dragosès est proclamé empereur.

L'historien Phranzès, protovestiaire et ami

de Constantin, fut chargé de porter à ce prince la nouvelle de son élection; l'empereur, digne par son courage de commander à d'autres hommes et de vivre dans un autre temps, se vit contraint de céder aux lois d'une impérieuse nécessité et de commencer son règne par un acte de servitude.

Sa déférence pour Amurat.

A peine revenu de Sparte dans la capitale, il envoya Phranzès au sultan Amurat pour le prier de confirmer son élection; c'était d'avance légaliser sa ruine. Amurat, qui montra au monde le phénomène d'un musulman tolérant, d'un conquérant modéré, d'un despote philosophe, était las des grandeurs et des combats. Deux fois il avait abdiqué, deux fois il avait cédé le trône à son fils Mahomet; et deux fois, au cri de guerre de Ladislas, de Scanderberg et d'Huniade, les janissaires l'avaient forcé de reprendre le sceptre et le glaive; il félicita Constantin sur son avénement, approuva son élévation, et lui promit de ne point troubler la paix de son règne.

Son couronnement.

L'empereur se fit couronner à Sainte-Sophie; la cour et le peuple, délivrés momentanément de tous périls, s'abandonnèrent sans crainte à leur passion pour le faste, pour les cérémonies, pour les spectacles et pour les courses du cirque. Jamais ces solennités n'eurent plus d'éclat; les

accens de joie de ce peuple infortuné étaient le chant du cygne qui va mourir, et Constantinople, au milieu de ses dernières pompes, ressemblait à la victime qu'on pare avant de l'immoler.

Un ambassadeur du pape Nicolas V arriva bientôt pour presser l'empereur de confirmer et de faire exécuter le décret d'union des deux Églises. Constantin connaissait l'exaspération du peuple contre ce décret, la haine qui l'animait contre les Latins, premiers auteurs de sa ruine, et l'orgueil du clergé grec, décidé à soutenir son indépendance. D'un autre côté, il craignait d'irriter le pape et de se priver à jamais de l'appui des princes d'Occident. Placé entre ces deux écueils, il évita, en donnant des réponses évasives, de compromettre son autorité par des actes imprudens, ou le salut de l'empire par une rupture impolitique.

Un événement funeste rompit toutes les mesures de sa sagesse : Amurat mourut; Mahomet II lui succéda. Une vicissitude de succès et de revers avait autant que l'âge refroidi l'ardeur d'Amurat pour la guerre; dégoûté des fortunes humaines, il voulait terminer dans la retraite et dans le repos une vie glorieuse : Mahomet II, au contraire, âgé de vingt-deux ans, entraîné par un caractère impétueux, par une

Mort d'Amurat, remplacé par Mahomet II.

Portrait de Mahomet.

passion insatiable de domination et de célébrité, était doué de toutes les qualités et de tous les défauts qui forment les grandes renommées, qui opèrent les grandes révolutions, et qui composent ces météores d'autant plus brillans dans les annales des peuples qu'ils sont plus funestes à l'humanité.

Son esprit était pénétrant, son corps infatigable : aussi dissimulé qu'audacieux, on le vit quelquefois clément par politique, mais habituellement féroce par caractère.

Ambitieux de tous les genres de gloire, il s'était livré à l'étude, et parlait avec une égale facilité l'arabe, le grec, le latin, l'hébreu et le persan. Alexandre, Auguste, Trajan, Constantin, Théodose, furent les héros qu'il prit pour modèles; mais il s'efforça plus d'imiter leurs exploits que leurs vertus.

Indifférent pour toutes les croyances, il ne se montrait musulman qu'en public; dans l'intimité, on l'entendait mépriser également les superstitions grecques et les rêveries de son prophète.

Favorisé par le sort, il conquit deux empires, douze royaumes, deux cents villes. L'Euphrate et la mer Adriatique devinrent les bornes de ses États; cependant, plus soldat que général, il ne dut peut-être le renom de grand capitaine

qu'aux caprices de la fortune, au bonheur des circonstances, à la faiblesse de ses adversaires.

Des ennemis habiles manquèrent à sa gloire, ou, lorsqu'il en rencontra, cette gloire s'éclipsa devant eux, et l'on vit le cimeterre qui avait renversé les faibles Césars s'abaisser sans force à la vue d'Huniade, de Scanderberg, céder aux coups du roi de Perse et se briser contre l'écueil de Rhodes.

Acte de cruauté à son avénement.

Dès que Mahomet apprit la mort d'Amurat, il quitta Magnésie, courut à Andrinople, fit célébrer les obsèques de son père, envoya ses restes à Pruse, dans le tombeau des princes ottomans, et, signalant son avénement au trône par un acte de cruauté qui dévoilait son caractère, il fit étouffer son jeune frère, à peine sorti du berceau.

Le nouveau maître de l'Orient vit accourir au pied de son trône les ambassadeurs tremblans des empereurs de Constantinople et de Trébisonde, et les envoyés des despotes Thomas et Démétrius, frères de Constantin.

Décidé à les renverser, il leur promit sa protection, et déguisa ses desseins hostiles sous des paroles pacifiques.

Passant rapidement en Asie, il porta ses armes dans les États du prince de Caramanie,

les livra au pillage, et le força de renoncer à toute alliance avec les chrétiens.

Amurat avait exilé à Constantinople Orcan Céléby, prince de la maison ottomane. Constantin, voyant qu'on négligeait de payer la pension due à ce prince, s'en plaignit au sultan; son ambassadeur déclara même qu'en cas de refus, Orcan serait rendu à la liberté.

Sa réponse insolente à l'empereur.

« Imbéciles Romains, dit Mahomet à l'ambassadeur, nous pénétrons tous vos projets; » mais vous, vous avez les yeux fermés sur vos » périls. Le pacifique Amurat ne vit plus, un » prince jeune et belliqueux lui succède; remerciez Dieu, qui m'inspire encore quelque » pitié pour vous, et qui me porte à différer » votre châtiment. Je brave vos murmures, je » ris de vos menaces; vous pouvez à votre gré » rendre Orcan libre, le proclamer sultan de » Romanie, appeler les Hongrois à votre secours, armer enfin tout l'Occident contre » nous; vous ne ferez que rendre votre ruine » plus prompte et plus inévitable. »

Constantin frémit de cet affront, que le dénuement de tout moyen de vengeance le forçait de dévorer. Les paroles menaçantes du sultan lui annonçaient l'explosion prochaine de l'orage; sans force dans sa détresse, au milieu d'un peuple plus consterné qu'indigné, il se hâta de

demander au pape des conseils et des secours.

Ce pontife ne lui donna que des espérances, et lui envoya un légat, le cardinal Isidore, chargé de ranimer la confiance des Grecs, d'échauffer le zèle des chrétiens, d'enflammer le courage des soldats et de consolider l'union des Églises.

Tumulte parmi les Grecs à l'arrivée d'un légat du pape.

Mais sa présence aigrit les maux qu'il voulait guérir, et redoubla le feu de la discorde qu'il croyait éteindre.

Dès qu'on le voit paraître dans l'église, dès qu'on l'entend officier en latin, la fureur des dissidens éclate; une foule d'hommes et de femmes, transportés de rage, se répandent sur les places, parcourent les rues et les tavernes. Ivres à la fois de colère, de débauche et de fanatisme, les uns prennent des armes, les autres des pierres, des bâtons; tous font retentir les airs d'un mélange bizarre de prières à la Vierge pour implorer son secours, et d'imprécations contre Mahomet et contre le pape.

Dans leur délire, ils menacent, insultent, poursuivent, frappent les prêtres orthodoxes, bravent l'autorité des magistrats, et résistent à la garde du prince, qui ne parvint qu'après de longs efforts à dissiper leurs attroupemens.

La plus grande partie du clergé grec fomentait ces troubles. Démétrius appuyait les mécon-

tens, et Constantinople, comme Jérusalem au moment de sa ruine, se voyait à la fois menacée par ses implacables ennemis et déchirée par ses propres enfans.

Cependant, à la veille de sa destruction, la cour pressait encore Constantin de donner un héritier à ce trône, qui devait être si promptement renversé. Ce prince voulait épouser une fille du doge de Venise : cette union était politique; la vanité des grands, la regardant comme une mésalliance, s'y opposa; on jeta les yeux sur Marie, princesse de Servie, et veuve du sultan Amurat : elle dédaigna cet hymen. Enfin le choix de Constantin tomba sur une princesse de Géorgie. Le protovestiaire Phranzès s'embarqua pour la demander; il partit suivi d'un grand cortége de nobles, de gardes, de moines, de musiciens; l'orgueil s'efforçait encore de conserver le faste au milieu des misères publiques. Le traité fut conclu; mais, avant que la princesse arrivât dans la capitale où l'on préparait ses noces, elle apprit sa chute.

Construction d'une citadelle par Mahomet.

Mahomet, informé des dissensions religieuses qui divisaient et affaiblissaient les Grecs, se hâta d'en profiter. Par ses ordres cinq mille ouvriers, protégés par une armée, travaillèrent avec une incroyable rapidité à la construction d'une citadelle sur la rive du Bosphore, du

côté de l'Europe, à deux lieues de Constantinople; par là il comptait fermer le canal aux secours de l'Occident.

Cette infraction à la paix ne laissait plus de doute sur les desseins funestes du sultan. Constantin s'efforça vainement de le rappeler à des sentimens de modération et de justice; ses ambassadeurs furent traités avec indignité.

Réponse du sultan aux ambassadeurs de Constantin.

« Vos murs, leur dit Mahomet d'un ton menaçant, sont aujourd'hui la borne de votre » empire. Je connais votre faiblesse et votre » malveillance; je vous ai vus autrefois, après » la bataille de Sophie, insulter à nos malheurs; votre haine voulut fermer le Bosphore » à mon père, mais votre lâcheté lui en ouvrit » le passage. Amurat, dès qu'il eut vaincu les » Hongrois à Varna, fit vœu, pour déjouer vos » desseins, d'élever un fort sur les bords du détroit, afin d'assurer nos communications » entre nos États d'Europe et d'Asie; c'est ce » vœu que j'accomplis aujourd'hui. De quel » droit prétendez-vous m'empêcher de fortifier » mon territoire? Apprenez à votre prince que » mes vues sont plus grandes et mes forces plus » redoutables que celles des sultans mes prédécesseurs, qui se sont laissé désarmer par votre » bassesse ou tromper par votre perfidie : je » veux bien vous accorder la vie; mais si l'on

» ose m'adresser encore de semblables mes-
» sages, ceux qui les porteront seront écorchés
» vifs, pour que leur châtiment réprime votre
» insolence. »

L'empereur alors, n'écoutant que son désespoir et ne consultant que son courage, voulut sortir à la tête de sa garde, charger les travailleurs et renverser leurs ouvrages. Mais, dans cette ville où naguère on avait vu, lorsque Amurat vint l'assiéger, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfans, s'armer tous à l'envi, défendre leur patrie, leur culte, et repousser avec gloire les musulmans, une lâche terreur remplaçait tout autre sentiment.

Dans cette immense capitale, l'empereur se montrait seul citoyen, seul chrétien, seul soldat; le peuple, au lieu de le suivre en foule, se prosternait à ses pieds pour le faire fléchir devant un maître; le clergé, qui devait bénir ses armes, ne s'occupait qu'à les arrêter.

Ne pouvant combattre seul, il céda et demanda seulement au sultan de donner des sauvegardes aux moissonneurs grecs pour les défendre du pillage; le sultan le lui promit, et, en même temps, par ses ordres on enleva les moissons, on massacra les paysans.

Constantin alors, perdant patience, fit jeter en prison tous les Turcs qui se trouvaient à

Constantinople. Quelques jours après, fléchi par leurs prières, il leur rendit la liberté. Mahomet n'en continua pas moins ses outrages, et l'empereur, renonçant à l'espoir de rétablir une paix rompue, écrivit en ces termes à son farouche ennemi : « Nos traités, vos sermens, » ma résignation même, ne peuvent m'assurer » la paix : je ne place plus ma confiance qu'en » Dieu; il changera votre cœur ou vous livrera » Constantinople. Je me soumettrai à lui sans » murmures; mais, tant qu'il n'aura pas pro- » noncé son arrêt, je remplirai mes devoirs, je » défendrai mon peuple, et je saurai vaincre » ou mourir avec lui. »

Déclaration de Constantin à Mahomet.

Le canon de Mahomet fut sa réponse.

Un bâtiment vénitien entrait alors dans le canal, il refuse de payer le droit récemment et arbitrairement imposé par les Turcs; les batteries du fort le coulent bas; on empale son capitaine; tout son équipage est égorgé.

Cette forteresse menaçante, qui dominait déjà Constantinople avant qu'elle fût vaincue, était un monument de la forte volonté et de la puissance active de Mahomet. L'exécution de ses ordres avait été aussi rapide que sa pensée : en peu de semaines, cinq mille ouvriers, obligés de faire chacun par jour deux coudées d'ouvrage, avaient élevé en pierres ce fort triangu-

laire. L'épaisseur de ses murs était de trente-deux pieds; quatre cents hommes le défendaient, et les canons qui bordaient ses remparts annonçaient au Bosphore et à la capitale de l'Orient qu'un nouveau maître leur était imposé.

Cette forteresse, nommée alors Læmocopia, s'appela depuis le Vieux-Château.

Investissement de Constantinople.

L'heure fatale était sonnée; bientôt Constantinople se vit investie par l'armée de Mahomet, forte, dit-on, de trois cent mille hommes, et, selon d'autres récits, de cent cinquante mille. En même temps le sultan envoya des troupes en Morée et en Thessalie pour contenir les despotes Démétrius et Thomas. Caratzi-pacha, avec un autre corps, s'assura de Mésembrie, d'Anchiale, de Bizon; ainsi Constantinople, isolée, privée de tout approvisionnement, entourée d'ennemis féroces, se trouva séparée du reste du monde.

La grandeur majestueuse de cette ville, sa forte position, ses glorieux souvenirs, ses murs épais, ses menaçantes tours, ses fossés profonds, les deux mers qui lui servaient de défense et dont elle était le lien, les forts qui couvraient le côté du continent, la rendaient encore formidable : trente fois on l'avait vue vainement assiégée; trente fois, du haut de ses

remparts, elle avait mis en fuite d'innombrables armées de musulmans, de Barbares, et incendié leur flotte; la discorde seule l'avait livrée aux Latins; mais tout, excepté son aspect, était changé : ce colosse n'avait plus d'âme; ces hautes murailles ne trouvaient plus de bras pour les défendre, ou ces bras, au lieu de s'étendre pour frapper l'ennemi, ne se levaient plus que vers le ciel pour implorer sa pitié.

L'apparition d'une comète avait frappé de terreur les esprits abattus; une prophétie supposée de Léon le Philosophe leur annonçait qu'ils devaient tomber sous un joug étranger. D'autres prédictions leur promettaient un miracle : quelques visionnaires montraient un décret tombé, disaient-ils, du ciel; selon cet ordre céleste, on devait laisser entrer les Turcs jusqu'à la colonne de Justinien; alors un ange, armé d'une épée flamboyante, viendrait les exterminer.

Ainsi une funeste et puérile superstition s'efforçait de désarmer la vaillance et de justifier la lâcheté : la caducité des peuples ressemble à leur enfance, leur faiblesse s'appuie sur des fables et des prestiges.

Préparatifs défensifs de Constantin.

Cependant Constantin, méprisant les prédictions de ces moines fanatiques, les murmures d'une soldatesque timide et les cris d'une popu-

lace séditieuse, remplissait activement le jour et la nuit tous les devoirs d'un citoyen, d'un guerrier, d'un général et d'un empereur.

Par ses ordres les murs des deux enceintes furent réparés; les remparts furent garnis de canons, de feux grégeois, de catapultes, de balistes; on tendit depuis la tour de la ville jusqu'à celle de Galata une grosse chaîne de fer, derrière laquelle on avait placé un grand nombre de galères grecques, génoises, et six navires vénitiens pour défendre l'entrée du port.

Tout le matériel de la guerre se préparait avec un aspect imposant; mais il fallait des hommes pour l'employer, et la Grèce n'en avait plus.

Un dénombrement ordonné par l'empereur montra la capitale peuplée de deux cent mille habitans, et, lorsqu'il fallut compter les courages, on ne trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix combattans, dignes de porter encore, comme ils le prétendaient, le nom de Romains; deux mille étrangers joignirent leurs armes à ce petit nombre de braves. Ainsi l'héritier des Césars, pour défendre l'empire, ne put rassembler, au lieu d'armée, qu'une troupe à peine égale à celle qui suivait Scanderberg dans les montagnes d'Albanie.

Les généraux qui secondèrent Constantin dans ce grand désastre furent le grand-duc Lucas Notaras, Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, tous deux Paléologue, enfin Théodore Caristimius, vieillard doué d'un grand courage et d'une force singulière.

Parmi les étrangers qui, dans ces jours de deuil et de ruine, bravèrent la mort et trouvèrent la gloire, furent les Vénitiens Contarini, Loredano, Gabrilli, Trevizano, Battista Gritti, le baile ou consul des Vénitiens, Girolammo Mignotto, le consul des Catalans, Pedro Juliano, enfin Orcan Céléby, prince mahométan, dont une haine personnelle animait la vaillance.

Georges Doria, sous les ordres du grand-duc, commandait la marine; un Génois, appelé Jean Justiniani, fut nommé par l'empereur général de toutes les troupes.

Tous se partagèrent les différens postes; le cardinal Isidore, avec des soldats italiens, fit briller sa mitre parmi les casques des braves: depuis long-temps les prêtres catholiques avaient contracté, soit par le souvenir des héros de Rome leur capitale, soit par l'esprit chevaleresque de l'Europe, soit par la folie militaire et religieuse des croisades, l'habitude peu évangélique de répandre sans scrupule le sang des

infidèles, et de soutenir la cause du ciel avec les armes terrestres.

Révolte dans la ville, occasionée par un moine.

Au moment où ce petit nombre de braves se dévouait au salut de l'empire, la fureur populaire éclate de nouveau; on court en foule consulter Gennadius, moine fanatique, que le peuple regardait comme un oracle: plongé dans ses extases, il ne permet pas l'entrée de sa cellule; mais, semblable à l'antique sibylle, il écrit sa réponse sur des feuilles qui passent rapidement de mains en mains. « Misérables, di-
» sait-il, vous fuyez la vérité pour suivre l'er-
» reur! Incrédules Romains! vous fermez vos
» portes qu'un décret céleste vous ordonne
» d'ouvrir! Au lieu d'attendre les armes divines
» de l'ange qui doit vous protéger, vous placez
» votre confiance dans le faible courage des
» hommes! Vous faites plus: vous acceptez le
» secours des perfides Latins; vous vous unis-
» sez à une Église idolâtre!

» Je vous le déclare, vous perdez votre pa-
» trie en perdant votre foi.

» Seigneur, ayez pitié de moi! je proteste
» devant vous que je n'ai point de part à ce
» crime. Misérables Romains, arrêtez-vous! re-
» pentez-vous! revenez à la foi de vos pères!
» votre ligue avec l'impiété est l'arrêt qui vous
» condamne au joug d'une servitude étrangère! »

Échauffé par ces paroles, le peuple se soulève; les uns accablent le monarque d'injures, les autres maudissent le pape et ses prêtres; tous refusent leurs bras et leur argent à leurs défenseurs.

Un grand nombre d'hommes riches et de nobles, couvrant leur avarice et leur lâcheté du voile de la religion, désertent la ville et emportent avec eux leurs trésors, qui auraient pu sauver la patrie.

Cette frénésie pénètre dans les paisibles monastères; les vierges saintes, abjurant leur modestie et n'écoutant que les inspirations de Gennadius, se révoltent et rompent toute communication avec les prêtres soumis aux Latins.

Partout on n'entend que des cris contre le pape, contre la guerre, et contre le culte des azymites; ce délire funeste agita les esprits jusqu'à la fin du siége, et la voix des mahométans vainqueurs fit seule succéder au tumulte de la sédition le silence de la terreur.

Tout, au contraire, dans le camp ottoman, obéissait à la même loi, au même chef, et à cet enthousiasme qui présage et donne la victoire. Préparatifs offensifs de Mahomet.

Mahomet, avec ses intrépides janissaires, avait placé sa tente vis-à-vis la porte Saint-Romain : sa ligne s'étendait jusqu'à la porte Dorée. Zagan, parent du sultan, à la tête d'un

autre corps d'armée, investissait l'autre côté de la ville, et surveillait la foi douteuse des Génois de Galata, qui avaient promis lâchement de rester neutres.

Invention d'un canon extraordinaire.

Quatorze batteries turques foudroyaient les murs avec plus de bruit que d'effet; cet art terrible était encore dans son enfance : un ingénieur danois, Urbain, mal payé par les Grecs, était passé dans le camp des Turcs et avait fondu pour eux un canon énorme, qui lançait des boulets du poids de six cents livres; soixante bœufs attelés le faisaient mouvoir : cette machine infernale, plus formidable aux regards, mais moins funeste que celle qui entra dans Troie, creva dès qu'on voulut s'en servir, et son inventeur fut sa seule victime.

Mort de son inventeur, ingénieur danois.

Premières attaques des assiégés.

Sept mille guerriers, dignes de voir associer leurs noms à ceux des héros des Thermopyles, défendaient avec intrépidité, contre trois cent mille hommes, une ville dont l'étendue était de cinq lieues de tour. Les premiers jours, loin de se renfermer timidement à l'abri de leurs murailles, ils sortirent avec audace, attaquèrent les assiégeans, renversèrent leurs travaux et jetèrent l'effroi dans les rangs ennemis; mais Constantin comprit bientôt que de telles victoires, payées trop chèrement, augmentaient ses périls au lieu de les éloigner, et que la

mort de vingt musulmans ne pouvait compenser la perte d'un brave dans sa faible garnison.

Les Turcs, n'étant plus troublés dans leurs travaux, fortifièrent leurs lignes, renversèrent plusieurs tours, ébranlèrent les murs de la première enceinte, et tentèrent de l'escalader, tandis que leurs mineurs s'efforçaient de leur ouvrir sous terre un secret passage.

Au même moment, cent galères et deux cents autres bâtimens réunissaient leurs efforts pour rompre la chaîne et forcer l'entrée du port.

De leur côté, les assiégés faisaient pleuvoir sur les assaillans une nuée de traits, de balles et de boulets; ils roulaient sur eux des rocs et d'énormes meules. Le feu grégeois consumait les tours de bois que Mahomet avait fait avancer contre les remparts; les piques et les lances des chrétiens renversaient en foule dans les fossés les Turcs intrépides qui, bravant tout obstacle, parvenaient jusqu'aux créneaux.

Combats souterrains.

Pendant que ce combat opiniâtre se prolongeait avec une égale furie, une colonne turque s'avance par une route souterraine à la suite des mineurs, brûlant d'impatience de pénétrer au centre de la ville; mais un ingénieur nommé Legrand écoute leurs pas, entend leurs coups, creuse une contre-mine, marche à leur ren-

contre, les combat, les couvre de feu, de fumée, et les force à prendre la fuite.

La flotte ottomane trouve dans la chaîne qu'on lui oppose un obstacle inexpugnable; sous son abri les galères grecques foudroient et dispersent les bâtimens ennemis; des milliers de musulmans encombrent les fossés qu'ils ne peuvent franchir; leurs cadavres amoncelés glacent le courage de leurs compagnons : soudain un météore lumineux brille dans les airs; les musulmans consternés le regardent comme un signe sinistre, les Grecs comme un augure de salut et de victoire; enfin la fortune se déclare pour les chrétiens; les Ottomans fatigués rentrent dans leurs lignes, et Constantinople expirante voit encore un jour de triomphe.

Succès des assiégés.

Le lendemain les assiégeans voulaient recommencer l'attaque; mais, au lever de l'aurore, Mahomet voit avec surprise que l'infatigable Constantin, au lieu de donner la nuit au repos, l'a employée tout entière au travail. Par ses ordres, une activité presque sans exemple a fermé toutes les brèches, a réparé les murs, a relevé les tours.

Échec de la flotte ottomane.

Dans ce moment un vaisseau vénitien et trois galères grecques, partis de Chio, remplis de vivres, et chargés de vétérans endurcis dans les combats, paraissent, entrent dans le canal,

bravent les batteries du fort, et attaquent audacieusement la flotte ottomane : rien ne résiste au feu bien dirigé de leurs artilleurs ; ils enfoncent, brûlent, écrasent les galères ottomanes, leur tuent douze mille hommes, et entrent triomphans dans le port.

Consternation de Mahomet.

Mahomet, présent au combat, voit avec indignation ces prodiges d'une poignée d'hommes et le carnage des siens ; sa fureur éclate ; il s'élance sur son grand-amiral, le jette à terre, le frappe d'une verge d'or qu'il tenait à la main, et le fait fustiger par ses esclaves.

A ce courroux succède une morne consternation ; il rentre dans sa tente, il rassemble son conseil : le courage de Constantin étonne son génie ; il hésite et doute s'il doit poursuivre encore sa proie ou l'abandonner.

Chalil-pacha, son grand-visir, refroidi par l'âge et par une longue expérience, lui conseille la paix. Il lui représente la force de la ville, la vaillance des Grecs doublée par le désespoir, le sang qui paiera cette conquête, la honte qui suivrait un échec, enfin le danger d'armer contre lui toutes les puissances de l'Occident, qui emploieraient probablement plus d'efforts pour délivrer un empire et pour venger la seconde Rome que pour conquérir un sépulcre.

Zoganès, second visir, jeune, ardent, belliqueux, s'indigne de ce lâche conseil, montre l'Europe divisée, indifférente au sort de l'Orient, l'empire démembré; les Grecs amollis, déchirés par des dissensions religieuses, Constantin réduit à six mille soldats, pouvant à peine contenir un peuple séditieux, mobile, prompt à parler, lent pour agir; enfin il peint avec feu la gloire de l'entreprise, la facilité du succès et la honte de la retraite.

Ses propositions à Constantin.

Mahomet adopte un avis conforme à sa passion : cependant, avant de combattre, il négocie. Ses envoyés proposent à Constantin la possession tranquille de la Grèce et de la Morée, s'il veut livrer Constantinople aux musulmans.

Réponse de l'empereur.

« Je sauverai ma capitale, répondit l'empe-
» reur, ou je m'ensevelirai sous ses décombres.
» Un tribut est le seul sacrifice auquel je puisse
» consentir. »

Serment terrible de Mahomet.

Lorsqu'on rapporta cette réponse au sultan, il s'écria : « J'en jure par le prophète, Constan-
» tinople sera mon trône ou mon tombeau. »

Après ces mots, il rappelle les janissaires au combat; il annonce un assaut général, et le fixe au 29 mai *.

Pour rendre le ciel propice à ses armes, la

* An 1453.

veille de ce jour décisif est consacrée par ses ordres aux jeûnes et aux ablutions; le soir et pendant la nuit, ses tentes, ses lignes sont illuminées; les derviches parcourent le camp qui se change en mosquée; les imans enflamment par leurs prières le fanatisme des soldats; ils montrent le ciel ouvert aux vainqueurs de la croix.

Ses promesses à ses soldats.

« Je vous abandonne, dit Mahomet, les hommes, les femmes, les richesses de la ville profane; je ne réserve pour moi que son trône et ses édifices; ceux qui franchiront les premiers les murs seront comblés d'honneurs et de dignités. »

Ces promesses, l'ardeur de la gloire, la soif des plaisirs et du pillage, excitent les transports d'un zèle fanatique et guerrier. L'air retentit de ce cri prolongé : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Complot de quarante jeunes Grecs déjoué.

Pendant ce temps Constantin formait le projet d'assurer sa délivrance en détruisant la flotte ottomane. Le succès de son plan hardi et bien concerté paraissait certain. Quarante jeunes Grecs, généreusement dévoués à la mort pour le salut de leur patrie, étaient montés sur un bâtiment rempli de matières combustibles; et, tandis que l'escadre vénitienne, sortant du port, attaquerait les vaisseaux ottomans, ces

nouveaux Décius, feignant de déserter, devaient se jeter au milieu de la flotte musulmane et l'incendier.

Le complot fut éventé; dès que le brûlot parut, on le coula bas; les jeunes Grecs, saisis, enchaînés, furent décapités. L'escadre vénitienne se vit assaillie, entourée et presque entièrement détruite.

Par représailles, Constantin fit pendre aux créneaux deux cent soixante Turcs prisonniers. Les Vénitiens accusèrent les Génois de les avoir trahis; l'amiral Notaras éclatait en plaintes contre Justiniani, et l'empereur vit jusqu'au dernier moment l'intrigue régner dans sa cour, la sédition dans son peuple, et la jalousie entre ses généraux.

Entreprise extraordinaire de Mahomet.

Mahomet, bientôt après, exécuta une entreprise dont l'audace étonne l'imagination; on n'oserait la raconter si ce fait n'était attesté par tous les historiens du temps.

Indigné de l'obstacle qui lui défendait l'entrée du port, il fait tirer ses vaisseaux sur le rivage. Un chemin inégal, montueux, hérissé de buissons, fut, dans l'espace de deux lieues, aplani, couvert de madriers et de planches enduites de suif. La flotte, traînée sur cette route glissante, tourne Galata, et tous ces bâtimens sont lancés dans le port intérieur. Cet effort

prodigieux fut l'ouvrage d'une armée et d'une nuit.

Au point du jour, les Grecs, du haut des remparts, voient avec consternation leur port, leur dernier refuge, rempli par les vaisseaux de Mahomet. Consternation dans la ville.

Une morne stupeur règne dans cette grande cité; elle a vu se lever le jour de sa destruction. Une foule éperdue remplit les temples, se prosterne au pied des autels, inonde le parvis de ses larmes et invoque la clémence du Seigneur. Les vierges, les pontifes, parcourent les rues en procession; leurs cris, leurs gémissemens, donnent à ce triste cortége la pompe d'un dernier deuil, et tel est cependant l'étrange acharnement de l'esprit de secte et de parti, qu'au moment de périr, la haine des schismatiques contre les orthodoxes éclatait encore; au bord de l'abîme qui devait les réunir, ils se maudissaient. « Insensés! s'écrie à cette occasion l'historien Ducas, quand même l'ange que vous attendiez eût apparu à vos yeux, vous auriez refusé son secours si la réunion des deux Églises vous avait été proposée par lui comme condition de votre salut. »

Dans cette extrémité, l'empereur, conservant seul un courage inébranlable, rassemble ses guerriers, convoque les grands et les séna- Discours de Constantin.

teurs. « Compagnons, dit-il, voilà notre der-
» nier triomphe ou notre dernière heure; nos
» périls sont grands, mais il n'en est point
» qu'un courage ferme ne puisse vaincre.

» Vos ancêtres ont dompté le monde armé
» contr'eux ; depuis plusieurs siècles, nous
» avons résisté aux attaques perpétuelles des
» Persans, des Sarrasins, des Scythes, des Bul-
» gares, des Huns et d'une foule innombrable
» de Barbares. Ces mêmes Turcs qui nous atta-
» quent ont souvent fui devant nous : ils n'ont
» dû leur force apparente qu'à nos funestes dis-
» sensions; soyons unis, ils ne pourront nous
» résister.

» Vingt fois leurs armes se sont brisées de-
» vant nos murailles; récemment encore, Amu-
» rat s'est vu repoussé loin de nos remparts; il
» y a peu de jours, votre vaillance a fait recu-
» ler les soldats de Mahomet; nos fossés, nos
» champs, leurs retranchemens même, sont
» jonchés de leurs blessés et de leurs morts. Le
» nouvel assaut que prépare le sultan n'est
» qu'un dernier effort tenté par le désespoir.

» L'Europe s'arme pour nous; Huniade et
» ses Hongrois s'approchent; une escadre véni-
» tienne traverse la mer pour nous secourir;
» encore un jour de courage, et tout est
» sauvé !

» Nous défendons ce que les hommes ont de » plus sacré : notre religion, notre patrie, notre » liberté. Méritons, dans une si sainte cause, » la protection divine, par l'aveu, par le re- » pentir de nos fautes. J'en donne l'exemple : » s'il est quelqu'un de vous que j'aie offensé, » comme prince, comme frère, comme chré- » tien, je lui en demande l'oubli.

» La gloire nous attend, la patrie nous ap- » pelle, les ombres de nos héros nous contem- » plent ; marchons. Je partagerai avec vous » tous les périls du combat, comme tous les » fruits de la victoire; mais si Constantinople » tombe, si mes braves compagnons périssent, » je ne leur survivrai pas. »

On ne répond à cette oraison funèbre de l'empire que par des larmes, que par des sanglots : chacun jure de vaincre ou de mourir.

Le canon des musulmans se fait entendre ; le signal du combat se donne. Constantin rentre quelques instans dans la demeure impériale, embrasse sa famille, revêt son armure, et sort du palais des Césars, qu'il ne doit plus revoir.

Il se rend en personne au poste de Saint-Romain, contre lequel Mahomet devait diriger sa principale attaque; le commandant général Justiniani, avec un corps d'élite de Grecs et de

Génois, défendait la porte Dorée et la porte de la Fontaine; le long du port, près de la tour de l'Hippodrome, Juliano, avec ses Catalans et ses Espagnols, faisait tête aux ennemis; le cardinal-légat, suivi d'une troupe d'Italiens, devait combattre à la pointe de Saint-Démétrius; les Candiotes gardaient la porte Horea; la défense de la partie de la ville située sur le port était confiée au grand-duc Notaras et aux matelots. Des corps de réserve, placés en différens lieux, devaient se porter aux points les plus menacés; Minotto, baile de Venise, veillait à la garde du palais. Cantacuzène et Nicéphore Paléologue étaient chargés de maintenir le peuple, d'apaiser les émeutes et de prévenir les trahisons.

Un grand nombre de prêtres et les moines de Saint-Basile descendirent de l'autel et coururent à la brèche; l'empereur parcourait activement tous les postes; son ardeur encourageait les braves, sa fermeté rassurait les timides.

Assaut général.

Au lever de l'aurore, les Ottomans donnent, par terre et par mer, l'assaut général; toute l'artillerie du sultan s'approche des murs; les proues des galères et leurs échelles d'escalade menacent les remparts du havre; les fossés sont bordés de fascines; les lignes musulmanes s'a-

vancent si serrées, si continues, qu'un historien les comparait à une longue corde tressée et fortement tordue.

Les murs, précipitamment réparés, cèdent aux coups des foudres qui les écrasent; de larges brèches s'ouvrent; les musulmans s'y précipitent en foule, brûlant de remporter la palme de la victoire ou celle du martyre.

Les intrépides compagnons de Constantin, plus difficiles à renverser que leurs murailles, repoussent, foudroient, précipitent dans les fossés ces premiers assaillans : dans cette dernière lutte de l'ancien monde contre le nouveau, les armes de l'antiquité, celles des temps modernes, semblaient s'unir pour attaquer et pour défendre la ville des Césars. L'air, obscurci par des nuées de javelots et de flèches, retentissait à la fois du bruit sourd des lourds rochers lancés par les catapultes, du sifflement des balles, de l'éclat terrible du canon.

L'obscurité répandue autour des combattans par la poussière, par la fumée, était dissipée à chaque instant par les éclairs de la poudre, par les flammes du feu grégeois; partout on entendait un mélange affreux d'imprécations, de prières, du tintement des cloches alarmantes, du retentissement de l'airain tonnant, du cliquetis des armes, des cris de la

haine et de la vengeance, du son aigu des clairons, du chant de guerre et des clameurs des mourans.

Mahomet relève le courage de ses soldats vaincus; d'autres troupes renouvellent l'attaque : depuis long-temps une foule de Grecs et de Romains, nés dans les provinces conquises par les musulmans, avaient changé de culte et de nom. Les anciens défenseurs de l'empire, le cimeterre à la main, le turban sur la tête, viennent consommer la ruine de leur patrie, et les légions de l'Anatolie et de la Romanie, conduites par leurs pachas, s'élancent contre les murailles de cette capitale qu'autrefois leurs pères enrichissaient de la dépouille des Barbares.

L'Alcoran les arme contre l'Évangile. Mahomet, à leur tête, excite par sa voix terrible leur fanatisme aveugle; derrière eux sont placés des bourreaux qui ne leur laissent que le choix de la mort sur la brèche ou de la mort dans la fuite.

Leurs cohortes chargent successivement les chrétiens qui bravent leurs efforts; les fossés, comblés par des milliers de cadavres entassés, servent de pont et de passage aux troupes qui les suivent : enfin Constantin, excitant les Grecs à sauver, par un dernier effort, leur culte, leur

prince, leur patrie, s'élance au-delà de la brèche, enfonce, disperse, extermine les assaillans, et les force à laisser un vaste intervalle entre la ville et leur armée. Bravoure de Constantin.

Tant de triomphes contre une masse d'ennemis toujours renaissante avaient épuisé la force et le sang des héros chrétiens. Dans ce moment les janissaires, que Mahomet tenait en réserve et qui n'avaient point encore combattu, s'ébranlent, marchent, s'avancent; le sultan à cheval les précède, armé d'une massue; une garde d'élite l'entoure; il presse leur course de la voix et du geste; une montagne de morts les aide à s'élever au niveau des remparts; une musique guerrière, couvrant les murmures de l'effroi et les cris des blessés, anime l'ardeur des assaillans.

Les Grecs réunis rassemblent toutes leurs forces pour lutter contre ce dernier péril; de toutes parts les foudres du canon, le choc des glaives et des cimeterres, font retentir leur affreux tumulte. Hassan, janissaire d'une force prodigieuse, s'élance le premier sur les créneaux; frappé de plusieurs glaives, percé de plusieurs lances, il tombe, se relève, franchit le rempart et retombe encore expirant, mais vainqueur.

Lâche fuite de Justiniani.

Une foule de vengeurs l'ont suivi; le cou-

rage cède au nombre; la première enceinte est forcée; enfin un événement funeste décide le sort de cette journée : Justiniani, blessé, ne peut plus soutenir le poids des armes; en vain Paléologue lui représente l'imminence du danger; il s'éloigne, se jette dans une barque, fuit à la fois l'honneur et la mort, et fait voile pour l'Archipel. Sa retraite décourage les troupes : vainement Constantin veut les rallier et les conduire en ordre à la seconde enceinte, elles ne l'écoutent plus.

Tous, entraînés par la terreur, se précipitent vers un étroit passage; leur foule l'obstrue; les janissaires se jettent avec fureur sur eux; ce n'est plus un combat, c'est un horrible carnage; tous ces braves tombent sous le cimeterre musulman.

Mort courageuse de Constantin.

Constantin désespéré s'écrie : « N'existe-t-il » plus un chrétien qui puisse, en m'ôtant la » vie, m'épargner l'opprobre de la captivité ou » le malheur de périr sous le fer d'un infi- » dèle ? » Aucune voix ne lui répond; furieux d'avoir survécu un moment à l'empire, il se jette au milieu des rangs ennemis, immole à sa vengeance un grand nombre de victimes, et, percé de coups, disparaît dans la foule des morts.

Lorsque la capitale d'un empire s'écroule, il n'est plus de place honorable pour le prince

que la brèche; elle doit être son trône ou son tombeau.

Constantin Dragosès y périt, et, par une mort glorieuse, le dernier maître de l'empire se montra digne de porter le nom du grand Constantin qui l'avait fondé.

L'armée musulmane victorieuse entre et se répand à grands flots dans la ville conquise; un siége de cinquante-sept jours a fait disparaître quinze siècles de gloire : la veille encore Constantinople, dépôt des triomphes, des trophées, des richesses de l'univers, offrait aux regards une image vivante de Rome et de la Grèce; on y voyait des Césars, des Augustes, des patriciens, un sénat, des licteurs, des faisceaux, une tribune, des cirques, des assemblées du peuple, des lycées, des académies, des théâtres; en un instant le fer de Mahomet a tout détruit, et les derniers vestiges de l'ancien monde ont disparu. Prise de Constantinople.

Une soldatesque furieuse se livre sans frein à l'affreuse licence de la victoire; le palais est forcé; la famille impériale se voit livrée aux plus honteux outrages; le consul de Venise est décapité.

Le sang inonde les rues; quarante mille citoyens sont égorgés; soixante mille, plus infortunés, se voient jetés dans les fers.

La foule immense d'un peuple crédule remplissait cependant encore l'église de Sainte-Sophie et l'enceinte du cirque, attendant l'apparition de l'ange annoncé par des moines imposteurs; un coup de foudre dessille leurs yeux, leurs barbares vainqueurs accourent : les Turcs féroces se précipitent sur eux; ils s'emparent des vierges saintes, se les disputent avec furie; leurs cheveux épars, leurs larmes, leurs bras levés vers le ciel, semblent augmenter leurs charmes et enflammer les impudiques désirs des Barbares. Rangs, dignités, vertus, force, faiblesse, richesse, pauvreté, tout se voit confondu dans un malheur commun : le patricien, l'artisan, le prêtre, le guerrier, le prince, le mendiant, le vieillard, l'enfant, la mère de famille éplorée, la courtisane tremblante, sont enchaînés deux à deux au hasard, et livrés aux caprices de leurs farouches maîtres : la dévastation se répand également dans les palais, dans les cabanes, dans les monastères ; elle engloutit les trésors de plusieurs siècles.

Cette scène de désolation et de pillage dura deux jours; enfin, rassasiés de sang et gorgés d'or, les vainqueurs, dans leur délire, portaient déjà la hache destructive sur les édifices publics; mais Mahomet parut; sa voix redoutable

commanda le silence et rétablit l'ordre; il accorda la vie et la liberté à tous les chrétiens échappés aux calamités de ces journées sanglantes. La sécurité rentra dans les asiles domestiques; les vaincus obtinrent la liberté du culte; un tribut fut le prix de leur repos, si on peut donner ce nom à une humiliante servitude.

Mahomet voulut seulement que la magnifique église de Sainte-Sophie, nommée par les Grecs *le second firmament*, devînt, après avoir été purifiée par des parfums, la principale mosquée des musulmans. En même temps, pour satisfaire la piété des Grecs, il leur laissa nommer un patriarche, l'investit lui-même de sa dignité, et lui accorda les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui sous le règne des Césars. L'élection tomba sur Gennadius, ce moine fanatique, éternel flambeau de discorde entre les Grecs et les Latins.

On ignorait encore le sort de l'empereur; enfin ses brodequins de pourpre firent reconnaître, au milieu d'une foule de morts, ses restes défigurés. Mahomet fit placer sur le haut de la colonne de Justinien la tête de ce prince infortuné, trophée affreux de sa victoire, et son corps embaumé fut envoyé par le sultan à tous les princes de l'Asie.

En vain les auteurs arabes, et Voltaire trompé par eux, s'efforcent d'atténuer les horreurs commises par les Turcs et tolérées par Mahomet dans le sac de Constantinople : sans adopter les fables inventées par la haine des Grecs, comme celle d'Irène que Mahomet, dit-on, aimait éperdument, et à laquelle il trancha lui-même la tête afin d'apaiser les murmures des janissaires, et pour leur prouver qu'il était toujours prêt à tout leur sacrifier; sans ajouter foi au conte absurde des quatorze pages éventrés par le sultan pour découvrir celui d'entr'eux qui avait mangé un melon, trop d'actions incontestées ont fait assez connaître la férocité de Mahomet, les vices qui souillaient ses grandes qualités, et les malheurs qu'il fit éprouver à l'empire. Un fait évident réfute ces apologies, que dictèrent long-temps après à Cantemir la crainte et la flatterie : il est certain que la ville de Constantin se trouva tellement dépeuplée après le siége, que Mésembrie et plusieurs autres villes de la Romanie furent contraintes par le sultan à fournir chacune cinq mille habitans pour repeupler la capitale, et dans la suite les autres cités de la Grèce conquises par Mahomet se virent soumises à la même obligation.

En peu d'années les armes de Mahomet sub-

juguèrent le reste de l'empire; ce sultan dissimulé rassura d'abord les princes tributaires par des protestations pacifiques, que l'effet ne tarda pas à démentir. Le grand-duc Notaras Paléologue, rendu à la liberté, conserva quelque temps les immenses richesses que Mahomet lui reprochait avec mépris de n'avoir pas sacrifiées pour le salut de sa patrie; dans la suite sa fille fut enlevée et conduite au sérail; son fils, menacé d'un outrage infâme, préféra la mort à la honte : il fut décapité avec son père. Les enfans de Phranzès éprouvèrent le même sort. Les Comnènes, traités momentanément comme vassaux, perdirent bientôt le trône et la vie.

Démétrius et Thomas, frères de Constantin, régnèrent quelque temps dans la Morée; animés de cet esprit de discorde, fatale cause de la ruine des Grecs, ces princes se disputaient, les armes à la main, les dernières dépouilles de leur famille. Le sultan fomenta leurs dissensions; Thomas, obligé de céder, chercha un asile en Italie, où il finit ses jours. Démétrius se vit contraint, sous le prétexte d'un mariage qui n'était qu'un opprobre déguisé, de livrer sa fille au sultan; elle entra dans le sérail : sa dot fut Athènes, Corinthe et la Morée.

Le sort délivra Mahomet de Huniade, sauveur de la Hongrie; le sultan, en apprenant sa

mort, se plaignit avec orgueil de n'avoir plus à combattre d'ennemis dignes de son courage.

Cependant Scanderberg existait encore; c'était le seul monument vivant de l'ancienne gloire de la Grèce : ses armes repoussèrent constamment les efforts redoublés des Turcs. Mahomet lui-même, à la tête de ses terribles janissaires, fut vaincu par cet intrépide guerrier. Mais Scanderberg, prévoyant qu'il ne pourrait résister long-temps à tout l'Orient armé contre lui, se rendit en Italie pour solliciter l'assistance des princes chrétiens; il mourut dans les États de Venise : la gloire de ce héros fut couronnée par l'excessive joie que le conquérant de la Grèce laissa éclater à la nouvelle de sa mort.

Fin du second empire grec.

Ainsi peu d'années consommèrent la révolution qui renversa l'empire d'Orient; les grands, les ambitieux, les personnages les plus opulens de la Grèce, plusieurs Paléologues même embrassèrent la religion du vainqueur; une partie de la population les imita, l'autre resta tributaire et opprimée. Le despotisme et l'ignorance plongèrent dans les ténèbres ces belles contrées; la civilisation, cédant à la barbarie, disparut de l'Asie et de la Grèce, son premier berceau.

Les muses éplorées se réfugièrent en Italie,

et trouvèrent un premier asile dans le Vatican; enfin le génie des lettres et des arts, après avoir péri dans les flammes de Constantinople, renaquit de ses cendres comme le phénix, pour jeter en Europe un éclat plus brillant et plus durable.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

TOME QUATRIÈME.

EMPIRE LATIN.

SECOND EMPIRE GREC.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUÉS

DANS LES QUATRE VOLUMES

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

EMPIRE D'OCCIDENT.

TOME PREMIER.

EMPIRE D'ORIENT.

TOME SECOND.

EMPIRE GREC.

TOME TROISIÈME.

EMPIRE LATIN.

TOME QUATRIÈME.

SECOND EMPIRE GREC.

FIN DE LA TABLE DES QUATRE VOLUMES.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

NOTA. Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes indiquent les pages de chaque tome.

A.

EMPIRE LATIN.

TOME QUATRIÈME.

SECOND EMPIRE GREC.

FIN DE LA TABLE DES QUATRE VOLUMES.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

NOTA. Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes indiquent les pages de chaque tome.

A.



B.

C.

D.

E.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.